6
34-b
20

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

NOUVELLE EDITION.

Où

LES MOTS DES DEVISES, sont expliquez.

A PARIS,

Chez la Veuve DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M DCCXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE SEIGNELAY
SECRETAIRE D'ETAT.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaiſir à lire l'Ouvrage que je vous préſente. Un eſprit auſſi délicat que le vôtre trouve peu

de choſes qui le ſatisfaſſent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR ; *ſi vous n'avez pas ſujet d'être fort content de mes Entretiens, joſe dire que vous devez l'être un peu de moi. Vous ſçavez combien je ſuis touché de votre merite ; & que depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'admire en vous des qualitez qui ne ſe rencontrent gueres enſemble : un génie propre pour les ſciences & pour les affaires ; un eſprit également vif & ſolide, une memoire prodigieuſe, avec un diſcernement fort juſte ; beaucoup de feu, & en même temps*

beaucoup de diſcretion, ſoit qu'il faille parler ou ſe taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat : il vous eſt commun avec tous ceux de votre Maiſon.

Ce ſont ces qualitez extraordinaires, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majeſté à vous donner dans un âge peu avancé une des Charges du Royaume qui demande le plus de capacité & de prudence. Ce ſage Prince a jugé qu'étant auſſi éclairé & auſſi habile que vous êtes, vous n'aviez pas beſoin d'être conſommé dans les affaires pour y réuſſir, & que vos propres lumieres vous pouvoient*

tenir lieu d'une longue experience. Auſſi quelque bonté qu'il ait pour Monſeigneur votre Pere, il a conſideré votre Perſonne en vous faiſant Secretaire d'Etat. Dans les autres occaſions il a récompenſé les ſervices que ce fidele Miniſtre lui a rendus : mais en celle-ci il a eu égard particulierement aux ſervices que vous pouviez vous-même lui rendre.

Je ne m'étonne pas après cela, MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez pour remplir tous les devoirs de votre Charge, ni du ſoin que vous prenez de vous inſtruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus ca-*

pable. Que ne doit-on point faire, quand on a à ſoûtenir le jugement du plus grand Monarque du monde?

Au reſte, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariſte & pour Eugene, je n'ai pas deſſein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plûpart des gens qui vous approchent: tout ce que je prétens eſt de contribuer quelque choſe à votre divertiſſement dans les heures où vous prenez un peu de relâche, & de vous marquer le profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR;

Votre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur. B. J.

TABLE
DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

LA MER. page 1.

II. ENTRETIEN.

LA LANGUE FRANCOISE. p. 55

III. ENTRETIEN.

LE SECRET. p. 212

IV. ENTRETIEN.

LE BEL ESPRIT. p. 254

V. ENTRETIEN.

LE JE NE SC, AI QUOI. p. 310

VI. ENTRETIEN.

LES DEVISES. p. 335

LES

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime, durant la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la fortune les avoit preſque toûjours

ſeparez depuis qu'ils ſont liez d'amitié, ils furent fort aiſes de ſe retrouver après une ſi longue abſence, & d'avoir occaſion de jouir un peu à loiſir de l'entretien l'un de l'autre. Ils réſolurent pour cela de ſe voir tous les jours ; & afin de le faire avec plus de liberté, ils choiſirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le ſable eſt ferme & uni (ce qui rend la promenade aiſée), on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie, & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la côte, & qui repréſentent dans la perſpective quelque choſe de ſemblable à de vieux Palais tombez en ruine.

C'eſt là qu'Ariſte & Eugene eurent quelque temps de ces converſations libres & familieres qu'ont les honnêtes gens, quand ils ſont amis ; & qui ne laiſſent pas d'être quelquefois ſpirituelles, & même ſçavantes, quoiqu'on ne ſonge pas à

y faire paroître de l'eſprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent ſur le rivage pour ſe promener, Eugene s'attacha d'abord à conſiderer la mer qui étoit alors pleine, & qui n'étoit point trop émûe. Puis tout d'un coup ſe tournant vers ſon ami, n'eſt-ce pas là, mon cher Ariſte, lui dit-il, un admirable ſpectacle? & n'en êtes-vous pas touché comme moi? Il faudroit être aveulge ou ſtupide, répondit Ariſte, pour n'en être pas charmé; & je trouve cette petite réverie où vous vous êtes laiſſé aller, la plus raiſonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer, pourſuivit-il: je fis dans ma jeuneſſe un voyage exprès pour la voir, & je ne fus pas moins ſurpris en la voyant la premiere fois, que vous l'êtes. La merveille eſt, que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis, & que je l'admire encore aujourd'hui comme ſi je ne l'avois jamais vûe.

A ce que je vois, dit Eugene, vous y trouvez quelque choſe de bien merveilleux. Oui, ſans doute, reprit Ariſte. Cette immenſe étendue d'eaux ; ce flux & ce reflux, le bruit, la couleur, les figures différentes de ces flots qui ſe pouſſent régulierement les uns les autres, ont je ne ſçais quoi de ſi ſurprenant & de ſi étrange, que je ne ſçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets, on ceſſe de les admirer ; on s'y accoutume, on s'y apprivoiſe, pour parler ainſi. On ne regarde preſque plus le Soleil que quand il s'eclipſe, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'après l'avoir une fois vû, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en eſt pas de même de la mer ; elle paroît toûjours nouvelle, parce qu'elle n'eſt jamais en un même état. Tantôt elle eſt tout-à-fait tranquille, & ſes ondes ſont ſi unies, qu'on la prendroit pour une eau dormante : tantôt elle eſt un peu émûe, comme la voilà maintenant. Il y a des heu-

res qu'elle eſt étrangement agitée. Elle eſt haute en un temps, & baſſe en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle ſe retire. Elle change de couleur preſque à tout moment : après une grande agitation elle eſt toute blanche d'écume ; quand le Soleil ſe leve ou ſe couche, il ſemble qu'elle ſoit toute en feu. Tantôt elle paroît de couleur de pourpre, tantôt elle paroît verte ou bleue. Ces couleurs differentes ſe mêlent quelquefois enſemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ſes flots n'eſt quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à réver agréablement : mais c'eſt auſſi quelquefois un mugiſſement épouvantable qu'on ne peut ouir ſans frayeur. Vous ſçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

Tantôt l'onde brouillant l'arene,
Murmure & fremit de courroux,
En ſe roulant ſur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle entraine.

En un mot, il y a tant de variétez dans le même objet, que les yeux ne ſe laſſent jamais de le voir, & que l'eſprit y trouve toûjours de quoi admirer.

Tout cela eſt fort bien remarqué, dit Eugene; & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que ſoit la mer, elle eſt toûjours admirable. Mais dites-moi, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage: l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vrai, répondit Ariſte, je n'ai encore rien décidé là-deſſus: mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en penſe, je prendrai mon parti aiſément; & ſans déliberer davantage, je ſens bien déja que la mer me plaît beaucoup plus quand elle eſt tranquille, que quand elle eſt agitée.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre goût, reprit Eugene. Il me ſemble que la mer n'eſt jamais ſi belle que dans ſa colere; lorſqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit

d'une maniere effroyable, & qu'il ſe fait une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuoſité; ces montagnes d'eau & d'écume, qui s'élevent & qui s'abbaiſſent tout d'un coup; ce bruit, ce deſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſçais quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agreable:

Bello in ſi bella viſta anco e l'horrore;
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte; tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaît tant; & la beauté de la mer en cet état reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont ni vivacité, ni eſprit. Je ne comprens pas, dit Ariſte en ſouriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous ré-

pondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſoûtiens toûjours que la mer n'eſt jamais plus belle que quand elle eſt irritée : c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoi, interrompit Ariſte, n'eſt-ce pas un beau ſpectacle que cet élement, quand une profonde paix y regne ſous un ciel ſerein ? & n'y a-t-il pas beaucoup de plaiſir à promener ſes regards ſur une étendue ſi vaſte & ſi unie ? N'eſt-ce pas encore une choſe très-agréable, que de voir un navire bien équipé aller pompeuſement ſur les eaux, comme un grand corps qui ſemble ſe mouvoir de ſoi-même ? Mais auſſi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiſſe même davantage, que de voir un navire ſervir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien à votre aiſe,

interrompit Ariſte : ſi vous vous étiez rencontré comme moi dans un naufrage, je ſuis ſur que de l'humeur dont vous êtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans ſa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confeſſiez, pourſuivit-il, qu'il a fallu être bien hardi, pour s'expoſer la premiere fois à un ſi furieux élement. Je l'avoue, dit Eugene, & je ſuis même d'avis, que ſans nous piquer mal à propos de hardieſſe, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-être que la mer courroucée ſera encore plus belle dans l'éloignement & en perſpective : joint qu'on n'a pas, ce me ſemble, l'eſprit aſſez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans ſa fureur ; & ſi je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de perir, pour prendre ce divertiſſement à ſon aiſe.

Comme ils s'entretenoient de la ſorte, ils apperçûrent un grand vaiſſeau qui ne faiſoit que de ſortir du port, & qui cingloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrêterent quelque temps à le regarder ; & lorſqu'il commença à s'éloigner, Ariſte reprit auſſitôt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempêtes ni les écueils, ni les monſtres de la mer ; ſans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de temps, & d'aller aux extrémitez de la terre par des chemins ſi courts, qu'à la meſurer par là, elle ne paroît pas bien grande. C'eſt à l'heureuſe temerité de cet homme intrepide, que nous ſommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers : c'eſt lui qui par ſon exemple a encouragé ceux qui l'ont ſuivi, à aller découvrir

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commiſit pelago ratem.
Horat. lib. 1. Od. 2.

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'eſt par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le ſecret de réunir ce que la nature a ſeparé par des eſpaces infinis. Car la navigation fait aujourd'hui la liaiſon de tous les peuples : les mêmes eaux qui diviſent le monde nouveau de l'ancien, ſervent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes aſſez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempêtes ; & aſſez hardis, pour mépriſer tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moi, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux autres à ſe briſer contre les rochers, à moutir ſans ſepulture, & à chercher une nouvelle eſpece de mort ſur la mer, comme s'il n'y en avoit pas aſſez ſur la terre. Si vous

Satis non fuit hominē mori, niſi periret, & inſepultus. *Plin. hiſt. nat. lib.* 19. *procem.*

Non est meum, si mugiat Africis
Malus procellis, ad miseras preces
Decurrere, & votis pacisci,
Ne Cypriæ Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari.
Hor. epod. 2.

me croyez, continua-t-il, nous ne nous exposerons point à ces dangers-là ; & quoique les coquilles que la mer jette sur le rivage, ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes : aussi bien l'état de notre fortune n'a pas besoin des trefors du nouveau monde ; & apparemment notre interêt particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & lui s'amuserent quelque temps à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si bien le bord de la mer, & où l'on voit une varieté infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire

Concharum genus, & in

l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle ſe joue, ni où elle s'égaye davantage.

iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. c. 33.*

Ne diriez-vous pas, reprit Ariſte, que ce ſont des ouvrages de l'art, tant elles ſont régulierement travaillées? Je dirois preſque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature, pour ſe divertir, imite quelquefois celui qui fait toûjours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice ſua ſcherzando imiti.

Mais que dites-vous, pourſuivit Ariſte, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles ſur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richeſſes dans ſes abîmes? Je me ſouviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profuſion de petites choſes; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de ſoin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariſte s'étant

aſſis auprès des dunes pour conſiderer la mer qui ſe retiroit doucement, & qui laiſſoit ſur le ſable en ſe retirant la trace & la figure de ſes ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque temps à réver l'un & l'autre, ſans ſe dire preſque rien : & leur converſation auroit peut-être langui plus longtemps, ſi Eugene ne l'eût réveillée en demandant bruſquement à ſon ami quel étoit le ſujet de ſa réverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils ſont venus, répondit Ariſte, ſans ſonger à la cauſe d'un ſi admirable mouvement ? Mais c'eſt en vain que j'y ſonge, ajoûta-t-il ; comme je ne ſuis point philoſophe, je n'y comprens rien. Quand vous ſeriez auſſi philoſophe qu'Ariſtote, dit Eugene, vous ne ſeriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne ſçavez vous pas ce que diſent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après

une méditation profonde, il ſe précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par ſa mort que cette queſtion étoit l'écueil de la Philoſophie, & l'abîme où ſe perd l'eſprit humain. On n'a pas laiſſé de raiſonner beaucoup ſur le flux & le reflux depuis la mort d'Ariſtote, repartit Ariſte ; & je meurs d'envie de ſçavoir ce que les Sçavans en ont dit, quand ce ne ſeroit que pour m'en divertir ; car ils ont coûtume de dire de plaiſantes choſes ſur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curioſité j'ai bien la mine de ne ſçavoir jamais rien de ce qu'ils penſent là-deſſus, ſi vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me diſant leurs penſées : dites les moi, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous ſçavez ſur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y ſuis pas ſi ſçavant que vous penſez ; & je ne ſçais que vous en dire. Mais puiſque

vous le voulez abſolument, je vous dirai ce que j'en ai lû autrefois. Il me ſemble que Platon s'eſt imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer, & que les eaux qui ſortent impetueuſement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impétuoſité qu'elles en ſortent, produiſent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne ſçais quels eſprits qui ſoufflent ſous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur ſouffle.

D'autres Philoſophes ſe ſont perſuadez, que des feux ſoûterrains faiſoient bouillonner la mer, en s'allumant: que ce bouillon ſe répandoit peu à peu, & ceſſoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns diſent que l'air enfermé au deſſous des eaux, pouſſe la mer, la ſouleve, l'étend vers ſes bords: que la mer, après avoir cedé quelque temps, repouſſe l'air

avec d'autant plus de violence, qu'elle a ſouffert plus de contrainte.

Il y en a qui croyent que le fond de la mer étant inégal & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages ſe précipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à ſe rencontrer toutes enſemble, elles ſe choquent & ſe chaſſent les unes les autres, de ſorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles ſont tombées.

Pluſieurs penſent que les rivieres qui arroſent la terre, ſont la cauſe du flux & du reflux : comme ſi en ſortant de la mer, elles la faiſoient couler avec elles ; & qu'en y revenant elles la fiſſent rebrouſſer, & ſe replier ſur elle-même.

Si les rivieres font cet effet-là, interrompit Ariſte, ne pourroit on pas dire de chaque fleuve ce que le Taſſe a dit du Pô, qu'il ſemble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut :

——— ——— *e pare*
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Oui, repartit Eugene en riant, dans la penſée de ces Philoſophes tous les fleuves, même les moins rapides, ſont des ſeditieux qui troublent le repos de l'Ocean, par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus ſerieuſement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je ſçais ſur le flux & ſur le reflux; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journaliere du premier mobile, comme ſi le Ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, auſſi-bien qu'aux aſtres.

Galilée explique ce mouvement de la mer, par celui qu'il imagine dans la terre. Ce grand Aſtronome prétend, ſi je ne me trompe, qu'à meſure que la terre eſt emportée vers l'orient par un mouvement inégal; les eaux de la mer, qui ſont contenues dans les concavitez de la terre, ſe retirent vers l'occident, juſqu'à ce que le même mouvement de la terre venant à ſe ralentir, elles retournent par

leur propre poids au lieu d'où elles ſont ſorties.

Un Mathematicien de notre temps, penſe que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a ſur ſon axe : comme ſi la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au ſeptentrion, & puis ſe relevant du ſeptentrion au midi, faiſoit aller & revenir les eaux, ſelon la diverſité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de fineſſe, décident la choſe par une voie plus courte & plus aiſée : ils diſent ſans tant de façon, que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainſi ſes flots.

Les plus fins ont recours aux aſtres. Les uns veulent que le ſoleil dilate les eaux par ſa chaleur : que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand eſpace, elles ſe répandent ſur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à ſe reſſerrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'aſtre qui domine ſur les corps humides, & qui a une telle ſympathie avec la mer, que l'une change régulierement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une deviſe, laquelle a pour corps une mer ſous une lune, & pour ame ces paroles,

Ses changemens me font changer

con ſus mudanças me mudo

Ces Philoſophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverſes manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet aſtre une vertu à peu près ſemblable à celle de l'aimant : ils diſent que la lune attire les eaux à ſoi par une vertu ſecrette ; & qu'elle en forme une boſſe, qui venant à s'ouvrir, ſe répand de part & d'autre ſur les bords, d'où ces eaux ſe retirent enſuite, pour ſe rétablir en leur état naturel.

Quelques-uns ſoûtiennent que la lune paſſant ſur la mer, preſſe

l'air entre ſon globle & cet élément : que l'air preſſé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtez ; ce qui fait le flux : que l'eau ſe deſenfle, & ſe remet peu à peu en ſa premiere ſituation, à meſure que la lune paſſe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philoſophes les plus plaiſans à mon gré ſur ce ſujet, ſont ceux qui tiennent que ce mouvement eſt une fievre, laquelle a ſes accès, ſes redoublemens & ſes ſymptomes. Ils font de grands raiſonnemens pour établir leur doctrine ; & ils diſent entre autres choſes, que comme la fievre ſe forme par l'amas de quelques humeurs, dont il ſe fait une eſpece de levain, qui aidé d'un agent exterieur, ce ſont leurs termes, s'échauffe peu à peu, ſe pourrit, s'enfle, & corrompt toute la maſſe du ſang ; ainſi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, leſquelles étant éleyées ſe cuiſent, ſe pourriſſent, & ſe

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

fermentent par l'impreſſion de cet aſtre, juſqu'à ce qu'il s'en faſſe un levain, qui altere & qui gonfle toute la mer.

Au reſte, ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les nôtres. Ils penſent expliquer fort bien ſuivant leurs principes, d'où vient le friſſonnement & le tremblement des flots : pourquoi l'eau croît & décroît peu à peu, & à des heures reglées. Ils diſent que la mer ſe purge de temps en temps, comme les malades ont coûtume de faire ; & que tous ſes excrémens ne ſont pas de la nature de l'ambre gris : car ils ajoûtent que près de Meſſine elle ſe décharge reglément de certaines matieres fort puantes, & qu'à Veniſe elle laiſſe après ſon reflux une très-mauvaiſe odeur. Ils diſent même qu'elle n'eſt pas exempte des ſueurs de la fievre, & que les écumes ſalées qu'elle jette durant ſes grandes tempêtes & ſes grands flux ſont les ſueurs de ſes grands accès.

A ce que je vois, dit Ariſte en riant, ces purgations & ces ſueurs lui ſont aſſez inutiles : car enfin elle eſt toûjours agitée de ſa fievre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fievre ne quitte jamais, & dont elle imite ſi bien les rugiſſemens quand elle eſt irritée. Pourquoi ne le feriez-vous pas, répondit Eugene ? Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens qui étoient pour le moins auſſi raiſonnables & auſſi ſages que vous, ont bien cru que la mer étoit un grand animal, qui faiſoit le flux en pouſſant ſon haleine, & le reflux en la retirant. Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariſte ; & c'eſt dommage, ajoûta-t-il, que quelqu'un de ces Philoſophes n'ait vécu juſqu'au ſiecle paſſé : il n'auroit pas eu de peine à rendre raiſon, pourquoi l'an 1550. le flux & le reflux ceſſa un jour entier aux côtes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'em-

Sander lib. 2. de Schiſm. bouchure de la Tamiſe ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoiſon, & le ſecond une toux de cet animal.

Mais ſi la mer eſt un animal, continua-t-il, c'eſt ſans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte ; les chameaux & les éléphans ne ſont rien en comparaiſon d'elle : on lui a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaiſſeaux d'une grandeur prodigieuſe, & elle porte tous les jours des navires qui valent preſque des villes.

C'eſt auſſi, reprit Eugene, de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuſe ; elle devore non-ſeulement les hommes & les navires, mais auſſi les villes & les Royaumes :

——— *ocean vorace ;*
Ocean, che non pur le merci, e i legni ;
Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer, & qui y fit jetter des chaînes pour la

la réduire ſous ſon obéiſſance, étoit ſans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal ; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes feroces, que l'on châtie & que l'on enchaîne, quand on veut les apprivoiſer & les adoucir.

Mais dites-moi, mon cher Ariſte, de tant d'opinions différentes laquelle eſt-ce qui vous plait le plus ? A vous parler ſincerement, repartit Ariſte, elles ne me plaiſent gueres toutes. Cela vient peut-être de ce que n'étant ni Philoſophe, ni Aſtronome, ni Medecin, je n'ai pas l'eſprit de les bien comprendre. Vous avez raiſon, reprit Eugene, de n'en être pas fort content. Les unes ſont évidemment fauſſes ; les autres ne ſont pas trop raiſonnables ; pas une n'explique tout ce qu'il y a de ſingulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les aſtres, ne peuvent dire pourquoi la mer commence à monter quand la lune ſe

leve ſur notre horizon, ou ſur celui de nos antipodes : pourquoi le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua*, eſt préciſement quand la lune eſt à ſon midi : pourquoi les marées ſont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoi elles s'augmentent aux ſolſtices, & aux équinoxes, & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celui du printems : pourquoi le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoi la mer eſt régulierement ſix heures à monter, & ſix heures à deſcendre : & pourquoi enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent tout aux aſtres, n'expliquent pas toutes les inégalités de ce mouvement : d'où vient par exemple qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie, ni preſque dans toute la mer Mediterranée, excepté à Veniſe ; qu'il n'y en a point dans la mer

Baltique, ni dans la côte ſeptentrionale de la mer Pacifique, quoiqu'il ſoit aſſez grand dans les côtes meridionales de cette mer : d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer Rouge ; & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Iſle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoi dans la Nouvelle France, & à la côte de Bourdeaux, la mer monte en cinq heures, & deſcend en ſept : pourquoi dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoi l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoi dans une certaine mer des Indes l'eau eſt quinze jours à monter, & quinze jours à deſcendre : pourquoi vers le pole arctique le flux & le reflux ſe fait réglément deux fois le jour, ſans qu'il ſe faſſe jamais la nuit : pourquoi il ne ſe fait que la nuit dans

la mer Perſique, & qu'il ne ſe fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raiſon, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne ſont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en eſt pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées ſont plus fortes en hiver qu'en été, & plus foibles la nuit que le jour : pourquoi en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes : pourquoi les marées croiſſent à la nouvelle lune, lorſque cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à ſe fortifier; enfin, pourquoi le flux ſe fait auſſi réglément à nos rivages, quand la lune eſt ſous notre horizon, que quand elle eſt ſur nos têtes, & qu'elle bat à plomb ſur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re-

flux, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont encore plus étranges que celles de la lune; & je ne vois pas que cet aſtre tout changeant qu'il eſt, puiſſe être la cauſe de tant de diverſes agitations. En voici d'autres qui ne ſont pas moins irregulieres, ni moins ſurprenantes.

En de certains ports très-éloignez les uns des autres, & ſituez ſous des climats différens, le flux de chaque jour eſt le même; & dans quelques ports voiſins il eſt inégal. Ainſi par exemple, l'eau eſt encore haute à Amſterdam, quand elle baiſſe aux côtes de Friſe.

En quelques lieux la mer s'enfle juſques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne; en d'autres endroits elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi pied, comme à Marſeille, à Ancone, & aux Iſles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne ſe fait pas peu à peu par tout: il y a des côtes où la mer vient avec tant de

précipitation & tant de violence, qu'elle couvre, en un inſtant tout le rivage; & d'où elle ſe retire ſi vîte, qu'elle ſemble diſparoître tout d'un coup. Il y en a auſſi où le reflux ſe fait avec beaucoup de vîteſſe, quoique le flux s'y faſſe très-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent ſur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plûpart des côtes de Flandres, la mer ſe répand juſques à neuf mille pas : en Angleterre elle fait remonter la Tamiſe juſques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues : elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repouſſe la riviere des Amazones juſqu'à cent lieues; elle repouſſe encore plus loin le fleuve de Saint-Laurens dans le Canada : quoique ces deux rivieres ſoient plus larges dans leur embouchure, que n'eſt la mer Mediterranée en quelques endroits.

Tout cela eſt fort bizarre, comme

vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement ſi régulier & ſi irrégulier tout enſemble, il faudroit trouver une cauſe qui en expliquât tous les accidens & toute l'hiſtoire. C'eſt ce que les Philoſophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariſte, de n'être pas plus éclairés dans une matiere auſſi obſcure que celle-là. Et moi, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des myſteres dans la nature comme dans la grace incomprehenſibles à l'eſprit humain : la ſageſſe ne conſiſte pas à en avoir l'intelligence ; mais à ſçavoir que les plus intelligens ne ſont pas capables de les comprendre. Ainſi le meilleur parti pour nous eſt de confeſſer notre ignorance, & d'adorer humblement la ſageſſe de Dieu, qui a voulu que ce ſecret fût caché aux hommes.

At mihi ſemper, Tu quæcunque moves tam crebros cauſa meatus, Ut ſuperi voluere, late. *Lucan. l.* x.

Vous le prenez bien, répondit Ariſte, & aſſurément nous ne ſçaurions mieux faire vous & moi, que d'entrer dans les penſées d'un grand Prophéte, en nous écriant avec lui à la vûe de cet élément : *Les élevations de la mer ſont admirables. Le Seigneur eſt admirable dans les eaux.* On peut ſans doute y admirer Dieu comme dans ſa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer repréſente non ſeulement ſa grandeur, ſon immenſité, les abymes de ſa providence & de ſa ſageſſe ; mais encore ſa miſericorde & ſa juſtice, la pureté & la plénitude de ſon être. C'eſt ce qu'un de mes amis a exprimé aſſez heureuſement en ces vers :

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. Pſal. 92.

Son calme nous fait voir un Dieu
plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux
formidable ;
Et ſon affreuſe profondeur,
Des deſſeins éternels l'abîme impenetrable.

Comme Dieu, dans ſon ſein, parmi
ſes flots d'azur
Elle ne ſouffre rien d'impur:
Immenſe comme lui, toûjours plei-
ne & feconde
Elle donne toûjours ſans jamais
s'épuiſer;
Et ſans jamais ſe diviſer,
Elle répand par tout les treſors de
ſon onde.

Mais ne remarquez-vous pas, pourſuivit Ariſte, que la mer a pluſieurs faces; & que ſi d'un côté elle eſt l'image de Dieu, de l'autre elle eſt l'image du monde, & de la vanité des choſes humaines. Ces calmes & ces tempêtes qui ſe ſuccedent à toute heure; ces flots qui ſe pouſſent & qui ſe choquent ſans ceſſe; ces vents favorables, & ces vents contraires; ces navigations heureuſes, & ces naufrages qui ſe font ſouvent juſques dans le port; tout cela n'eſt-il pas une fidelle peinture de ce qui ſe paſſe dans la vie? Y a-t-il une mer plus inconſtante que la cour des Princes?

Y en a-t-il même une plus perilleuſe ? De quelque côté qu'on ſe tourne, ce ne ſont qu'écueils d'autant plus dangereux qu'ils ſont couverts. Le vent le plus favorable eſt quelquefois le plus contraire ; & ſi nous en croyons un ſaint Pere qui regardoit le monde comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer, il en faut tout craindre juſqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne ſoyez point en aſſurance. Quoique cette mer ſoit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y ſouffle qu'un doux zephir, il y a des montagnes cachées ſous une ſurface ſi égale. L'ennemi, le peril eſt au dedans : ce grand calme eſt une tempête.* Et de là vient auſſi, pourſuivit Ariſte, que ceux qui ſe fient à ces belles apparences ſont toûjours trompez.

Nolite credere, nolite eſſe ſecuri. Licèt in modum ſtagni fuſumæquor arrideat ; licèt vix ſumma jacentis elementi terga ſpiritu criſpentur : magnos hic cãpus montes habet. Intus incluſum eſt periculum ; intus eſt hoſtis. Tranquillitas iſta, tempeſtas eſt. *S. Hier. Ep. ad Heliodor.*

Miſero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel preſta fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda

Dentro aquell' onda,
Onde ſcherzò il matino.

Puiſque le monde eſt une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaiſirs qu'on y goûte ſoient détrempez d'amertume, & que les biens qu'on y poſſede ſoient de la nature de ces eaux ſalées, qui allument la ſoif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariſte, c'eſt que la plûpart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour uſer d'un mot de l'Ecriture ſainte. Mais puiſque nous voilà ſur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir qu'un peu de ſable dompte toute la fureur de la mer, ſans nous faire des reproches à nous-mêmes du déreglement de nos paſſions, que rien ne peut vaincre?

Inundationem maris quaſi lac ſugent. *Deuter.* 33.

Il eſt vrai, reprit Eugene, que cette obéiſſance de la mer a quelque choſe d'étonnant: car on di-

roit que quand elle eſt courroucée, elle va inonder toute la terre : cependant elle s'arrête tout court à ſon rivage, & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un ſecond deluge, ſe briſent à un grain de ſable. Un Pere Grec a dit, ce me ſemble, que quelque furieuſe que ſoit la mer, en approchant de ſes bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu qui lui défend de paſſer outre ; & qu'alors elle ſe retire par reſpect en courbant ſes flots, comme pour adorer le Seigneur, qui lui a marqué des bornes.

S. Baſil. Seleuc. orat. 1.

Cet ordre de Dieu, dit Ariſte, eſt conçû en des termes bien précis dans les ſaintes Ecritures : *Vous viendrez juſqu'ici, & vous n'irez pas plus avant.* Oui, reprit Eugene ; & ces paroles ſont ſi bien marquées ſur le rivage, que rien ne les ſçauroit effacer : ce que Dieu écrit ſur la pouſſiere eſt immuable ; ce que les hommes écrivent ſur le marbre & ſur le bronze, ne l'eſt pas. Le temps qui conſume tout,

Uſque huc venies, & non procedes amplius. Job. c. 38. 11.

qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obeliſques & les mauſolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui ſont gravez ſur ces magnifiques monumens.

La mer & ſon ſable, interrompit Ariſte, me font ſouvenir d'une aſſez jolie avanture. Une femme ſe promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec ſon doigt ces mots ſur le ſable :

Antes muerta que mudada.

Celui pour qui ces paroles étoient écrites, vint un peu après. Ayant reconnu la main de la perſonne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de ſa fidelité & de ſa conſtance. Mais comme il prenoit plaiſir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en même temps. Cela le fit rentrer en lui-même ; & quelque violente que fût ſa paſſion, il reconnut ſur le champ qu'il n'étoit pas trop ſage d'ajoûter foi à des cho-

ſes dites par une femme, & écrites ſur du ſable.

Georges de Monte-Major.

Mirà el amor lo què ordena,
Que os viene a hazer creer,
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

Mais pour revenir à ce que je vous diſois du monde & de ſes plaiſirs, reprit Eugene : ſi nous en croyons les naturaliſtes, l'eau de la mer eſt douce au fond, & ſalée ſeulement au deſſus. Au contraire, les douceurs du monde ne ſont que ſuperficielles ; pour peu qu'on entre dans le fond des choſes humaines, on n'y trouve que des amertumes, & on s'en dégoûte bientôt.

Ariſtot. ſect. 23. Problem. quæſt. 30. & 31.

Je comprens aſſez, dit Ariſte, pourquoi les plaiſirs du monde ſont pleins d'amertume ; mais je ne comprens pas pourquoi les eaux de l'Ocean ſont ameres. C'eſt auſſi une choſe aſſez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les ſçavans y ſont à peu près auſſi empêchez qu'au flux & au reflux ;

ils ſe ſauvent par où ils peuvent. Les uns diſent que certaines montagnes de ſel qui ſont ſous la mer rendent l'eau ſalée. Les autres ſoûtiennent que cette ſalure eſt un effet des exhalaiſons ſeches & brûlées que le ſoleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, diſent-ils, que la mer eſt plus ſalée en ſa ſurface, que dans ſon fond. Quelques-uns ajoûtent, que le ſoleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus ſubtil, & que ce qui reſte de groſſier étant cuit par ſa chaleur, contracte peu à peu la ſalure. Il y en a qui croient que la mer eſt naturellement ſalée, que Dieu lui a communiqué cette qualité dès le commencement du monde : non ſeulement pour empêcher qu'elle ne vînt à ſe corrompre avec le temps ; mais auſſi afin que ſes eaux étant plus peſantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raiſons ne ſont pas fort convaincan-

tes comme vous voyez : & il reſte toûjours à ſçavoir pourquoi le mouvement ſeul, qui empêche l'eau des rivieres de ſe corrompre, ne ſuffit pas pour préſerver de corruption celle de la mer ; pourquoi le ſoleil ne produit pas le même effet dans les rivieres que dans l'Ocean ; pourquoi tant de rivieres & tant de pluyes ne l'adouciſſent point ; & pourquoi enfin tout ce qui naît dans la mer ne ſe ſent point de ſon amertume.

Ce ſont des ſecrets qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Diſons-le encore une fois ; c'eſt proprement dans la mer que Dieu eſt admirable & incomprehenſible. C'eſt-là auſſi, pourſuivit Ariſte, qu'il prend plaiſir à faire paroître ſes merveilles, & ſes chef-d'œuvres. Il ſemble que ce vaſte élément ſoit le théatre de la puiſſance divine : non ſeulement parce qu'on y voit tout ce qui ſe rencontre ailleurs, mais encore parce que les choſes qui y naiſſent

Mirabilia ejus in profundo. *Pſalm.* 106.

ſont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je ſçais bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les eſpeces qui ſont ſur la terre : car il y a des chiens, des loups, des ſangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans, & des ſinges. Ce qui me paroît plus étrange, c'eſt que les bêtes qui ſont affreuſes & cruelles ſur la terre, ſont belles & douces dans la mer ; & qu'outre toutes ces eſpeces d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres, dont la plûpart nous ſont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrés in paludibus, decora in aquis. S. *Ambroſ. Hexam. c.* 2.

Je ſçais encore qu'il y a des oiſeaux de toutes les façons, juſqu'à des aigles & à des Phenix. Mais ſçavez-vous bien, dit Ariſte, qu'il y a des poiſſons qui volent ; & qu'un entre autres s'appelle *le poiſſon volant* ? Que ce poiſſon-oiſeau ne ſe peut ſervir de ſes aîles ſi el-

Oviedo hiſt. de las Indias lib. 3. *c.* 5.

les ne ſont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles ſont ſeches ? Sçavez-vous que la mer a ſes étoiles, comme le ciel a les ſiennes ; & que les étoiles marines ſont non ſeulement vivantes & animées, mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent ? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes ſortes d'herbes & des plantes dans l'ocean ; qu'il y a des mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer ; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des forêts, & des prairies ſous les eaux ? Il ne reſte plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajoûta Eugène en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous montrer les reſtes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu lui a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre pour punir les crimes

Ariſt. hiſt. animal. lib. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 15.

Oviedo hiſt. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Maiol. dier. Conic. Collo. 10.

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Friſe & dans la Hollande. On auroit à la verité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, ſi ce n'eſt que les hommes marins & les femmes marines, dont les hiſtoires font mention, ne ſoient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons. *Maiol. ibid.*

Mais pour ne nous point arrêter à des choſes fabuleuſes ou incertaines, & pour nous en tenir aux veritables peuples de la mer, il faut avouer que les poiſſons ont quelque choſe de bien merveilleux. Outre qu'ils ſont en plus grand nombre ſans comparaiſon que les animaux de la terre, ils les ſurpaſſent infiniment en toutes ſortes de qualités. Les viandes les plus ſavoureuſes & les plus exquiſes n'ont pas le goût ni la délicateſſe de certains poiſſons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur auſſi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran- *S. Ambroſ. Hexam. lib. 5. c. 2. de Thimallo.*

deur des éléphans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monſtres de l'Ocean. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poiſſons de la mer, qui arrêtent les navires. Les cancres marins, qui ſemblent les plus ſtupides des poiſſons, ont une adreſſe merveilleuſe à ſurprendre les meres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la roſée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terreſtre auſſi induſtrieux que cette Sirene qui parut en Hollande ſur la fin du ſiécle paſſé, & qui apprit en peu de tems à filer ? Car les Sirenes ne ſont pas de pures fables : on en a vû en divers pays, & une des plus fameuſes eſt celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Corn. à Lapide in Iſai. 13. 22.

Sirenes in delubris voluptatis.

Geſner. hiſt. animal. lib. 4. de Sirenibus.

Les dauphins ſont plus agiles & plus vîtes que les oiſeaux : ils ne s'arrêtent jamais, non pas même quand ils dorment, ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo ripoſo ancor non have,

Et ce qui a fondé auſſi pluſieurs deviſes, dont l'une a pour ame,

In motu quietem.

Le repos dans le mouvement.

Quelque tendre que ſoit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits, elle n'égale point celle que le dauphin à pour les ſiens : il les nourrit de ſon lait, & il les porte ſur ſon dos ; il les reçoit dans ſa bouche, & il les enferme dans ſon ventre, quand ils ſont pourſuivis par les pêcheurs. On dit même que quand ils ſont pris, il les ſuit par tout, & qu'il ne leur ſurvit pas long-temps. Les dauphins s'entraiment les uns les autres ; juſques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené ſur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à ſon ſecours, & remenerent le priſonnier en triomphe après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils ſont touchez de la beauté. Ils ſe plaiſent à la muſique, & il ne faut point d'autre appas pour les prendre qu'une belle

Ariſtot. hiſt. anim. lib. 9. c. 48.

voix. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de ſingulier dans chaque poiſſon. Ce ſont de ces ſujets qui menent trop loin, & dont on ne ſçauroit ſortir, pour peu qu'on y entre. Auſſi-bien, dit Eugene, ce ne ſont pas là les plus grandes richeſſes de la mer. Les perles toutes petites qu'elles ſont, valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariſte, ſi le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les eſtime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde, & qu'elles coûtent ſouvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes, dit Eugene, ce qui les fait eſtimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de groſſes perles, fort rondes, fort blanches & fort polies ? Ce ſont, à les bien définir, des chef-d'œuvres de la nature, où

l'art n'a rien à ajoûter. Les pierres prétieuſes ſont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers; & elles n'ont leur luſtre que de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les acheve en les poliſſant. Mais pour les perles, elles naiſſent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me ſemble, dit Ariſte, que la dureté fait une partie de leur prix: cependant, ſi nous en croyons de bons Auteurs, elles ſont molles dans leurs nacres, & elles ne durciſſent que quand elles ſentent l'air. A la verité, repliqua Eugene, elles ne ſont pas dures dans le moment qu'elles ſe forment; elles ne le deviennent qu'avec le temps, & il ſe peut faire que l'air contribue quelque choſe à leur dureté. C'eſt peut-être pour cela que les con-

Solin. c. 55.

ques où elles ſont enfermées, s'élevent quelquefois au deſſus de l'eau, & entrouvrent leurs écailles.

Plin. hiſt. nat. lib. 32. c. 2. Quoi qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, ſi les perles ne ſont dures qu'après avoir été expoſées à l'air, elles ont cela de commun avec le coral. Car vous ſçavez que le coral eſt une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne ſe change en pierre que quand il en eſt dehors. Cette proprieté, dit Ariſte, pour être connue de tout le monde, n'en eſt pas moins merveilleuſe. L'experience nous fait voir tous les jours que pluſieurs choſes qui naiſſent à l'air, comme du bois, des herbes & des champignons, ſe petrifient dans les eaux; mais nous ne voyons que le coral qui étant né dans les eaux ſe petrifie à l'air.

Ce qui me paroît encore aſſez bizarre, continua Eugene, c'eſt qu'il ne devient rouge que quand il a été tiré du fond de la mer : il prend alors cette teinture de ſang qui

qui lui eſt naturelle, & en quoi conſiſte ſa principale beauté.

Il y a du coral qui n'eſt point rouge, dit Ariſte ; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine eſpece où toutes ces couleurs ſont mêlées enſemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une ſeule a trois couleurs diſtinctes l'une de l'autre.

A ce que je vois, dit Eugene, la nature s'égaye & ſe joue dans la production du coral, auſſi-bien que dans celle des coquilles. Oui ſans doute, reprit Ariſte : & de là vient que les diverſes ſortes de coral ne ſervent pas moins à orner les cabinets des curieux, que les differentes eſpeces de coquillage. J'ai vû un collier de l'Ordre du Saint-Eſprit fait d'une ſeule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé, ni de plus rare ; & les connoiſſeurs admirent cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout enſemble.

Plin. hiſt. nat. lib. 32. c. 2.

Les Indiens, pourſuivit Eugene, eſtiment le coral autant que les perles, & les comptent entre les pierres précieuſes : leurs femmes en font des colliers dont elles ſe parent dans les réjouiſſances publiques : & comme le guy de chêne étoit ſacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque choſe de divin parmi les ſages des Indes ; ſelon eux, c'eſt aſſez de porter ces grains pour être préſervé de tout malheur. Si vous en croyez les hiſtoriens de la nature, dit Ariſte, le coral défend les maiſons de la foudre, & en écarte les mauvais genies : il diſſipe les enchantemens & les ſortileges. Il arrête du moins le ſang, reprit Eugene, & ſa cendre bûe avec de l'eau eſt un remede ſouverain contre pluſieurs maladies : elle fortifie les yeux : elle rejouit le cœur & la tête : elle guérit les piqueures de l'aſpic & du ſcorpion : elle chaſſe la fievre, l'épilepſie, & la peſte.

Les perles miſes en poudre ont à peu près la même vertu, dit A-

riſte : mais de toutes les productions de la mer, la plus ſalutaire eſt l'ambre-gris. Il rajeunit les vieillards, & il rend preſque la vie aux morts. Cependant ce n'eſt que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne ſçait pas trop ce que c'eſt, interrompit Eugene, & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

Excrementa ſuo & noſtro miracula mundo. *Garaſſ. de Ambare.*

Les uns diſent que c'eſt une eſpece de truſe ou de champignon marin, que la tempête arrache du fond de la mer, & qu'elle pouſſe au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots ; & c'eſt un preſent que la mer ne fait aux hommes que dans ſa colere.

Les autres penſent que c'eſt un ſouffre, qui de quelques fontaines où il ſe forme, coule dans la mer, s'y durcit, & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent ſi précieux.

Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt quelque choſe de la baleine ;

par la raiſon que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance ſur ces côtes de l'Afrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempêtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris & la cire eſt le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la mer des Indes : ils diſent que ces ruches étant cuites par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer, qui par ſon agitation & par ſon ſel les purifie & les acheve : ils ſoûtiennent même qu'une groſſe piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue, on avoit trouvé dans le milieu de ſa ſubſtance, le rayon de cire & de miel enſemble ; & que quand on a fait la diſſolution de l'ambre gris avec de l'eſprit de vin paſſé ſur la terre, il reſte à la fin une matiere toute ſemblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moi,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2. partie.

il m'importe peu que l'ambre gris ſoit un champignon, une ruche à miel, ou quelqu'autre choſe.

De quelque nature que ſoient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Ariſte, il faut avouer qu'elles cauſent mille maux parmi les hommes : elles ſont la matiere de la vanité, de la délicateſſe, & de la corruption des mœurs ; de ſorte qu'au ſentiment d'un Philoſophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quâ è concharum genere. *Plin. hiſt. nat. lib. 9. cap. 34.*

Elle eſt d'elle-même très-utile, répliqua Eugene ; & les choſes qu'elle produit ne deviennent pernicieuſes que par le mauvais uſage que nous en faiſons. Le Créateur l'a rendue feconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût pluſieurs bras & pluſieurs golphes, afin que s'entremêlant dans les terres fermes, elle nous apportât ſes richeſſes juſques dans nos villes. C'eſt notre faute ſi nous abuſons des biens qu'elle nous fait.

Ex tota rerum natura damnoſiſſimum mare eſt ; tot modis, tot menſis, tot piſcium ſaporibus, quibus pretia capiétium periculo fiunt. *Ibid.*

Après ces paroles, Ariſte & Eugene ſe leverent ; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port dans le deſſein d'y voir un vaiſſeau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre gris, où l'on pêche les perles & le coral. Ils parlerent des iſles que la providence conſerve au milieu de ces vaſtes & profonds abîmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent auſſi de l'ocean & de la mer Mediterranée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre ſelon la diverſité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale, la mer Rouge, la mer Morte, la mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a accoûtumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer que la mer même.

II. ENTRETIEN.

ARISTE & Eugene ſe trouverent ſi bien de leur premiere converſation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils ſe furent un peu écartés d'une compagnie que le beau tems avoit attirée à la promenade, & qui étoit compoſée des plus honnêtes gens de la ville; Si nous ſçavions bien la langue du pays, dit ariſte, nous ne ſerions pas ſi ſolitaires que nous ſommes. Un ami de votre ſorte, répliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde: & pour moi depuis que nous ſommes enſemble, je ne me ſuis point encore aviſé de faire réflexion ſur la langue du pays, ni ſur notre ſolitude.

Ce que vous dites, eſt fort obligeant, repartit Ariſte : mais après tout, ajoûta-t-il, c'eſt une choſe aſſez fâcheuſe que de ne ſçavoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque tems. Car outre qu'on ne peut entrer dans les ſocietés agréables, ni être d'aucune partie de divertiſſement, on ſe trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de ſe faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous ſervir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariſte ; ils ne ſont pas d'un ſi grand ſecours que vous penſez : la plûpart de ces truchemens de profeſſion ne ſçavent preſque pas la langue des étrangers auſquels ils ſervent d'interprétes : c'eſt pitié de voir comme ils alterent, & comme ils eſtropient, ſi j'oſe parler ainſi, les choſes qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'eſt, ce me ſem-

ble, une grande ſujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car ſi vous perdez un moment votre interpréte, il vaudroit autant que vous devinſſiez tout d'un coup ſourd & muet. Enfin, pour moi, comme je ſuis toûjours dans le deſſein de voyager, ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je lui demanderois le don des langues, ou du moins un peu de genie de ce Poſtel ſi renommé au ſiecle paſſé par la counoiſſance des langues, & qui ſe vanta un jour en preſence de Charles I X. de pouvoir aller ſans truchement juſqu'au bout du monde.

Toutes vos raiſons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laiſſe à votre Docteur ces connoiſſances infinies, qui l'ont fait paſſer de ſon temps pour un prodige. Je craindrois, pourſuivit-il en riant, que ſi je venois à parler tant de ſor-

tes de langues, on ne me prît dans le monde pour un poſſedé. Au moins vous ſeriez bien aiſe, dit Ariſte, que toutes les langues fuſſent réduites à une ſeule, & que tous les peuples s'entendiſſent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en ſerois pas faché, repliqua Eugene, pourvû que notre langue fût cette langue univerſelle, & que toute la terre parlât François. Vous avez raiſon de prendre ce parti-là, répondit Ariſte: car parlant auſſi-bien que vous faites, vous perdriez trop, ſi l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajoûta-t-il; vous devez plûtôt eſperer que vos ſouhaits ſeront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'eſprit, ſe piquent de ſçavoir le François: ceux qui haïſſent le plus notre nation, aiment notre langue: dans le pays où nous

ſommes, les perſonnes de qualité en ſont une étude particuliere, juſqu'à negliger tout-à-fait leur langue naturelle, & à ſe faire honneur de ne l'avoir jamais appriſe. Les dames de Bruxelles ne ſont pas moins curieuſes de nos livres que de nos modes : le peuple même, tout peuple qu'il eſt, eſt en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue preſque auſſitôt que la ſienne, comme par un inſtinct ſecret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France comme à ſon maître legitime.

C'eſt une choſe fort glorieuſe à notre nation, dit Eugene, que la langue Françoiſe ſoit en vogue dans la capitale des Pays-bas, avant que la domination Françoiſe y ſoit établie. La langue Latine a ſuivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précedés. Les nations que ces conquerans avoient vaincues, apprenoient le Latin malgré elles ; au lieu

que les peuples qui ne ſont pas encore ſoumis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ſes prédeceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux ſuccès de Charles-Quint firent que de ſon temps les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol; & les grandes qualitez de François I. rendirent célebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire preſentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre, qui réunit en ſa perſonne le bonheur de Charles-Quint & le merite de François Premier?

Bernardini Parthenii orat. pro lingua latina.

Mais pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a gueres de pays dans l'Europe où l'on n'entende le François; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoiſſance des

langues étrangeres n'eſt pas beaucoup neceſſaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'eſt lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les ſauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Aſie les plus civiliſées. Une lettre écrite d'Iſpahan porte en termes exprès que la propoſition qui a été faite depuis peu au Roi de Perſe par les Ambaſſadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établiſſement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Perſans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne ſçais même ſi les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas auſſi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la langue Françoiſe n'eſt pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me ſemble qu'elle merite de l'être. Car à la bien conſiderer dans la perfe-

Lettres des pays étrangers, page 80.

ction où elle eſt depuis pluſieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque choſe de noble & d'auguſte, qui l'égale preſque à la langue Latine, & la releve infiniment au deſſus de l'Italienne & de l'Eſpagnole, les ſeules langues vivantes qui peuvent raiſonnablement entrer en concurrence avec elle ?

J'avois cru juſqu'à cette heure, interrompit Ariſte, que la majeſté étoit le caractere de la langue Caſtillane. Croyez-moi, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majeſté & le faſte, entre la fauſſe & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Caſtillan : il n'a preſque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne rempliſſe les oreilles : il donne de grands noms aux petites choſes ; témoins ſes *Maravedis*, ſes *Pimpollos*, ſes *Guſarapas*, ſes *Relampagos*, ſes *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il ſemble que les Eſ-

pagnols parlent moins pour ſe faire entendre que pour ſe faire admirer ; tant leurs manieres de parler ſont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être perſuadé de ce que je dis. J'en liſois un l'autre jour qui débute par une expreſſion merveilleuſe. *Que el Heroe platique incomprehenſibilidades de caudal.* Cet *incomprehenſibilidades* ſonne bien haut: cela ſignifie en bon François, qu'un ſage Prince doit ſe conduire de ſorte que perſonne ne le penetre. L'Auteur Eſpagnol pourſuit ſur le même ton ; & pour dire que c'eſt une grande habileté de ſe faire connoître ſans ſe laiſſer comprendre, il s'exprime ainſi : *Gran treta en el arte de entendidos oſtentarſe al conocimiento, pero nota la comprehenſion.* Y a-t-il à votre avis de la grandeur & de la majeſté à tout cela ? La nobleſſe d'une langue dépend-t'elle préciſément du nombre des ſyllabes, & de l'enflure des paroles ? Eſt-on de plus belle taille

pour être monté ſur des échaſſes ; A-t-on meilleure mine quand on a le viſage bouffi ? Pour moi je n'entends jamais ces mots & ces expreſſions de la langue Caſtillane, que je ne me ſouvienne du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot, que la riviere de Madrid eſt le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'eſt qu'un petit ruiſſeau qui eſt le plus ſouvent à ſec ; & qui, ſi nous en croyons un Poëte Caſtillan, ne merite pas d'avoir un pont. Je me ſouviens des vers Eſpagnols, & vous ne ſerez peut être pas fâché de les apprendre en paſſant.

Luis de Gongora.

Duelete de eßa puente Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que nos eres rio para media puente,
Y que ella es puente paro treinta mares.

Voilà ce que c'eſt que le Mançanares, & voilà auſſi à peu près ce que c'eſt que la langue Caſtillane. Des termes vaſtes & réſonnans ; des expreſſions hautaines & fanfaron-

nes ; de la pompe & de l'oſtentation par tout. Il n'en eſt pas de même de notre langue ; ſes mots ſont d'une grandeur raiſonnable, comme ceux de la langue Latine ; ſes expreſſions ſont nobles & modeſtes tout enſemble ; elle fuit les façons de parler baſſes & les proverbes juſques dans le diſcours familier : mais elle abhorre auſſi les termes empoullez, & le Phebus juſques dans le ſtile ſublime. Elle a dequoi ſoûtenir les matieres les plus fortes, & dequoi élever les plus foibles : le bon ſens & la bienſéance l'accompagnent par tout. Enfin je trouve preſque autant de difference entre elle & la langue Eſpagnole qu'il y en a entre une reine de théatre qui doit toute ſa majeſté à la magnificence de ſes habits ; & une véritable reine, laquelle a dans toute ſa perſonne je ne ſçais quel air majeſtueux qui la fait toûjours paroître ce qu'elle eſt, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle faſſe. Vous

ſçavez ce que dit le Taſſe de ſon Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile:
E fuor la maeſtà regia traluce
Per gli atti ancor de l'eſſercitio humile.

Mais la langue Italienne, dit Ariſte, n'a rien de cette vaine grandeur & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Eſpagnole.

Je l'avoue, reprit Eugene, mais avouez auſſi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faſte. Y a-t-il rien de moins ſérieux que ces diminutifs qui lui ſont ſi familiers? Ne diroit on pas qu'elle ait deſſein de faire rire avec ces *fanciulleto*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio*; *huometto*, *huomicino*, *huomicello*; *dottoretto*, *dottorino*, *dot-*

torello, dottoruZZo, vecchino, vecchietto, vecchiettino, vecchiuZZo, vecchiarello. Ajoûtez à cela les mêmes terminaiſons qui reviennent ſi ſouvent, & qui ſont une rime perpetuelle dans la proſe. Le diſcours eſt quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O*: ou du moins les *O* & les *A* ſe ſuivent de ſi près, qu'il étouffent le ſon des *I* & des *E*, qui de leur côté ſont auſſi en quelques autres endroits une muſique aſſez mal plaiſante.

De plus, la langue Italienne aime extrémement les jeux de paroles, les entitheſes, & les deſcriptions: elle s'égaye, elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus ſolides. Je parle de l'Italien & de l'Eſpagnol, tels qu'ils ſont préſentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Eſpagne. Le François eſt exempt de tous ces défauts: il garde un juſte temperament entre ces deux langues; comme il n'a rien

de l'eſprit orgueilleux de l'une, il n'a rien auſſi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyſelet*, *ruiſſelet*, qui étoient des délicateſſes dans le ſtile de nos vieux Auteurs, ne ſe peuvent ſupporter dans le langage d'aujourd'hui; on ſe moqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau.

Le gentil Roſſignolet
Doucelet,
Découpe deſſous l'ombrage
Mille fredons babillards
fretillars
Au doux chant de ſon ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été ſi en vogue autrefois, je n'en ſçais pas un qui ſoit demeuré dans le bel uſage. Nous avons horreur de *Mignardelette*, *blondelette*. Pour les ſubſtantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette ſorte, je ne ſçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & pluſieurs autres mots de cette rime

ayent le caractere de diminutifs ils n'en ont pas la ſignification, non plus que *baſſinet* & *mantelet*. Ainſi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité, à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils ſont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils ſignifient maintenant ſelon l'uſage, ils ne paſſent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu la ſignification propre, & qui n'a pas plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *baſſinet*, & de *mantelet*: on dit le *baſſinet* d'un fuſil, & le *mantelet* d'un carroſſe; mais on ne dit pas *baſſinet* pour dire un petit baſſin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, ſi ce n'eſt en parlant de celui que les Evêques portent en des jours de céremonie. Enfin, ſi nous avons quelques diminutifs d'une autre eſpece, comme *aiglon*, *becaſſine*, *pigeonneau*, nous en avons

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire ſelon notre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît, & qui ſe plaiſent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne les peut ſouffrir dans la proſe ; & elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaiſons de ſes mots ſont fort differentes.

Au reſte, elle ne les évite pas ſeulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui compoſent les periodes ; elle les évite encore dans le commencement & dans la ſuite du diſcours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui ayent un même ſon, pour rendre une periode vicieuſe. Mais la langue Françoiſe ne ſe contente pas dans la perfection où elle eſt de rejetter les terminaiſons tout-à-fait ſemblables ; elle ſe garde même de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle conſonances, comme *amertume* & *fortune*,

ſoleil & immortel. En quoi elle a peu de rapport, non ſeulement avec la langue Italienne, mais encore avec la langue Latine, qui affecte quelquefois ces ſortes de rimes, juſqu'à s'en faire une eſpece d'ornement, qu'elle met au nombre de ſes figures. Notre langue eſt encore ennemie du jeu des paroles, & de ces petites alluſions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je vois, dit Ariſte, notre Langue eſt bien plus ſerieuſe que je ne penſois. Elle l'eſt autant qu'elle le doit être, reprit Eugene : avec toute ſa majeſté elle eſt gaye & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toûjours de l'honnêteté, & même de la ſageſſe dans ſa gayeté & dans ſon enjouement. Ses plaiſanteries & ſes débauches, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont comme celles de ces perſonnes raiſonnables, qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bienſeance, quelque liberté qu'elles ſe donnent.

Dans nos bagatelles, dans nos folies ingenieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſſe, que d'élévation, que de bon ſens! Notre langue y eſt en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matiere la ſoûtient; où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajoûta-t-il, c'eſt qu'étant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'être la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre eſprit; & que chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir, & de les peindre: de ſorte que comme les talens des peintres ſont divers, les génies des langues

le

le ſont auſſi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment juſqu'aux mœurs & aux ſentimens des perſonnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ont de la peine à attraper cet air qui diſtingue un viſage de l'autre : leurs couleurs ſont éclatantes, leurs traits ſont hardis ; il y a de l'eſprit & une grande beauté d'imagination en tout leur deſſein : mais ils n'obſervent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne ſont pas fort reſſemblans. Il en eſt de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne ſont pas heureuſes à peindre les penſées au naturel. Telle eſt entre autres la langue Eſpagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes métaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excès. De ſorte

qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles exceſſives. Un de leurs plus célébres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant*, *coraçon gigante*; & celui d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgademãnte, dexando lugar para otros ſeis.*

Lorenzo Gracian.

Un bon Poëte de ce pays-là, dit froidement qu'il ne veut plus ſoupirer, parce qu'il craint que ſes ſoupirs étant tout de feu n'embraſent le ciel, la terre, & la mer.

Pedro Padilla.

Dexo de ſoſpirar, por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos;
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra mar, y cielo.

Voilà le genie Eſpagnol. La langue

Italienne ne réuſſit gueres mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peut être pas tant les choſes, mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvû que ſes tableaux plaiſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent Elle eſt de l'humeur de ces peintres fantaſques, qui ſuivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoi conſiſte la perfection des langues, auſſi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene, s'aviſa de mettre beaucoup d'or à ſon tableau ; ce qui fit dire à ſon maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

ces ornemens & ces enrichiſſemens ne ſont pas de veritables beautez. Toutes ces expreſſions Italiennes ſi fleuries & ſi brillantes, ſont comme ces viſages fardez, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il eſt vrai que ces belles expreſſions ont de quoi ſurprendre, & même quelquefois de quoi plaire : mais après tout, ce ſont de fauſſes beautez ; & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laiſſe pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui repréſentent naïvement tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit ; & entre celles qui ont ce talent, il me ſemble que la langue Françoiſe tient le premier rang, ſans en excepter la Grecque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré, qui ſçache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choſes préciſément comme elles ſont. Elle n'aime point les exaggerations, parce qu'elles alterent la verité ; & c'eſt pour cela ſans doute qu'elle n'a point de ces

termes qu'on appelle *ſuperlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandiſſime*, *Belliſſime*, *Habiliſſime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour ſe ſervent, ne ſont point François ; & pour *Illuſtriſſime*, *Sereniſſime*, *Réverendiſſime*, *Généraliſſime*, ce ſont des termes établis, pour marquer les qualitez des perſonnes, & non pas pour exaggerer les choſes.

Notre langue n'uſe auſſi que fort ſobrement des hyperboles, parce que ce ſont des figures ennemies de la verité : en quoi elle tient de notre humeur franche & ſincere, qui ne peut ſouffrir la fauſſeté & le menſonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en ſert que quand elle ne peut s'en paſſer ; ou que les mots métaphoriques ſont devenus propres par l'uſage. Sur-tout elle ne peut ſupporter les métaphores trop hardies : & nous ne ſommes plus au temps du *zenit* de la vertu, du *ſolſtice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la

gloire. Comme les jeunes perſonnes, quelque bien faites qu'elles ſoient, ne plaiſent point aux honnêtes gens, ſi elles n'ont de la retenue & de la pudeur ; les métaphores les plus agréables ne ſont point au gré de notre langue, ſi elles ne ſont fort modeſtes. Elle choiſit bien celles dont elle uſe : elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pouſſe pas trop loin auſſi : elle les conduit juſqu'à un terme raiſonnable : en quoi elle eſt encore bien differente de ſes voiſines, qui portent toûjours les choſes à l'extrémité. Car, par exemple, ſi elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre auſſitôt pour phare le flambeau de l'amour même ; & pour étoile polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent : elles font voler les deſirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'eſperance : elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte : & c'eſt grand hazard ſi elles ne le font

échouer à la fin contre le rocher d'un cœur inſenſible.

Ces métaphores continuées de la ſorte, ou ces allegories, dont les Eſpagnols & les Italiens font leurs délices, ſont des figures extravagantes parmi nous. Au reſte, notre langue eſt ſi réſervée dans l'uſage des métaphores, qu'elle n'oſe employer celles qui ſont un peu fortes, ſi elle ne les adoucit par : *ſi j'oſe dire* ; *pour parler ainſi* ; *pour uſer de ce terme* ; *s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, & ce qui fait voir plus que tout le reſte la ſimplicité de la langue Françoiſe ; c'eſt que ſa poëſie n'eſt gueres moins éloignée que ſa proſe, de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaiſent point s'ils ne ſont naturels. Nous avons fort peu de mots poëtiques ; & le langage des poëtes François n'eſt pas comme celui des autres poëtes fort differents du commun langage. Nos Mu-

ſes, bien loin d'être libres & emportées comme celles d'Italie & d'Eſpagne, ſans parler ici ni des Grecs, ni des Latins : nos Muſes, dis-je, ſont ſi ſages & ſi retenues, qu'elles ne ſe permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui toute divine qu'elle eſt, fait dire aux autres aſſez ſouvent bien des folies. Ne ſeroit-ce point pour cela, dit Ariſte, que les poëtes épiques ne réuſſiſſent pas tant en notre langue ? Car comme ces ſortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'entouſiaſme, des imaginations hardies, des expreſſions poëtiques, & fort élevées au deſſus de la proſe ; il ſe peut bien faire que le génie de la langue Françoiſe ne s'accordant gueres avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poëſie à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens mêmes ſont parvenus. Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que le

ſtile métaphorique n'eſt bon parmi nous ni en proſe ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignez du caractere de notre langue, repliqua Eugene, que les maſques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizares, ſont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchez, les phraſes trop élégantes, les periodes même trop compaſſées lui ſont inſupportables. Tout ce qui ſent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un ſtile affeté ne lui déplaît gueres moins, que les fauſſes Précieuſes déplaiſent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte ja-

mais rien ; & ſi elle étoit capable d'affecter quelque choſe, ce ſeroit un peu de négligence ; mais une négligence de la nature de celle qui ſied bien aux perſonnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajuſtemens.

Bella ancor, ch'incolta.

Sçavez-vous bien que notre langue ſouffriroit plûtôt des barbariſmes que des afféteries ; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-eſprit qui ne dit que de beaux mots ?

A ce compte, répartit Ariſte, ceux qui rafinent éternellement ſur le langage, ſont bien ridicules. Ils le ſont encore plus que vous ne penſez, répliqua Eugene : & pour moi je ne ſçache rien qui dégoute davantage les perſonnes raiſonnables, que le jargon de certaines femmes qui ſe ſervent à toute heure d'expreſſions extraordinaires, & qui dans une converſation diſent cent

fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajoûta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage reſſemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de ſource, qui va où ſa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille differentes figures. Car la langue Françoiſe hait encore tous les ornemens exceſſifs: elle voudroit preſque que ſes paroles fuſſent toutes nues pour s'exprimer plus ſimplement; elle ne ſe pare qu'autant que la neceſſité & la bienſéance le demandent.

D'alta beltà, maſua belta non cura;
O tanto ſol quant'honeſtà s'en fregi.

Cette ſimplicité qu'elle cherche lui fait haïr la compoſition des mots. Elle ne ſçait ce que c'eſt que de faire un mot d'un nom & d'un

verbe, ou de deux noms joints enſemble. Le ſommeil *charme-ſouci*; le ciel *porte-flambeaux*; le vent *chaſſe-nue*; l'abeille *ſuce-fleurs*; les fleurs *ſoüefve-flairantes*; les Dieux *chevre-pieds*; ſont des dictions monſtrueuſes dans le langage moderne. Il y a long-temps que nous avons banni toutes ces ſortes d'adjectifs de notre proſe & de nos vers. Et pour les ſubſtantifs, il n'eſt demeuré, ce me ſemble, que *creve-cœur*, *boute-feu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugé néceſſaires. Que ſi notre langue n'a rien en cela du génie de la langue Grecque, qui doit ſes principales beautés à la compoſition, elle a beaucoup du génie de la langue Hebraïque, qui n'a preſque point de compoſés.

Sa ſimplicité paroît auſſi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de ſoin, ce qu'on appelle communément *phraſes*. Les expreſſions ſimples & communes lui ſont les plus agréables : & pour les phraſes dont elle

uſe elle veut que les termes qui les compoſent ſoient propres & bien choiſis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils ſoient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance ſoit autoriſée par l'uſage. De ſorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage que de ne pas bien aſſembler ces termes ; ni rien de plus aiſé, que de faire une méchante phraſe de deux bons mots.

Ce que vous dites, ajoûta Ariſte, me fait ſouvenir d'une illuſtre Perſonne à qui notre ſiecle doit une partie de ſa politeſſe, & qui n'a pas peu contribué à l'embelliſſement de notre langue. On lui montra un jour je ne ſçais quelle piece Françoiſe, où les regles de la pureté dont nous parlons, n'étoient pas fort bien obſervées ; & on lui demanda ſon ſentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en ſouriant, *ſont, je crois, bien étonnez de ſe voir en-*

ſemble : car apparemment ils ne s'y ſont jamais vûs.

Mais pour vous dire tout ce que je penſe de la naiveté de notre langue, continua Eugene, il faut que je vous diſe une remarque que j'aye faite il y a long-tems, & qu'un homme de mérite a faite auſſi dans ſes belles diſſertations des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine.* C'eſt que la langue Françoiſe eſt peut-être la ſeule qui ſuive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les penſées en la maniere qu'elles naiſſent dans l'eſprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de ſoin, ils renverſent l'ordre dans lequel nous imaginons les choſes ; ils finiſſent le plus ſouvent leurs periodes par où la raiſon veut qu'on les commence : le nominatif qui doit être à la tête du diſcours ſelon la regle du bon ſens, ſe trouve

preſque toûjours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Eſpagnols ſont à peu près le même : l'élegance de ces langues conſiſte en partie dans cet arrangement bizarre, ou plûtôt dans ce deſordre & cette tranſpoſition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoiſe qui ſuive la nature pas à pas, pour parler ainſi ; & elle n'a qu'à la ſuivre fidélement, pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renverſement de l'ordre naturel.

La merveille, eſt que dans la Poëſie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde de cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroique les tranſpoſitions legeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne dans toutes ſortes de poëſies les tranſpoſitions violentes, & qui rendent les vers rudes & obſcurs.

Votre remarque eſt judicieuſe, & bien fondée, répondit Ariſte. Mais n'avez-vous point auſſi remarqué, pourſuivit-il, que de toutes les prononciations, la nôtre eſt la plus naturelle & la plus unie. Les Chinois, & preſque tous les Peuples de l'Aſie chantent; les Allemans rallent; les Eſpagnols déclament; les Italiens ſoupirent; les Anglois ſifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent: & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens ſur les ſyllabes qui précedent la pénultiéme: car ce ſont ces ſortes d'accents, qui empêchent que le diſcours ne ſoit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, penſez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent ſi bien? N'eſt-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & ſans nulle étude? Il eſt vrai, reprit Ariſte, qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus propre, & de plus naturel que le langage de

la plûpart des femmes Françoiſes. les mots dont elles ſe ſervent ſemblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles diſent, quoiqu'ils ſoient communs : & ſi la nature elle-même vouloit parler, je crois qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Diſons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoiſe a un talent particulier pour exprimer les plus tendres ſentimens du cœur. Cela paroît juſques dans nos chanſons, qui ſont ſi paſſionnées & ſi touchantes ; & où le cœur a bien plus de part que l'eſprit, quoiqu'elles ſoient infiniment ſpirituelles, au lieu que la plûpart des Italiennes & des Eſpagnoles ſont pleines de galimathias & de Phebus ; le ſoleil & les étoiles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois preſque que notre langue eſt la langue du cœur, & que les autres ſont plus propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'imagination, que ce qui ſe paſſe dans l'ame. Le cœur ne ſent

point ce qu'elles diſent, & elles ne diſent point ce que le cœur ſent.

Cette naïveté qui eſt le propre caractere de notre langue, eſt accompagné d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus oppoſé au langage d'aujourd'hui, que les phraſes embaraſſées ; les façons de parler ambigues ; toutes les paroles qui ont un double ſens ; ces longues parentheſes qui rompent la liaiſon des choſes ; le mauvais arrangement des mots, lorſqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui ſe ſuivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariſte, que les tranſpoſitions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obſcurité de leurs Auteurs vient de là en partie : on a ſouvent de la peine à en démêler le ſens, parce que le ſens & les paroles ne s'accordent pas. Ainſi je comprens ai-

ſement que notre conſtruction réguliere ne contribue pas peu à la netteté du ſtile, & à la clarté du diſcours. C'eſt auſſi pour l'amour de cette clarté & de cette néteté, que notre langue répete quelquefois les mêmes mots; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le ſens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'eſt qu'elle eſt claire ſans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui ſoit moins à ſon goût que le ſtile Aſiatique. Elle prend plaiſir à renfermer beaucoup de ſens en peu de mots. La briéveté lui plaît; & c'eſt pour cela qu'elle ne peut ſupporter les périodes qui ſont trop longues, les épithetes qui ne ſont point néceſſaires, les purs ſynonymes qui n'ajoûtent rien au ſens, & qui ne ſervent qu'à remplir le nombre. En quoi elle me ſemble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les ſynonymes, ni les

longues périodes : & en cela elle eſt auſſi bien différente de la Langue Grecque, qui outre les ſynonymes & les longues périodes, a tant d'épithetes inutiles, & tant de particules ſuperflues. Le premier ſoin de notre langue eſt de contenter l'eſprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon ſens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne lui eſt plus naturel qu'une briéveté raiſonnable. Et cela eſt fondé en quelque façon ſur notre humeur : car le langage ſuit d'ordinaire la diſpoſition des eſprits ; & chaque nation a toûjours parlé ſelon ſon genie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux, avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aſpiroient qu'à la gloire, & qui ſembloient n'être nez que pour gouverner, avoient un langage noble & auguſte : ce qui a fait dire à un Pere de l'Egliſe que la Langue Latine eſt une langue fiere & im-

S. Gregor. Thaum. Orat. paneg. ad Orig.

périeuſe, qui commande plûtôt qu'elle ne perſuade. Le langage des Eſpagnols ſe ſent de leur gravité, & de cet air ſuperbe qui eſt commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & groſſiere; les Italiens en ont une molle & effeminée, ſelon le tempérament & les mœurs de leur pays. Il faut donc que les François qui ſont naturellement bruſques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languiſſant. Auſſi nos Ancêtres qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent preſque tous les mots qu'ils prirent de la langue Latine; & pour les monoſyllabes qui ne peuvent être abrégez, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monoſyllabes; ainſi ils conſerverent *ſi*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *eſt*, & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moi*, *toi*, *vous*, *nous*.

Au reſte nous avons trouvé le

ſecret de joindre la brieveté, non ſeulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politeſſe. Les autres langues ne s'accommodent gueres d'un ſtile coupé. Seneque & Tacite qui donnent dans ce ſtile là, & qui abandonnent tout à fait celui de Ciceron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui eſt de tous les Hiſtoriens Grecs le plus ſerré & le plus précis, n'eſt pas ſeulement obſcur d'ordinaire, mais encore, ſi nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnaſſe, il ſe ſert quelquefois de façons de parler aſſez vicieuſes. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire conciſe & ſententieuſe, n'écrit pas ſelon les régles de l'Académie *della Cruſca*. Pour les Eſpagnols, vous ſçavez que tous les Auteurs ſont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de penſées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

In judicio de Thucyd.

ſtile également ſerré & poli : ils joignent dans le François la pureté de Céſar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles ; ſans en avoir l'obſcurité ni l'embarras, elles en ont la brieveté & la force. Ce caractere paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarafin & de Coſtar. Voilà un des plus conſiderables avantages de notre langue ſur toutes les autres, & particulierement ſur la Langue Caſtillane.

Vraiment, dit alors Ariſte, ſi Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous miſſiez le François au - deſſus du Caſtillan, lui qui diſoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire

ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſçavant Cavalier de ce pays-là, qui ſoûtint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Plût à Dieu, repartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées de la ſorte. Car enfin ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages differens, peut-être qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la verité de l'hiſtoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de notre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans

Perroniana.

dans la plus célebre action de ſa vie. L'hiſtoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Etats de Bruxelles, en remettant tous ſes Royaumes entre les mains de Philippe II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Caſtillan, repartit Ariſte, que leur langage eſt le langage des Dieux, pourvû qu'ils nous accordent que le nôtre eſt le langage des hommes raiſonnables qui n'ont rien de groſſier & de barbare.

Strada de Bello Belgico lib. I.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene, j'ajoûte ſeulement, pour expliquer votre penſée, que le François eſt infiniment éloigné de la rudeſſe de toutes les langues du Nort, dont la plûpart des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *W*, ces doubles *ff*, ces doubles *kk*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces conſonnes entaſſées les unes ſur les autres ſont horribles à prononcer, & ont un ſon qui fait peur.

Le mélange des voyelles & des conſonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aſpiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales.* Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes feminines qui donnent une grace ſinguliere à notre poëſie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une ſimple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un ſon bien plus rude. Nous avons de la peine à ſouffrir la rencontre des voyelles qui ne ſe mangent point, quand elle a quelque choſe de choquant; & nous avons mieux aimé établir un ſoleciſme, en diſant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, ſelon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée.* En prononçant pluſieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aiſée & plus coulante. Ainſi, quoi-

que nous écrivions *paroître*, *faiſoit*, *croyance*, nous prononçons *parêtre*, *faiſet*, *crèance*.

Ajoûtez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des periodes. Car quoique notre langue ait plus égard au ſens qu'à la cadence, comme je diſois tout à l'heure, elle ne laiſſe pas d'être auſſi nombreuſe que les langues anciennes. Il y a dans le ſtile de nos bons Auteurs je ne ſçais quoi d'harmonieux qui flatte l'eſprit & l'oreille en même temps; ſi-bien que la langue Françoiſe a tout enſemble la majeſté de la langue Latine, & la douceur de la langue Grecque.

Mais parce que les muſiques trop douces ne plaiſent gueres, & que les grandes délicateſſes ſont inſipides; notre langue a ſoin d'éviter dans la proſe les cadences trop meſurées, les vers ou les demi-vers qui ſe ſuivent, les chutes molles & languiſſantes à la fin des periodes. Ses paroles ne ſont pas toutes de ſoye, comme celles dont un ſage

politique vouloit qu'on ſe ſervît en parlant aux Princes ; ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a été appellé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de délicat eſt ſoûtenu par ce qu'elle a de fort & de mâle. Ainſi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la moleſſe de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes qui avoient toute la douceur de leur ſexe, & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chaſtes que vaillantes. Car c'eſt encore par là que notre langue leur reſſemble.

Quoique nos mœurs ne ſoient peut-être pas plus pures que celles de nos voiſins, notre langue eſt beaucoup plus chaſte que les leurs, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification. Elle rejette non ſeulement toutes les expreſſions qui bleſſent la pudeur & qui ſaliſſent tant ſoit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprétées : ſa pureté va juſques

au ſcrupule comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auſquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'être du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on lui peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'être ſi ſeveres ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vrai, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi differens, que ſi elles n'avoient pas la même origine. Car pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin comme de leur ſource : l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves dont les eaux ſont toûjours groſſes & agitées, qui ne demeurent gueres renfermez dans

leur lit, qui ſe débordent ſouvent ; & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien eſt ſemblable à ces ruiſſeaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui ſerpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois juſqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue Françoiſe eſt comme ces belles rivieres qui enrichiſſent tous les lieux par où elles paſſent, qui ſans être ni lentes ni rapides roulent majeſtueuſement leurs eaux, & ont un cours toûjours égal.

Mais puiſque la langue Latine, reprit Ariſte, eſt la mere de ces trois langues ; ne pouvons-nous pas dire encore que ce ſont trois ſœurs qui ne ſe reſſemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive ſouvent dans les familles ? Je ne vous dirai pas préciſément laquelle des trois eſt l'aînée ; car le droit d'aîneſſe n'y fait rien, & nous voyons tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainſi, pour ne parler que de leurs genies, ſans rien décider de leur naiſſance, il me ſemble que la Langue Eſpagnole eſt une orgueilleuſe qui le porte haut, qui ſe pique de grandeur, qui aime le faſte & l'excès en toutes choſes. La Langue Italienne eſt une coquette toûjours parée & toûjours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui ſe plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoiſe eſt une prude, mais une prude agréable, qui toute ſage & toute modeſte qu'elle eſt, n'a rien de rude ni de farouche. C'eſt une fille qui a beaucoup de traits de ſa mere, je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & ſous les autres Empereurs qui le ſuivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguſte, dans le ſiecle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue, dans la perfection où elle eſt, a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps-là.

Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même genie & le même goût ; & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli, mais pur, simple, naturel & raisonnable.

Je croyois, dit Ariſte, que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car outre qu'elle a retenu la plûpart des terminaiſons Latines, elle a ſuccedé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'oſois vous dire ma penſée là-deſſus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peut-être rien de plus oppoſé au langage de Ceſar & de Ciceron, que celui qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens ſont un peu differens de ces illuſtres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuſe Langue Romaine, qui étoit la langue de l'Empire ſous le regne des premiers Ceſars. La langue qu'on parle préſentement en Italie,

eſt d'autant moins ſemblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en eſt une corruption plus ſenſible; & ſi elle lui reſſemble en quelque choſe, ce n'eſt pas tant, comme une fille reſſemble à ſa mere, que comme les ſinges reſſemblent à l'homme, ſans avoir rien de ſes qualitez ni de ſa nature. Cet ombre de reſſemblance eſt un défaut plûtôt qu'une perfection. Les ſinges ſeroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous reſſembloient point du tout. Ce n'eſt pas dans les terminaiſons & préciſément dans les mots, que la Langue Françoiſe eſt conforme à la langue du ſiecle d'Auguſte; c'eſt particulierement dans le ſtile & dans ce caractere de majeſté, de politeſſe, de pureté & de bon ſens qui ſe remarque aux Auteurs de ce tems-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajoûter que notre langue eſt capable de toutes choſes, auſſi-bien que la Latine & la Grecque. Nous avons non ſeulement des Lettres, des Pieces de Théatre

& des Satires qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais auſſi des Harangues, des Panégyriques & des Pladoyers, qui approchent aſſez de l'éloquence d'Athenes & de Rome; & ſi nous n'avons point encore d'Hiſtoire générale qui vaille celle de Tite Live, ni de Poëme Epique qui ſoit de la force de l'Enéide, j'oſe dire, quoi que vous en penſiez, que ce n'eſt pas tant la faute de la langue que celle des Hiſtoriens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'hiſtoire de France, & de compoſer un poëme héroïque; peut être que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Eraſme n'avoit pas ſi bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariſte, lui qui diſoit que quand il vouloit parler d'une matiere ſolide, il parloit Latin; mais que quand il vouloit parler de bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibuſlibet nugis, ſuffi it mihi ſermo Gallicus, aut Batavicus. *Eraſm. in Ciceroniano.*

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle eſt, lorſqu'Eraſme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'eſt pas un bon juge de ces ſortes de choſes ; qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon ; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariſte, notre langue étant auſſi pauvre qu'elle eſt, je ne ſçais comment vous oſez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine que Ciceron eſtime plus riche que la Grecque. Croyez-moi, répliqua Eugene, la langue Françoiſe n'eſt pas ſi pauvre que l'on penſe. Ceux qui ſe plaignent de ſa pauvreté, devroient peut-être ſe plaindre de leur ignorance, ou de la ſterilité de leur eſprit. Car enfin elle eſt abondante en toutes ſortes de termes & de façons de parler : elle en a pour le diſcours familier, & pour l'éloquence, pour le ſtile mediocre,

Ita ſentio, ac ſæpe diſſerui, Latinam linguâ non modò non inopem, ſed locupletiorem eſſe quàm Græcam. *Cic. 1. de finibus.*

& pour le ſtile ſublime ; pour le ſérieux, & pour le burleſque, pour la chicane même, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue quand on la ſçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres : mais il y en a deux dont les François ſeuls ſemblent avoir une connoiſſance parfaite, ſelon la remarque d'un ſçavant homme du ſiecle paſſé. Ces deux arts ſont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y ſont adonnez de tout tems plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toûjours pris plaiſir, parce que ce ſont des divertiſſemens nobles & des exercices qui ſervent d'apprentiſſage à la Guerre ; la Langue Françoiſe a des mots ſinguliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie, en comparaiſon de la nôtre : les Italiens & les Eſpagnols ne ſont que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la

chaſſe des bêtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas ſeulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plûpart des langues étrangeres ſont aſſez pauvres en ces ſortes de mots; Il n'y a proprement que la Langue Françoiſe qui ait de quoi parler à fond d'un exercice ſi divertiſſant & ſi noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé ou du moins perfectionné cet art qui étoit en vogue dans la France dès le tems de Chilperic, au rapport de Gregoire de Tours, & dont la nobleſſe Françoiſe a toûjours fait une profeſſion particuliere, témoin le proverbe ancien :

D'oiſeaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaiſir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiſeaux*, compoſé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite,

qui floriſſoit ſous le regne de Philippe de Valois ; ſans parler du livre de Gaſton Phebus, où toutes les choſes qui appartiennent à la chaſſe de l'oiſeau, ſont décrites ſi exactement. Notre langue a profité plus que vous ne penſez, de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont été tranſportez ailleurs fort élégamment, comme *ſuivre les traces*, *être aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'eſſor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais* ſe dit proprement du faucon, ou d'un autre oiſeau de proye qui n'a point encore volé, & qui a été pris au nid ? *Hagard* eſt oppoſé à *niais* en langage de chaſſe, quoique dans le langage ordinaire il ſignifie quelqu'autre choſe que *déniaiſé*. Sçavez-vous encore bien que *débonnaire* eſt un mot tiré de cet art, & qu'il vient, ſelon Henri Etienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui ſignifie le nid de l'oiſeau, comme qui diroit de bon lieu ;

de bonne naiſſance, & de bon naturel : Je ne vous dis rien d'*émerillonné*, & de *hobreau:* car ces mots-là ne ſont pas trop du bel uſage ; & l'on ne s'en ſert qu'en plaiſantant dans le diſcours familier, pour marquer un eſprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour ſignifier tout ce qui appartient à la monnoye ; & ſi je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous ſeriez ſurpris : car j'ai eu autrefois la curioſité de lire les livres, & de conſulter les experts ſur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariſte, je vous en croirois ſur votre parole. Mais avec tout cela, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fût pas ſi riche en termes de chaſſe & de monnoye, & qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes eſſentiels & neceſſaires

commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choſes que nous ne ſçaurions dire qu'avec pluſieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la Langue Latine ſeroit une langue pauvre: toute riche qu'elle eſt, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui ſont aſſez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, *remercîment*, *indifference*, & *froideur*, à l'égard d'une perſonne, *fraîcheur*, *frais*, *intéreſſé*, *deſintéreſſé*, *deſintéreſſement*, *préférence*, *préſéance*, *conquerant*, *conquêtes*, *intrigues*, *compliment*, *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *inſolvable*. Je parle toûjours de la langue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, nonobſtant la corruption qui

commença à s'introduire alors dans la langue. Car ſi vous y avez fait réflexion, l'abondance n'eſt pas toûjours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichiſſent à meſure qu'elles ſe corrompent, ſi leur richeſſe conſiſte préciſément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de ſoin qu'on apporte à choiſir les termes propres & uſitez ; & par la liberté qu'on ſe donne de dire tout ce qu'on veut, ſans avoir égard à l'uſage ni au génie de la langue. Ainſi, à meſurer la richeſſe de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche ſous Domitien & ſous Trajan, que ſous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phraſes qui ne ſe trouvent point dans Ciceron, ni même dans Seneque. *Impoſſibilis*, dont Quintilien ſe ſert ſans façon, n'étoit pas un mot Latin dans le tems que la Langue Latine étoit floriſſante ; de ſorte que pour dire en ce tems-là qu'une choſe étoit impoſſible,

il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phraſe ce que nous diſons en un mot.

Mais ces termes *poſſible*, *impoſſible*, *independant*, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariſte : notre Langue ne les a pas de ſon fonds ; ce ſont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. Quand cela ſeroit, repartit Eúgene, il ne s'enſuit pas que notre langue ſoit auſſi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ſes coffres, ne laiſſe pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naiſſent pas dans les terres de ſon Etat. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichiſſent à la verité par des voies injuſtes, mais ils s'enrichiſſent néanmoins ; & je n'ai jamais oui dire, que les partiſans fuſſent moins à leur aiſe après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en ſommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la ſucceſſion de ſa mere ; c'eſt-à-dire, de la langue Françoiſe, qui tient ſa naiſſance

& ſes richeſſes de la langue Latine. Que ſi cette fille a fait valoir par ſon induſtrie & par ſon travail le bien que ſa mere lui a laiſſé en partage ; ſi un champ qui ne rapportoit rien eſt devenu fertile entre ſes mains ; ſi elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes ; je ne vois pas, à vous dire le vrai, qu'elle en ſoit plus pauvre ni plus miſerable.

Au reſte les mots que nous n'avons pas ſont remplacez par des expreſſions ſi belles & ſi heureuſes, qu'on n'a pas ſujet de regreter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche, ce n'eſt pas aſſez d'avoir préciſément ce que la neceſſité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choſes dont on puiſſe ſe paſſer : outre les termes communs & neceſſaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits précieux ſervent non ſeulement à révêtir, mais encore à orner les penſées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres pour exprimer une même choſe.

Cependant, dit Ariſte, on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phraſes ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne penſez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'eſt par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicateſſe & la derniere perfection aux choſes qu'elle produit, elle laiſſe faire cela aux arts. C'eſt à linduſtrie des hommes à purifier les metaux, à polir les marbres & les pierres précieuſes. Cela ne ſe fait qu'en retranchant ce qu'il y a de groſſier dans ces mineraux. On démêle l'or de la terre, & on lui ôte ſa craſſe pour le rendre pur : on donne mille coups de ciſeau à une piece de marbre, pour en faire une belle ſtatue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout ſon prix. Anſi pour polir, pour

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu néceſſairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un ſi utile retranchement aux ſoins de l'Académie Françoiſe, qui ſe propoſa pour but dès ſa naiſſance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtiſans ignorans ou peu exacts. C'eſt ce qu'elle dit elle-même dans le diſcours de ſon projet qu'elle préſenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant ſon établiſſement : & c'eſt auſſi ce qu'elle fit enſuite avec tant de ſuccès, qu'on peut dire de cette illuſtre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phraſes, elle y a ajoûté de nouvelles beautez, & de nouveaux ornemens ; ce qui a été aſſez bien exprimé par une deviſe qui a pour corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho.

J'ajoute à meſure que je retranche,

Si le bon-homme Henri Etienne vivoit encore, dit Ariſte en riant,

il ſçauroit mauvais gré à Meſſieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à *icelui* & à *icelle*, & d'avoir condamné abſolument *ains*, *jaçoit comme ainſi ſoit que*, lui qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liſte de mots François qui ſignifient *avare*, & en compte juſqu'à onze ou douze, qui ſont ſi je m'en ſouviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinſemaille*, *racle-denare*, *ſerre-denier*, *pleure pain*, *ſerre-miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites-vous-là ? Si la langue Françoiſe n'étoit riche qu'en ces ſortes de mots, ce ſeroit en verité une pauvre langue : cela s'appelle étaller des haillons, & non pas faire montre de ſes richeſſes. Ce n'eſt pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'eſt pas moins riche pour avoir tout ſon bien en pierreries ; & à mon avis, ce n'eſt pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choſes inutiles & embaraſſantes.

De la précellence du langage François.

Mais comme les langues reſſemblent non ſeulement aux ſtatues dont l'on retranche toûjours quelque choſe pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoûte toûjours quelque choſe pour les finir : on a beaucoup enrichi la langue Françoiſe depuis quelques années, ſoit en faiſant des mots nouveaux & de nouvelles phraſes, ſoit en renouvellant quelques termes & quelques phraſes qui n'étoient pas fort en uſage.

Vous me feriez plaiſir, dit Ariſte, de m'apprendre quelques-unes de ces expreſſions nouvelles ; car ayant demeuré aſſez long tems dans les Provinces, & même hors du Royaume, elles ne ſeront peut-être pas venues juſqu'à moi. Si vous n'en avez rien appris, répliqua Eugene, ni par le commerce des honnêtes gens de province, qui vont à Paris preſque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautez, ni par la rencontre des perſonnes de condition qui ont paſſé par ce pays en voyageant,

ni parmi les lettres de vos amis, vous les avez assûrément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été Inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant, & en écrivant, comme si vous n'êtiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire précisément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene : on dit à cette heure élégamment. Je n'y entens point *fineſſe*, il y entend *fineſſe*. On dit encore, Il m'en a fait *fineſſe* pour dire, il ne m'en a point point parlé, il m'en a fait un mystere. Le mot de *fineſſe* a une signification plus étendue qu'il n'avoit au tems passé. Il ne signifioit autrefois qu'*artifice*, *ſubtilité*, *fauſſe prudence*, il signifie maintenant *délicateſſe*, *perfection*. Ansi l'on dit *fineſſe* d'esprit, *fineſſe* de l'art ; cet ouvrage a toute la *fineſſe* de l'art. Ce mot

au

au pluriel n'a, ce me ſemble, que ſon ancienne ſignification, de méchantes *fineſſes*; toutes ſes *fineſſes* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *fineſſe*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, Il en fait le *fin*; vous avez beau en faire le *fin:* un eſprit *fin*, un goût *fin*, un diſcernement *fin*, une raillerie *fine*, un ſourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il penſe *finement* les choſes, il entend tout *finement*; il ſçait le *fin* de la langue: voila le *fin* de l'affaire; peu de gens ſçavent le *fin* du Cabinet.

Vous ſçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaiſanterie*, *pruderie*, *bruſquerie*, *connoiſſeur*, *deſintéreſſement*, *contretems*, *intrépide*, *intrépidité*, *ferocité*, *féliciter*, *peſter*, *diſculper*, *inſoutenable*, *inconteſtable*, *inſurmontable*, ſont des termes aſſez nouveaux.

Il y a pluſieurs mots anciens, auſquels on a donné des ſignifications toutes nouvelles. Je ne ſçais ſi je

pourrai m'en ſouvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toûjours dit avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens : nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles ſont à notre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, Je vous en ſerai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous diſons en parlant & en écrivant familierement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inferieures, *on* vous en ſera obligé, *on* fera ſon devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne ſeroit pas être juſte dans le langage, que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne diſoit pas au temps de Coëffeteau & de Malherbe, parler *juſte*, raiſonner *juſte*, chanter *juſte*, un eſprit *juſte*, un diſcours *juſte*.

Quoique *délicat*, *délicateſſe*, *délicatement* ayent toûjours été en uſage, on ne s'en eſt pas toûjours ſervi comme l'on s'en ſert. Un eſprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une penſée *délicate*; c'eſt une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicateſſe* dans l'eſprit: il ſçait toutes les *délicateſſes* de la langue. A raiſonner un peu *délicatement*.

Ménager eſt un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas ſeulement *ménager* les eſprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les intérêts de ſes amis; *ménager* une affaire, *ménager* une entrevûe; *ménager* ſon feu dans la poëſie: *ménager* ſa ſanté, ſa fortune, ſon crédit: mais on dit encore *ſe ménager*, pour dire uſer avec réſerve de ſon crédit; *ſe ménager* avec quelqu'un; *ménager* ſes amis, pour dire, ne leur être pas impor-

tun ; *ménager* la foibleſſe d'une perſonne ; ne *ménager* perſonne, pour dire, n'avoir de la complaiſance pour perſonne, traiter tout le monde rudement ; il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumiere & l'ombre n'ont été plus judicieuſement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un diſcours fort éloquent & fort poli : Les figures y ſont merveilleuſement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariſte, que merveilleuſement bien *ménagées*, ſeroit mieux que merveilleuſement *ménagées*. L'un eſt ſans doute plus François & plus élégant que l'autre, dit Eugene.

On dit auſſi, ajoûta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler eſt de la Cour ; mais elle n'eſt pas fort établie, & les plus ſçavans dans la langue ne la peuvent ouir qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *conſideration* dans le monde, & s'attirer de la *conſiderations*

quoique mille gens parlent de la ſorte : car enfin ces phraſes, à les bien examiner, ne ſont pas trop Françoiſes. On dit bien être en grande *conſideration* dans le monde, pour dire, être eſtimé & conſideré ; mais avoir de la *conſideration*, ſignifie proprement conſiderer les choſes, & non pas être conſideré des autres. Un homme qui a de la *conſideration*, c'eſt un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la ſignification qu'ils ont maintenant. *Tour* de viſage, *tour* de vers, *tour* d'eſprit : il a un *tour* d'eſprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expreſſion, le *tour* de la langue Françoiſe eſt bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en proſe d'un *tour* galant & naturel. Un eſprit bien *tourné*, mal *tourné* : il a l'eſprit *tourné* à la bagatelle ; quand on eſt *tourné* de la ſorte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes ſes penſées du côté de la guerre ; les choſes ont *tourné* heureuſement : *tourner* la con-

verſation du côté qu'on veut ; la converſation *tourna* ſur le ſérieux ; *tourner* ſes imaginations plaiſamment ; *tourner* une choſe en raillerie, *tourner* une perſonne en *ridicule*. Ce dernier mot n'eſt pas fort ancien, non plus que *ſerieux* dans un genre neutre : on n'a pas toûjours dit, traiter quelqu'un d'un grand *ſerieux*, prendre ſon *ſerieux* ; trouver le *ridicule* d'une choſe.

Le mot de *fonds* eſt fort en uſage. J'ai un grand *fonds* de pareſſe ; je fais un grand *fonds* ſur votre parole ; faites *fonds* ſur moi ; je connois ſon *fonds* ; des gens qui ne ſont pas ſurs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout ſeul eſt un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Sur & *ſureté* ſe diſent fort. C'eſt un coup *ſur* ; c'eſt jouer à coup *ſur* ; c'eſt un homme *ſur* ; il eſt *ſur* de ſon fait ; prendre ſes *ſuretez*. On dit encore prendre ſes *précautions*, ſe *précautionner*. On ne ſçauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire auſſi importante que celle-là. Les gens ſages doivent ſe *précautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu près de même âge. Prendre ſes *meſures* pour réuſſir dans une affaire; prendre bien ſes *meſures*, prendre de fauſſes *meſures*; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes : il a rompu toutes mes *meſures*: garder des *meſures*; il ne garde point de *meſures*. On dit auſſi garder toutes les *bienſéances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *malhonnête*, *honnêtement*, regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de *l'honneur*, il a beaucoup d'*honneur*, il a bien de l'*honnêteté*, il m'a fait bien des *honnêtetés* : cela eſt bien *honnête*, pour dire, cela eſt très-obligeant, très-généreux, très-civil : cela eſt *malhonnête*, pour dire le contraire : c'eſt un *malhonnête* homme, un procedé *honnête* : c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête*, des

ſentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honnêtement*.

Comme il n'y a pas bien longtems qu'on dit faire des *honnêtetez*, il n'y a pas auſſi longtems qu'on dit faire des *amitiez*: il m'a fait mille *amitiez*: faites-lui bien des *amitiez* de ma part; on dit auſſi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une grace. Néanmoins on n'employe guere ces façons de parler hors de la converſation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peutêtre qu'avec le tems elles ſeront reçûes dans toutes ſorte de ſtiles : car vous devez remarquer en paſſant, que comme c'eſt dans la converſation que naiſſent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périſſent pas un peu après leur naiſſance, ce qui leur arrive aſſez ſouvent; ils y demeurent, dis-je, juſqu'à ce qu'un long uſage leur faſſe perdre entiérement le caractere de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut uſer auec beaucoup de réſerve, dans la converſation même, des termes qui ne font que de naître; &

qu'on doit s'abſtenir preſque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phraſes d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien, ni pourris ni verds, & qui ne ſont point de bon goût, s'ils ne ſont mûrs.

Compte & *compter* ſont uſitez dans un certain ſens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes ſes obligations ſur mon *compte* : j'ai lû ſon livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte*, je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien les faveurs des Grands quand on aime bien une perſonne ; on *compte* pour rien tout le reſte : vous pouvez *compter* ſur moi ; je *compte* ſur votre amitié.

Soûtenir n'a pas toûjours eu une ſignification auſſi ſimple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *ſoûtenir* une négociation importante, *ſoûtenir* ſon caractere, ſon perſonnage : *ſoûtenir* la converſation, *ſoûtenir* ſes paroles par ſes actions, ſe *ſoûtenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

ſoin de toute ſa force pour ſe *ſoûtenir*. Les vers de Deſportes ſe *ſoûtiennent* encore, pour dire, ils ſont encore beaux à préſent. Ce qui paroîtroit en un autre une entrepriſe hardie & inconſiderée, eſt *ſoûtenu* en lui par ſa probité. Sa harangue étoit *ſoûtenue* de la vigueur de ſon zele & de la réputation de ſa vertu dit un bon Auteur ; un diſcours *ſoûtenu*.

Détruire, *gâter*, *empoiſonner*, *envenimer*, ſont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui ſe *détruiſent* eux mêmes par leur mauvaiſe conduite ; *détruire* une perſonne dans l'eſprit d'une autre : l'abſence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur ? A ce que je vois, je ne ſuis pas encore *détruit* dans votre eſprit : cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles étoit *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ſes premieres penſées : la Cour ne l'a point *gâté* ; il eſt *gâté* ; vous le *gâtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté : laiſſez-moi faire, je ne *gâterai* rien : cela ne *gâtera* rien.

Les médiſans *empoiſonnent*, *enveniment* tout, juſqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoiſonnées*, un cœur *envenimé*.

Air eſt tout-à-fait du bel uſage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air*, il s'habille, il danſe de bon *air* ; il y a dans tous ſes ouvrages un *air* de politeſſe qui le diſtingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réuſſira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariſte : je connois des gens qui l'ont inceſſamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en diſant. Il a le *bel air* : il chante, il danſe, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'eſprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens-là ſont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler eſt décriée parmi ceux qui parlent bien, ils ne s'en ſervent qu'en riant, pour ſe mocquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, ſont d'autres mots à la mode. C'eſt trop

façonner; c'eſt une grande *façonniere*: elle a mille petites *façons* qui lui ſient bien; faire des *façons*; je ne fais point de *façons* avec vous; agir ſans *façon*: il ſe met ſans *façon* au nombre des beaux eſprits.

Vous pourriez, ce me ſemble, ajoûter *maniere* à *façon*, interrompit Ariſte: car ce mot eſt auſſi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y eſt; répliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere*, il danſe *de la belle maniere*; je l'ai grondé de *la belle maniere*; on s'eſt laſſé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phraſe. On dit à la Cour & dans le monde, Il a des *manieres* agréables, il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres; il a quelque choſe de rude dans ſa *maniere*: on ſe fait à la Cour une *maniere* d'eſprit qui juge plus finement des choſes: il a de l'eſprit à ſa *maniere*, il a aſſez l'eſprit de la *maniere* d'un tel.

Cet *aſſez* eſt du nouvel uſage;

Cela eſt *aſſez* de mon goût : j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de votre procedé : je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un; *entrer* dans la penſée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une perſonne; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les interêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager : *entrer* dans les conſidérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde ; on a beau lui repréſenter que . . . il n'*entre* point là-dedans ; en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien, Il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la converſation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& eſt de la Cour dans un ſens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'eſt *embarqué* un peu légerement, pour dire, il s'eſt engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe périlleuſe. On dit auſſi depuis peu, *embarquer* quelque choſe ; j'ai *embarqué* l'affaire, l'affaire eſt *embarquée* : mais cette derniere phraſe n'eſt pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre de *engagemens* avec quelqu'un, ſont des termes de nouvelle création, auſſi-bien que *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi eſt de faire une honnête retraite : j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti*, mon *parti* eſt pris, pour dire, quelle réſolution prenez-vous ? j'ai pris ma réſolution, ma réſolution eſt priſe : vous prenez le mauvais *parti*, il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pouſſer les choſes à l'extrémité.

Pouſſer eſt nouveau dans une certaine ſignification. *Pouſſer* les gens à bout ; ne me *pouſſez* pas ; *pouſſer* une matiere ; cela eſt trop *pouſſé* ; on

dit auſſi, cela eſt *outré*.

Sacrifier & *ſacrifice* ſont à la mode. *Sacrifier* ſes amis, il m'a *ſacrifié* : *ſacrifier* une perſonne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *ſacrifice* ; je lui ai fait un grand *ſacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en ſa conſidération à quelque choſe de fort agréable ou de fort utile.

Donner ſe dit depuis quelque tems en pluſieurs façons élégantes. *Donner* dans le ſens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apoſtrophe eſt une admirable figure quand on s'en ſert à propos, tous les jeunes eſprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une perſonne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans, il y a *donné* de tout ſon cœur, en parlant d'une perſonne qui croit légerement : je ne *donne* pas là dedans, pour dire ; je ne crois pas cela : *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette derniere phraſe a deux ſignifications, l'une garder les dehors, & l'autre ſe laiſſer perſuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en ſuis pas la *duppe*; ne croyez pas que je ſois votre *duppe*: il a été pris pour *duppe*.

Il m'a parlé long tems ſur votre *chapitre*, il eſt ſçavant ſur le *chapitre* de la guerre: je ne vous dis rien ſur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choſes un peu *fortes*: ce que vous dites eſt un peu *fort*: cela eſt *fort*. On voit peu d'amis de ſa *force*: il n'y a point d'hommes au palais de ſa *force*; deux diſcours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler aſſez nouvelles. *Briller* dans la converſation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'eſprit, & qui ne *brillent* point dans la converſation.

Etre *content* de ſoi. Je ne ſerois pas *content* de moi, ſi je ne vous avois ſervi en cette rencontre: elle eſt fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle: je n'ai pas mal réuſſi dans cette affaire, je ſuis aſſez *content* de moi.

Se ſçavoir *bon gré* de quelque choſe. Je me ſçais *bon gré* de vous avoir dit mes ſentimens, vous devez vous ſçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ſes injures.

Rendre des *ſoins*, des *aſſiduitez*, de *bons offices* à une perſonne. *Bon office* vaut mieux que *ſervice* en quelques endroits : par exemple, pour parler honnêtement à une perſonne d'autorité de qui l'on a beſoin, il faut lui demander un bon *office*, & non pas un *ſervice*.

Il me ſemble, interrompit Ariſte, avoir oui dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuſe* : je vous demande *excuſe*. C'eſt une méchante phraſe, repliqua Eugene ; tout le peuple s'en ſert ; mais les honnêtes gens demandent toûjours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit élégamment, continua-t-il, ſe *deſaccoûtumer* d'une perſonne. Quand on aime bien les gens, on ne ſçauroit s'en *deſaccoûtumer*.

Aller, venir *à ſes fins*. C'eſt un homme qui va *à ſes fins* : il n'y a rien qu'il ne faſſe pour venir *à ſes fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue : on ne ſcait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les ſentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démêler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de mérite, en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'être *diſtingué* des gens de baſſe naiſſance, qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit & par leur ſçavoir.

S'*attirer* de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choſes facheuſes, mais il ſe les eſt *attirées*.

Se *déchaîner*, *déchaînement*. Les peuples ſe *déchaînent*, ſont *déchaînez* contre les favoris. C'eſt un *déchaînement* horrible contre lui, en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine trop* ; il ne faut pas tant *rafiner* ſur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique ; ce ſont des *rafinemens* ridicules.

S'*entêter*, *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous ſommes ſujets à nous *entêter* de ce que nous ſouhaitons. Un homme *entêté* de ſon merite. C'eſt un furieux *entêtement*.

Etudier le goût, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *ſon monde*; ſçavoir *vivre*. C'eſt un homme qui ſçait *ſon monde*, qui ſçait *vivre*.

Le *ſçavoir faire* eſt encore plus nouveau. Un homme qui a du *ſçavoir faire*; il en eſt venu à bout par ſon *ſçavoir faire*. Quoique ce terme exprime aſſez bien, les perſonnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoûtumer: il n'y a pas d'apparence qu'il ſubſiſte, & je ne ſçais même s'il n'eſt point déja paſſé. Auſſi eſt il très-irrégulier, & même contre le genie de notre langue, qui n'a point de ſubſtantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'eſt un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adreſſe ni de complaiſance, & qui ne ſçait point s'accommoder au tems, ni aux perſonnes. C'eſt un homme

naturel, pour dire, un homme trop franc, & peu ſimple.

Je ne ſçais quand je *parviendrai* à être de vos amis; il eſt enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *uſe* bien, il en *uſe* mal avec moi; il en *uſe* le mieux du monde.

Cela me *paſſe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je ſçais bien à quoi m'en *tenir*; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de ſi bonnes raiſons.

Quand on eſt ſur ce *pied* là, quand on s'eſt mis ſur ce *pied*-là, on ne craint rien: les choſes ſont ſur ce *pied*-là, je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit; il eſt à la Cour ſur un un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu: il a reçu une *mortification* ſenſible: donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſez vous doivent *répondre* de lui; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le ſervir.

Se reprocher quelque choſe. On doit être content quand on n'a rien à *ſe reprocher.*

Cela m'eſt *revenu* de pluſieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de pluſieurs perſonnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe, mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon crédit, on n'en *revient* pas ; on a de la peine à en *revenir* : je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis fort étonné ; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt-à-dire, pour l'embarraſſer. Des perſonnes ; dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le mérite de l'autre : on dit auſſi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſçauriez *ſauver* votre con-

duite, pour dire, juſtifier. Quand elle n'a pas autant d'eſprit dans la converſation, qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle ſe *ſauve* ſur les vapeurs, ſur le mal de tête; pour dire, elle s'excuſe ſur les vapeurs, ſur le mal de tête, de ce qu'elle n'a pas ſon eſprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *ſauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de ſcandale.

Les *apparences* ſont contre vous. C'eſt *apparemment* ce qu'il pretendoit: *apparemment* il fera tous ſes efforts pour en venir à bout.

Il eſt mal-aiſé de vous dire à combien d'uſages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances*; après les *avances* qu'il a faites, je ne puis lui refuſer mon amitié; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un; elle fait mille *málices* agréables à ſes amis.

Faire un *contre-tems*; il a fait un étrange *contre-tems*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches*. Ce n'eſt pas à moi à faire les premiers *pas*; j'ai fait la

premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fauſſe *démarche*.

Dit-on toûjours faire *figure*, pourſuivit Ariſte? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela ſe dit encore par quelques gens, repliqua Eugene; mais les perſonnes intelligentes l'évitent juſques dans la converſation, ou ne le diſent que par raillerie.

Tout le monde dit ſe faire *honneur*; ſe faire un *merite* de quelque choſe. Il ſe fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il ſe fait *honneur* d'avoir parlé hardiment Je ne pretens pas me faire un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaiſirs*, des *chagrins*. Je me faisde grands *plaiſirs* de peu de choſes; il ſe fait des chagrins de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, ſe cauſer de l'embarras, s'attirer des déplaiſirs. Il y a des gens qui ſe font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire*; je me ſuis fait ſans y penſer une méchante *affaire*. On dit dans la converſation,

c'eſt une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe difficile ; ce n'eſt pas une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe aiſée.

Vous voyez que je vous dis confuſément & ſans aucun ordre, tout ce que ma memoire me preſente. Comme toutes ces facons de parler n'ont nulle liaiſon entre elles, répondit Ariſte, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaiſon*, eſt uſitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le diſcours familier, & on écrit dans le beau ſtile, Je n'ai *nulle* affaire, il n'a *nulle* fidelité, il n'a *nulle* application. Ces deux négatives qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à notre langue qui aime deux negatives enſemble, ſelon une des remarques de Vaugelas. Ainſi nous diſons élegamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *facheux*, *miſerable*, *aiſé*, *régulier*, *comedien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, ſont nouveaux dans le ſens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'eſt

C'eſt un *facheux* ; le monde eſt plein de *facheux* ; les *facheux*.

C'eſt un *miſerable* , pour dire , c'eſt un homme ſans merite ; cela eſt *miſerable* , en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un eſprit *aiſé* ; des vers *aiſez* ; une taille *aiſée*.

Traits du viſage *réguliers* ; les civilitez les plus *régulieres* ne ſont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *réguliere*. Ecrire à quelqu'un *régulierement* toutes les ſemaines.

C'eſt un grand *comedien* , en parlant d'un homme diſſimulé qui joue pluſieurs perſonnages. L'on dit auſſi jouer la *comedie* , pour dire , n'agir pas ſincerement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante* ; une perſonne qui a quelque choſe de *touchant* ; des manieres *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela eſt mal *entendu* , en parlant d'une choſe faite ſans art & contre les regles ; tout y étoit merveilleuſement bien entendu , en parlant d'un feſtin.

Une perſonne *entendue*, pour dire intelligente & habile.

Habile, a preſque changé de ſignification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & ſçavant; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal habile*, eſt un mot nouveau, qui ſignifie le contraire.

Ajoûtez à cela, *ſolide*, *eſſentiel*, *réel*. Un ami *ſolide*, un homme *eſſentiel*; des empêchemens *réels*, pour dire veritables.

Pénetration, *naiſſance*, *naturel*, *ouverture*, *ſocieté*, *attachement*, *fête*, ſont de notre temps, de la maniere dont on s'en ſert.

Homme d'une grande *pénetration*; il a beaucoup de *pénetration*.

Il n'y a perſonne qui ait une plus belle *naiſſance* pour les affaires; il a une heureuſe *naiſſance*, pour dire, Il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau génie; Ciceron a plus de *naturel* que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les ſciences.

Une *ſocieté* de perſonnes agréables ; il eſt de notre *ſocieté* ; ils ſont de même *ſocieté*, en parlant de perſonnes qui ſe voient ſouvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une perſonne ; il a vécu juſqu'à cette heure ſans *attachement*, pour dire, ſans rien aimer.

La *Fête* de Verſailles ; donner une *Fête*. Ce mot eſt devenu profane, comme vous voyez. Voilà juſqu'où va le caprice & la tyrannie de l'uſage. Il ne ſe contente pas de choquer ſouvent les regles de la Grammaire & de la raiſon : il oſe même violer quelquefois celles de la piété. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot profané à la religion a été profané de la ſorte. Nous faiſons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobſtant l'averſion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, ſe diſent à toute heure, pour, je deſire,

je crains fort, je ſuis faché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourois* d'envie de ſçavoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçû mon billet; *je mourois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour duppe ; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* ſont communs. Il a de l'eſprit *infiniment*. Ils ſont *éternellement* enſemble. A quoi on peut ajoûter *étrangement* & *admirablement*. Je ſuis *étrangement* en peine. Cela vous ſied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expreſſions nouvelles dont je ne puis pas me ſouvenir, ſans parler de celles qu'on nomme *précieuſes*, & qui ne ſont pas tant de notre langue, que de quelques femmes, qui pour ſe diſtinguer du commun, ſe ſont fait un jargon particulier.

Mais outre les richeſſes que notre langue a de ſon fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours pluſieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout tems une eſpece de trafic en-

tre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples ; & la nôtre reſſemble en quelque façon à ces gentilshommes de certaines provinces privilegiées, leſquels étant fort à leur aiſe, ne laiſſent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, ſans que cela déroge en rien à leur nobleſſe ni à leur honneur.

Au reſte, la langue Françoiſe eſt riche non ſeulement en paroles, mais auſſi en choſes ; c'eſt-à-dire, qu'on trouve dans ſes livres ce qu'il y a de plus excellent dans les ſciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richeſſes des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions, ont été ſi heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux : & pour moi, ſi je ne craignois de ſcandaliſer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le La-

tin. Thucydide, Lucien & Tacite ne ſont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous ſçavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illuſtre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau :
Son genie à ſon ſiecle a ſervi de flambeau ;
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les precieux treſors.
A ſa perte, on ne ſçauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropedie* ou de l'*Hiſtoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Ageſilaüs*, des *choſes mémorables de Socrate*. Je paſſe auſſi ſous ſilence les *Vies des hommes illuſtres Grecs & Romains*, traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque ſont connus de tous les François qui ont quelque connoiſſance des Lettres.

Ajoûtez à toutes nos traductions, tant d'ouvrages compoſez par nos meilleures plumes ſur les matieres les

plus ſolides & les plus ſublimes ; tant de livres où la Philoſophie n'a rien de barbare, où tout eſt fleuri juſqu'aux queſtions les plus épineuſes.

Les *Caracteres des paſſions*, l'*Art de connoître les hommes*, les traitez de *la Lumiere*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raiſonnement des bêtes*, nous découvrent des ſecrets qui ont été cachez à Platon & à Ariſtote. L'Auteur de ces traitez a étudié la nature à fond, ou plûtôt on diroit que la nature lui a révélé elle-même tous ſes myſteres. Le *Journal des Sçavans* eſt un abrégé de toutes les ſciences, & comme une bibliotheque en petit, qui contient l'eſſence & la fleur des Livres. L'auteur de ce *Journal* eſt un eſprit univerſel, qui parle en même temps d'hiſtoire, de juriſprudence, de philoſophie, de médecine, & de mathématiques. Le *Diſcernement de l'ame & du corps*, le *Diſcours phyſique de la Parole*, ſont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de pénétration & de politeſſe.

Outre les traitez ſçavans qui pa-

roiſſent tous les jours en notre langue, il ſe fait en pluſieurs endroits des conferences & des aſſemblées ſçavantes, où l'on traite de toutes ſortes de matieres : ſi bien qu'un François peut aiſément acquerir toutes les belles connoiſſances, ſans autre ſecours que celui de ſa langue naturelle. Ainſi comme la France eſt ſi abondante en toutes choſes, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoiſe eſt ſi riche en toutes ſortes de livres, que nous n'avons pas beſoin des autres langues pour être ſçavans. Dites après cela que c'eſt une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne ſçauriez au moins nier ; dit Ariſte, que ce ne ſoit une langue fort changeante ; puiſque nous changeons de langage preſque auſſi ſouvent que de modes. Non ſeulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & ſaint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos ancêtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

pour s'expliquer ; & le mal eſt qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils ſeroient plus étrangers en France, que ne ſont les Polonois & les Moſcovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour, ſont le rebut des provinces & du peuple. Les mots & les phraſes de ce tems-là ſont comme ces habits antiques, dont on ne ſe ſert que dans les maſcarades & dans les balets. Il ſe fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le ſtile. L'uſage qui eſt le roi ou le tyran des langues vivantes, eſt en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit ſouvent de bons mots ſans raiſon ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raiſon même ; il autoriſe juſqu'à des ſolecíſmes, ſelon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoiſe tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoiſe ; & c'eſt un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de juſtice.

Il n'en eſt pas de même de la langue Italienne & de la langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance & du flegme de leurs nations : elles ne ſçavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde : c'eſt que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de craſſe & de terre a l'eſſence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroît viſiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de ſorte qu'on prend autant de plaiſir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon ſens, qui parle mal à la vérité, mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au ſiecle paſſé le langage étoit ſi informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'eſt fait dans notre langue, ſoit un effet de la legereté dont on nous accuſe. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoiſe, eſt la marque ou plûtôt la cauſe de la perfection où elle eſt parvenue.

Pour entendre ma penſée, il faut remonter à la ſource des choſes dont nous parlons. Les langues ont leur naiſſance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous ſçavez que la Langue Grecque a eu ſes differens âges; qu'elle a été dans les foibleſſes de l'enfance, avant que d'être dans ſa maturité & dans ſa force; qu'elle n'eſt arrivée à la perfection où elle étoit du tems d'Ariſtote, d'Iſocrate, & de Démoſthene, qu'après avoir ſouffert mille changemens dans ſes mots & dans ſes phraſes. La langue Latine qui a été ſi long-tems la langue ſouveraine & univerſelle, a eu de foibles commencemens, auſſi-bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Grecque, & de celle du pays où les

Romains s'établirent : ou plûtôt ce n'étoit qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, ſous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers tems de la République ; elle s'enrichit enſuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangeres : elle changea tout-à-fait, & ſe polit fort du tems de Terence, de Scipion & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de ſoin. Mais ſon état floriſſant fut au tems de Ciceron, & ſous le regne d'Auguſte.

Voilà à peu près le deſtin de notre langue. Ce n'étoit dans ſon origine qu'un miſerable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Thudeſque. Dès que les Romains ſe furent rendus maîtres des Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours ; non ſeulement parmi les honnêtes gens, mais auſſi parmi le peuple : ſoit que cela vînt de la complaiſance des vaincus, qui crurent ne pouvoir ſe rendre agréables aux victorieux, qu'en tâchant de parler

leur langage : ſoit que ce fût un effet de la néceſſité & de l'interêt, les ſujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres ſans quelque uſage de la langue Latine : ſoit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fiſſent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en ſoit, les Gaulois oublierent inſenſiblement leur propre langage ; ou plûtôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car ne pouvant ſe défaire tout-à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux ; & de cette confuſion il réſulta je ne ſçais quel jargon, qu'ils appellerent Romain, pour le diſtinguer du Latin. Les Francs qui vinrent enſuite, & qui chaſſerent les Romains des Gaules au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains qui impoſoient le joug de leur langue aux nations vaincues, avec celui de la ſervitude, comme parle ſaint Auguſtin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par-là aux

Opera data eſt ut imperioſa civitas non ſolùm jugum,

verùmetiam linguam ſuam domitis gentibus imponeret. *Auguſt. de civit. Dei lib.* 19. *c.* 7.

Gaulois qu'ils étoient bien éloignez de rien entreprendre ſur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le tems le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'aſſujétiſſant à l'uſage des verbes auxiliaires, *être* & *avoir*, qui ſont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne ſe mêlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou ruſtique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence auſſi que les Gots & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoûterent les uns & les autres au langage des pays où ils s'établirent, pluſieurs termes que le commerce porta enſuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariſte, voilà une étrange origine pour une langue auſſi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, pourſuivit-il,

qu'un ſçavant Critique l'eût appellée un avorton de langue Latine. Mais à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne ſoit bien fondé ; & il auroit pû dire même que dans ſa naiſſance c'étoit un horrible monſtre. La merveille eſt, reprit Eugene, que ce monſtre dura long-tems ; la barbarie du langage ayant ſubſiſté avec celle des mœurs pendant des ſiecles entiers. Les Rois de la premiere race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux-mêmes. Car outre le Thudeſque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en uſage à la Cour ; mais cette entrepriſe fut aſſez inutile ; & tout ce que put faire Chilperic, qui ſe piquoit d'eſprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajoûter à l'alphabet je ne ſçais quels caracteres que le tems effaça bientôt.

An ignoras linguam Gallicam & Italicam, & Hiſpanicam linguæ abortum eſſe ? *Jul. Cæſ. Scalig.*

A dire les choſes comme elles ſont, le langage de ce ſiecle-là n'étoit qu'une pure barbarie, auſſi-bien que celle des ſiecles ſuivans ; témoin le Serment de Louis Roi de Germanie, fait en langue Romance, & preſque auſſi malaiſé à entendre que le Serment de

Nithard. hiſt. lib. 3.

Charles ſon frere Roi de France, fait en langue Thudeſque. On ne ſe ſoucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore aſſez barbares, ils furent ſi occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils ſoûtinrent, qu'ils n'eurent pas le loiſir de cultiver les ſciences : ils ſongerent plus à faire de belles actions, que de beaux diſcours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la ſeconde race de nos Rois, après que l'Empire fut ſéparé de la maiſon de France. Ce fut environ ce tems-là, comme l'a remarqué un de nos hiſtoriens, que le Roman l'emporta tout-à-fait ſur le Thudeſque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuſe juſqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Ce Roman qui ſe répandit par tout prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'uſoit point ſous le regne de Charles le Chauve, ainſi qu'il paroît par le Serment de Louis ſon frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la ſeule

piece qui nous en ſoit demeurée. Outre *li* qui ſe dit d'abord, & qu'on fit ſervir aux deux genres & aux deux nombres; on dit auſſi *le*, *la*, *les*, ſelon la difference du maſculin & du feminin, du ſingulier & du plurier. Cela ſe voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui eſt après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le ſeul titre de ce Code fait foi de ce que je dis : le voici, ſi ma mémoire ne me trompe. *Ce ſont les leis & les cuſtumes* que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conqueſt de la terre.* Où vous voyez *le*, *la*, *les* en uſage auſſi bien que *li*.

* Que le Roi Guillaume accorda par grace. *J. Selden. ad Eadm. Not.*

Au reſte, ſi vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la ſuite; je n'ai point d'autre raiſon à vous en rendre, ſi non que le Roman étant un Latin corrompu, il ſuivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple ſorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudeſque, qui

en a de propres, auſſibien que la langue Grecque, & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaiſont qui ſont differentes du Latin. Ce qui ſe fit en retranchant, en ajoûtant, en tranſportant quelque lettre dans les mots. Ainſi, par exemple, au lieu de *Deus* & *d'amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de reglé ni de bien établi dans la langue, ces mots ſe dirent indifferemment pendant pluſieurs regnes, & ſe conſerverent même avec *Dieu* & *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & enſuite *mourir*: d'*occidere*, *occire*, qui a duré ſi longtems. Les autres mots ſe formerent à peu près de même. *Tems*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la plûpart de nos monoſyllables, tels que nous les avons aujourd'hui, ſont de ce tems-là; car les mots d'une ſyllable ont été faits plûtôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverſes révolutions de la langue; ſi ce n'eſt en ce qui regarde l'orthogra-

phe, qui n'a pas toûjours été la même.

Ce fut auſſi, ce me ſemble, alors qu'on inventa notre *e* feminin, ou du moins qu'on l'ajoûta à pluſieurs mots pour en rendre le ſon plus doux & plus agréable ; de ſorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on diſoit dans les premiers tems, on dit *home*, & *occire* dans la ſuite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous ſommes défaits de la terminaiſon Latine, qui eſt demeurée aux Italiens & aux Eſpagnols : en quoi ils ſont comme des eſclaves, qui portent toûjours la marque & les livrées de leur maître : au lieu que nous ſommes comme des perſonnes qui jouiſſent d'une entiere liberté. En ôtant à notre langue cette reſſemblance ſenſible que ſes voiſines ont avec le Latin, nous nous ſommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'être née dans la ſervitude. C'eſt-à-dire, interrompit Ariſte en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils ſont, en déguiſant le nom

de leur famille, parce qu'il leur reproche la baſſeſſe de leur naiſſance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outremer, les François prirent des Grecs pluſieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage, & qu'ils imiterent en quelque choſe le tour & l'œconomie de la langue Grecque; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec, plûtôt que des colonies que les Phocenſes planterent à Marſeille, avant que les Romains ſe rendiſſent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne prétens pas vous obliger à me croire ſur ma parole. Si vos conjectures ne ſont vraies, dit Ariſte, elles ſont au moins vraiſemblables; & c'eſt beaucoup que de deviner raiſonnablement, dans des choſes auſſi obſcures que ſont celles-là.

Quoi qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que ſous le regne de Louis le jeune, la langue étoit formée ſelon les regles de la Grammaire: car on commença dès-lors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet & de du Verdier; & vous ſçavez que

la premiere marque d'une langue faite, eſt d'être capable de ſtile, & de ſortir des bornes du diſcours familier, où toutes les langues ſont renfermées dans leur naiſſance.

Au reſte, cette langue qui avoit ſes mots, ſes articles, les inflexions de ſes noms & de ſes verbes, ſes phraſes & ſa ſyntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de ſe ſoutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle ſe fortifia un peu, & elle prit l'eſſor, pour parler ainſi, ſous le regne de Philippe Auguſte. Comme ce Prince veritablement auguſte par la grandeur de ſon courage & par celle de ſon génie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes; on s'appliqua plus aux ſciences ſous ſon regne, qu'on n'avoit fait ſous les regnes de ſes prédéceſſeurs; & enſuite on prit plus de ſoin du langage. Les Poëtes qui parurent alors ſous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus groſſier & de plus barbare: car les Poëtes en tout pays ont toûjours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après ſous S. Louis, & ſous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort ſimples dans un ſiecle où regnoit la ſimplicité. Mais enfin tout ſimples qu'ils étoient, ils ne laiſſoient pas d'être des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ſes premieres beautez, fut Jean de Meun, ſurnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence Françoiſe. Le *Roman de la Roſe* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, eſt le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut eſtimé non ſeulement pour l'élégance du ſtile, mais auſſi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des myſteres qui paſſent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne penſa jamais : mais il eſt toûjours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philoſophale.

La langue ſe purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoins les regiſtres de la Chambre des comptes de Paris, où

l'on voit une conſtruction & une pureté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une ſuite encore plus heureuſe ſous le regne de Charles VII. Alain Chartier ſon ſecretaire, qui étoit un laid homme, & un bel eſprit, ajoûta de nouvelles graces à la langue : Ce qui le fit ſurnommer à ſon tour le pere de l'éloquence Françoiſe C'eſt lui que * Marguerite d'Ecoſſe baiſa un jour en paſſant par une ſalle où il étoit endormi : vous ſçavez l'hiſtoire, & ce que répondit la Princeſſe aux Dames de ſa ſuite, qui trouvoient étrange qu'elle eût baiſé un homme ſi laid. *Je n'ai pas baiſé l'homme*, dit-elle, j'*ai baiſé ſeulement la bouche d'où il eſt ſorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce tems là la pureté de la langue augmenta toûjours de plus en plus avec la politeſſe des mœurs. On vit peu à peu diſparoître la barbarie des premiers ſiecles. Le langage perdit même à la fin ſon nom de Roman comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils ſont éloignez de leur ſource.

A regarder les langues de ce côté-là, dit Ariſte, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à meſure qu'elles coulent, & qui ſont en quelque façon differentes d'elles-mêmes, bien qu'elles ayent toûjours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, reſſemblent encore aſſez aux eaux minerales, qui prennent la teinture & les qualitez des lieux par où elles paſſent : & de-là vient, que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Grecque, elle prit auſſi quelque choſe de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts ſous Charles VIII. ſous François I. & ſous Henri II. firent qu'il ſe mêla à notre langage quelques locutions étrangeres.

Au reſte les choſes changerent beaucoup ſous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux eſprits qui ſe rencontrerent en foule à la Cour depuis que François I. eut rétabli les belles lettres & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer

réformer pluſieurs mots vulgaires qui étoient demeurez Latins avec une ſimple terminaiſon Françoiſe. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, où ils les abandonnerent tout à-fait ; ils abolirent auſſi les termes qui leur ſemblerent trop rudes, ou ils y paſſerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtez. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'élegance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichiſſant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronſard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes ſuivans. Deſportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronſard, comme Amyot, du Bellay & Ronſard, avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le ſtile de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fût employée ; & qu'à ſon jugement, ſi nous en croyons Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors l'hiſtoire Romaine, non plus que hors l'Egliſe Romaine.*

Après tant de réformations la langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque choſe à un ſuperbe bâtiment pour le rendre régulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle candence de nos periodes.

Celui qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce prétendu ennemi de *Car* que nous de-

vons en partie le banniſſement du galimatias & du Phebus que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau ſtile avec le bon ſens. Entre les autres Académiciens qui travaillerent ſur le même plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du ſtile, & à régler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs écrivains du tems, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemensqui ſe ſont faits depuis trente ans, ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté; & qu'on a tort de nous reprocher notre inconſtance ſur le chapitre du langage. C'eſt-là le cours ordinaire des choſes humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un &

l'autre n'étoient à ſa naiſſance qu'un jargon qui faiſoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils ſont aujourd'hui. Il eſt vrai que ces deux langues ont été plûtôt faites que la langue Françoiſe : mais cela ne leur donne aucun avantage ſur elle. Les ouvrages qui ſont le plûtôt achevez, ne ſont pas les plus parfaits : la nature eſt des ſiecles entiers à former l'or & les pierres précieuſes.

Quoi qu'il en ſoit, la langue Eſpagnole & la langue Italienne, leſquelles ſont nées de la confuſion des peuples qui ſe ſont rendus maîtres de l'Eſpagne & de l'Italie, ne languirent pas long-tems dans les foibleſſes de l'enfance : elles devinrent capables de quelque choſe preſque auſſi-tôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui ſont navigables à leur ſource. En un mot, elles parvinrent en aſſez peu de tems au comble de leur perfection : mais auſſi-bien loin de ſe purifier toûjours de plus en plus comme la nôtre, elles ſe ſont gâtées peu à peu, ou du moins elles ſont déchûes de leur premiere pureté :

de ſorte qu'elles ne ſont pas ſi pures préſentement, qu'elles étoient aux ſiecles paſſez. Pour ce qui regarde l'Eſpagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*hiſtoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de ſainte Thereſe, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui eſt de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de de-là les monts qui vaillent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choſes qui acquerent bientôt leur perfection, tombent bientôt en décadence. Ainſi les fruits avancez ne ſont pas de garde, & les femmes vieilliſſent plûtôt que les hommes. Au contraire, ce qui ſe fait avec beaucoup de tems, dure auſſi beaucoup de tems; & c'eſt ce qui m'aſſure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle eſt dans ſa perfection, dit Ariſte, je meurs de peur qu'elle ne ſe corrompe bientôt, car il me ſemble que les choſes ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand elles ſont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-deſſus un aphoriſme d'Hippocrate, & plus d'une ſentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégenera-t-elle pas en moins de rien de ſa premiere nobleſſe? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toûjours depuis le ſiecle d'Auguſte? Dès le regne de Neron le ſtile changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de ſon tems il n'y avoit preſque nulles traces de l'ancienne pureté : & vous ſçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il préſenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien obtenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

Ipſo denique ſermone proavis renunciaſtis. *Tertull. Apol. c. 6.*

Je ſçais tout cela, reprit Eugene, & je ſçais de plus que la belle Latinité ſe ſeroit perdue entierement après la deſtruction de l'Empire Romain, ſi elle n'avoit été conſervée dans les bibliotheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de ſi funeſtes avantures ; je croirois plûtôt, s'il m'étoit permis de faire ſon horoſco-

pe, qu'elle ſera toûjours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de révolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la préſerver de la corruption à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſçavons que la langue Latine fut alterée d'abord par le mélange de tant de nations diverſes, qui étoient tributaires ou ſujettes des Romains, & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome; qu'enſuite elle ſe corrompit tout-à-fait par les invaſions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement après que les Lombards ſe furent emparez de l'Italie.

Voilà les véritables cauſes de la décadence & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y faſſiez de reflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut preſque aſſurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'experience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtez dans la Capitale du Royaume, oublient plûtôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis ſon établiſſement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire ; & je ne ſçais quelle inſpiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de ſe flêtrir dans le champ où ils ſont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties ſeroient vraies, dit Ariſte, il ne s'enſuit pas que notre langue demeure toûjours dans l'état où elle eſt préſentement. Vous avez raiſon, repliqua Eugene : car encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des cauſes étrangeres, le ſeul caprice des hommes eſt capable de faire quelques changemens dans le langage. C'eſt la nature des choſes vivantes de changer de temps en temps ; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui ſont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la ſuite des ſiecles, ne ſeront pas plus eſſentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y ſont faits depuis trente ans ; je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toûjours la même naïveté, la même clarté, le même ordre, & le même tour dans le ſtile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir ſelon la bizarrerie de l'uſage : mais ce changement ſera tout au plus comme une legere maladie qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament ni l'humeur ; ou plûtôt il ſera de notre langage comme de nos modes.

A la verité nos modes changent de temps en temps ; mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'eſſentiel des habits qu'aux ajuſtemens & à la petite-oye ? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs ; on a reſſerré ou élargi les chauſſes, ſelon que la fantaiſie en a pris ; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'eſt point aviſé de porter des robes à la Romaine, ou des veſtes à la Perſane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois ; les fraiſes mêmes, les collets montez, les vertugadins ne ſont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils ſont contraires à cet air libre, propre & galant dont on s'habille depuis pluſieurs années, & qu'on a ſoin de conſerver avec toutes ſortes d'habillemens. Diſons auſſi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias & le Phebus ne reviendront point, par la raiſon qu'il n'y a rien de plus oppoſé à cet air facile, naturel & raiſonnable qui eſt le caractere de notre nation, & comme l'ame de notre langue.

Il ſeroit inutile, dit Ariſte, de vous conteſter une choſe qui ne peut

être décidée que quand nous ne ſerons plus au monde, & dont la poſterité ſeule ſera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire ſur votre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas aſſez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi, dit Ariſte, je ſuis d'avis que ſans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien ſçavoir telle qu'elle eſt préſentement. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, repliqua Eugene : on a mis les choſes à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude & le beau tour, coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariſte : mais une langue auſſi belle que la nôtre, ajoûta-t-il, merite bien quel-

que application & quelque ſoin. Je pardonne aux Italiens & aux Eſpagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, ſur-tout à ceux qui ont de la diſpoſition & du naturel pour les langues. N'eſt-ce pas une choſe ridicule de cultiver ſoigneuſement les langues étrangeres, & de negliger ſa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Eſpagnol, & de ne ſçavoir ni parler, ni écrire poliment en François.

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le ſçavez mieux que moi, répondit Ariſte, & c'eſt à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la verité, reprit Eugene, je dois le peu que je ſçais au commerce des honnêtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce ſont à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me ſemble, pour ſçavoir bien la langue Françoiſe : l'une ne ſuffit pas ſans l'autre. En frequentant les perſonnes polies on prend inſenſiblement je ne ſçais quelle teinture de politeſſe que les livres ne donnent

point : ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, & qui ne voient point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel qui eſt ſi fort à la mode ; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle reflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtile.

Mais puiſque la lecture eſt ſi neceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſçavoir notre langue ? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on lût d'abord Vaugelas : ſes *Remarques* ſont pleines de mille réflexions qui donnent une veritable idée de la Langue ; elles contiennent preſque toutes les regles qui peuvent ſer-

vir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* eſt un modele ſur lequel on peut ſe former ſûrement.

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautez, & on apprend beaucoup en le liſant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il eſt aiſé de parler mal, en voulant parler auſſi bien que lui.

Quoique le ſtile de Voiture ne ſoit pas toûjours fort châtié, parce qu'il n'a jamais revû ſes ouvrages, & que ce n'eſt pas lui qui les a fait imprimer ; la lecture de ſes Lettres ne laiſſe pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la même pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicateſſe qui ne ſe rencontre point par tout allleurs.

La *Défenſe de Voiture* eſt le chef-d'œuvre de Coſtar : ſes autres livres ne ſont pas ſi fins ni ſi corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, merite fort d'être lû. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions les Lettres du Secretaire de l'Académie : car il ne ſort

rien de ſes mains qui ne ſoit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête-homme, qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtemps les *œuvres* d'un Académicien que les plus ſçavans dans la langue conſultent comme leur oracle : elles paroiſſent enfin ; & il ne faudroit preſque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en ſont la principale partie, ont les vraies beautez de l'éloquence Françoiſe ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promiſe, nous n'aurions rien à lui demander après le preſent qu'il nous a fait.

Que penſez-vous, dit Ariſte, des *Sentimens de l'Académie ſur le Cid ?* C'eſt, à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en ſon genre ; le nom que ce livre porte, & les mains par leſquelles il a paſſé avant que de voir le jour, le doivent faire eſtimer de tout le monde.

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe eſt un des livres François que j'eſtime le plus. Outre le bon ſens & la po-

liteſſe qui y regnent par tout, l'Auteur y a joint enſemble la facilité & l'exactitude. Le *Diſcours* que le même Auteur a compoſé ſur les œuvres de Saraſin, eſt une très-belle choſe. Je l'ai lû pluſieurs fois, & je l'ai toûjours lû avec plaiſir.

La *Préface* qui a été miſe depuis peu au commencement des œuvres de Balzac eſt ſçavante & très-bien écrite. Je ſerois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les Diſcours qui la ſuivent. A propos de Préface, dit Ariſte, il ne ſe peut rien voir de plus ſenſé ni de plus juſte que la nouvelle Traduction de l'Enéide.

Mais puiſque nous ſommes ſur les Préfaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite ſur de fort beaux *Panégyriques*. Elle eſt digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne ſçais, dit Ariſte, ſi la lecture de cette *Préface* ne m'a point cauſé plus de douleur que de plaiſir ; car je n'ai pu la lire, ſans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendreſſe, &

toute l'eſtime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, ſa perte m'a ſenſiblement touché ; & je ne pourrois m'en conſoler de ma vie, ſi je ne trouvois cet illuſtre mort dans ſes freres, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a ſuivi une jeune Reine dans un pays étranger, eſt un homme d'un grand merite, habile, modeſte, ſecret, deſintereſſé ; & infatigable dans le travail. Il écrit en ſa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoiſſance qu'il a des langues Grecque & Latine, il parle celles de nos voiſins preſque auſſi facilement & auſſi poliment que la ſienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons écrivains dont nous parlions, reprit Eugene ; l'Auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractere très-noble, & je ne ſçais quelle fineſſe, que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Diſcours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions*, eſt de la main d'un grand maître, qui ſçait le monde auſſi bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'eſprit. L'Auteur des *Converſations* qui parurent l'an paſſé, & celui des *Obſervations ſur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuſe & délicate.

Que vous ſemble, dit Ariſte, des *Obſervations*, qu'un ſçavant Homme a faites ſur les Poëſies de Malherbe ? Elles ſont curieuſes, repliqua Eugene, auſſi-bien que ſes *Origines de la langue Françoiſe* ; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne ſçache rien en ce genre qui puiſſe inſtruire davantage.

Je vous ai déja parlé des *Avantages de la langue Françoiſe ſur la langue Latine* ; quelque doctes que ſoient ces *Diſſertations*, elles ne ſont pas moins agréables que *la Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariſte, & j'en ai été charmé : Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Verſailles & de Saint-Cloud*, ſi vous les aviez lûes ; elles ont quelque choſe qui enchante.

La vie de Socrate, reprit Ariſte, que le Traducteur de Xenophon a compoſée, me tomba l'autre jour en-

tre les mains, & j'en ſuis bien content. Elle eſt très-exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne ſoit pas fort nouvelle.

L'Hiſtoire de la Vie du Duc d'Eſpernon, compoſée par Girard ; *la Guide des Pecheurs de Grenade* traduit par le même ; *les Paraphraſes ſur les Epîtres de ſaint Paul* ; *les actions publiques* d'un Predicateur célebre ſont d'aſſez bons livres. *L'Hiſtoire Sainte du Nouveau Teſtament* eſt également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élegant que *la Morale du Sage* : on y trouve dequoi former ſes mœurs & ſon ſtile en même tems. Il n'appartenoit qu'à une Perſonne conſiderable par ſa naiſſance & par ſon merite, d'être l'interprête de Salomon ; & il falloit ſçavoir notre langue auſſi-bien que cette illuſtre Solitaire la ſçait, pour le bien faire parler François.

Mais que penſez vous, dit Ariſte, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans ? Je leur fais juſtice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonnne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez-vous vû, dit Ariſte, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* ? J'ai oui dire que c'eſt un de leurs chefs d'œuvres, & qu'ils la propoſent eux mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelque jours, repartit Eugene, & je l'eſtime pour le moins autant que *les Confeſſions de S. Auguſtin*, & que *la Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il eſt vrai, dit Ariſte, que ces Ecrivains ſi fameux ne peuvent pas être accuſez de Laconiſme : ils aiment naturellement les diſcours vaſtes; les longues parentheſes leur plaiſent beaucoup ; les grandes périodes, & ſurtout celles qui par leur grandeur exceſſive ſuffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, ſont tout-à-fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période demeſurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine, & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

περιοδοι μακραὶ ἀποπνίγουσαι τοὺς λέγοντας. *Dion. Halicarn.*

Cela s'appelle ſe laſſer dès le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajoûta-t-il ? ces Meſſieurs ont pris ce train-là il y a long-tems : ils y ſont accoutumez, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner ſur un defaut qui ne vient que d'abondance : ſi c'eſt un vice que de faire de grandes periodes, c'eſt le vice des grands Orateurs ; & c'eſt ce qui me fait croire que ces Meſſieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne ſe corrigeront-ils pas de leurs longues periodes, repartit Ariſte ? ils ſe ſont bien corrigez avec le tems de leurs exaggerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expreſſions exceſſives, comme *la plus grande & la plus punißable de toutes les hardieſſes ; la plus ſanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité, & la plus groſſiere ignorance qui fut jamais.* On y voyoit juſques dans les titres & dans les narrations qui doivent être ſimples & modeſtes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une igno-*

rance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre tems.

Franc. Vavassor de Libello supposit.

Ils ne se sont pas défaits entierement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exaggerer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithetes, qui font à peu près le même effet. Témoins *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des periodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoûtent des queues qui rendent le discours extrémement long. Par exemple, après de grandes periodes qui laissent déja assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que . . . . rien n'étant plus avantageux que . . .* ce qui ne sert pas trop à délasser les

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

eſprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans *l'Imitation de Jeſus-Chriſt* ni des expreſſions hyperboliques, ni des périodes démeſurées : cependant, à ne vous rien déguiſer : j'y trouve je ne ſçais quoi qui me fait de la peine. Ce ſont peut-être des ſcrupules ; vous en jugerez s'il vous plaît : j'ai le livre ſur moi, & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Epître dédicatoire.*

Tant s'en faut que ce glorieux rabaiſſement ſoit indigne du courage des perſonnes de votre naiſſance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaiſſement* ne me plaît gueres. Il ne me plaît point du tout, dit Ariſte, & je doute que *rabaiſſement* ſoit François. J'ai bien oui dire, le *rabais des monnoyes* ; & on pourroit dire peut-être le *rabaiſſement* d'une perſonne, à qui on fait perdre ſa dignité & ſon rang : mais je ne crois pas qu'on diſe *rabaiſſement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop ſelon mon ſens.

Il y a dans l'*Avertiſſement* au lec-

teur un mot qui m'a ſurpris, continua Eugene ; le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe* ? J'avois cru juſqu'à cette heure, dit Ariſte, que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croyois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe*, & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages, que la *hauteſſe*. Raillerie à part, la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lut alors les endroits ſuivans.

L. 1. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à s'aquerir de l'éclat,*

L. 3. c. 7. *qu'à ſe fonder dans l'humilité. Ceux qui ſont encore nouveaux & inexperimentez dans la voie de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondez, dit Ariſte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne régiſſent rien. On dit une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*; mais on ne dit point *inſatiable de manger*, ni *inſatiable de voir*. A la verité on peut dire un deſir *inſatiable d'apprendre*

prendre ; mais alors, *d'apprendre* eſt regi par *deſir*, & non pas par *inſatiable*.

Se fonder dans l'humilité ne me ſemble pas trop bon ; mais *acquerir de l'éclat*, ne me ſemble pas François. On dit bien *aimer l'éclat faire de l'éclat*; mais on ne dit pas que je ſçache, *acquerir de l'éclat*, en quelque ſens que ce ſoit.

Pour *inexperimenté*, c'eſt un mot de la façon de ces Meſſieurs, auſſi-bien qu'*inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolerance*, *clairvoyance*, *inobſervation*, *inattention*, *deſoccupation*, *deſoccuper*, *deſaveugler*, *coronateur*, *inſidiateur* : à quoi l'on peut ajoûter *élévement*, *abregement*, *briſement*, *déchirement*, *reſſerrement*, *attiédiſſement* ; & ces adverbes, *déclarement*, *inexplicablement*, & *inconteſtablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent meme avoir ce droit-là ; comme ſi des particuliers & des ſolitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'eſt apparemment en vertu de cette auttorité prétendue, dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler : c'eſt *indiſpoſer* avec une ſignification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui après m'avoir receu, ſe répand auſſitôt en des ſatisfactions exterieures, s'indiſpoſe beaucoup pour me recevoir.*

L. 4. c. 10. *Ainſi vous pourriez differer longtems de communier, & vous y trouver plus indiſpoſé dans la ſuite.*

Cet *indiſpoſer* eſt gaillard, répondit Ariſte ; & je ſuis bien trompé ſi ce mot là fait fortune. Car il eſt des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuſe, pour parler ainſi, & qui ſont reçus dès qu'ils ſe preſentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut ſouffrir, & auſquels on ne s'accoûtume jamais. *Indiſpoſer* eſt du nombre de ces malheureux, auſſi-bien qu'*élevement*, que ces Meſſieurs mettent par tout, & dont perſonne qu'eux ne ſe ſert.

Que voulez-vous, dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux, & ils ſe plaiſent à en faire. Mais paſſons

outre. Aimez-vous *ſe trouver dans l'obſcurciſſement, dans l'enyvrement, & dans le reſſerrement ?*

Lorſque vous vous trouverez dans l'obſcurciſſement. L. 3. c. 7.

Quand ma grace entre une fois dans un cœur il ne ſe trouve plus dans le reſſerrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils ſe trouvent, ne leur permet pas de diſcerner ce qu'ils ſont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous *l'enyvrement* des divertiſſemens du monde ? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire* ?

L'enyvrement de l'amour & des divertiſſemens du monde l'emporte en l'ame de pluſieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui eſt de me plaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiſer, dit Ariſte, je n'aime point tout cela. Je ne ſçais, reprit Eugene, ſi vous aimerez davantage ce qui me reſte à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariſte lui dit ſon ſentiment ſur chaque endroit dans l'ordre qui ſuit.

Vous ſerez ſujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

L. 2. c. 3. *Celui qui eſt encore aſſujetti au trouble de ſes paſſions.*

Ces deux phraſes ne me plaiſent point. On eſt ſujet au changement, mais on n'eſt point ſujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une diſpoſition au changement ; être muable, c'eſt être ſujet à changer ; de ſorte qu'être ſujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être ſujet à la diſpoſition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me ſemble pas trop raiſonnable.

Je dis le même d'*aſſujetti au trouble de ſes paſſions*. On eſt *aſſujetti à ſes paſſions*, on eſt *eſclave de ſes paſſions* ; mais on n'eſt point *aſſujetti au trouble* ni *eſclave du trouble de ſes paſſions* : cela n'eſt ni ſelon la raiſon, ni ſelon l'uſage.

L. 1. c. 26. *Qu'il eſt triſte au contraire, & pénible de voir des perſonnes ſans ordre & ſans regle.*

Il eſt *triſte* de voir ; il eſt *penible* de voir, me fait de la peine.

L. 3. c. 27. *Celui-là eſt vraiment ſage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en careſſant.*

Je pardõnerois ce *prêter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne ſont pas obligez d'être ſi exacts; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne ſe doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* eſt de ces mots métaphoriques, auſquels il reſte toûjours quelque choſe de leur ſignification propre: on dit bien *les amorces* du vice, on diroit ſe laiſſer prendre aux *amorces* des Sirenes; mais je doute qu'on puiſſe dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me ſemble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne ſont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie eſt malheureuſe, puiſqu'elle eſt toûjours aſſiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*aſſiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets*: il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit ſeroit plus juſte de la ſorte. Que cette vie eſt malheureuſe, puiſqu'elle eſt toûjours aſſiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnentde toutes parts!

Afin que vous ſoyez le dominateur de vos actions. L. 3. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler : J'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roi de vos actions* : ce n'eſt pas que *dominateur* ne ſoit François; mais c'eſt que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas enſemble.

L. 3. c. 53. *Il faut que vous conſerviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. c. 50. *Abbaiſſez mon cou & ma tête ſuperbes, afin de faire plier ma volonté déreglée & inflexible ſous la rectitude & la ſainteté de la vôtre.*

Voilà ce qui s'appelle des phraſes, *Conſerver ſon ame dans la privation de toutes les douceurs; faire plier ſa volonté ſous la rectitude de la volonté de Dieu* : ou je ne m'y connois pas, ou cela eſt un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. *Je ſuis dans une défaillance générale de toutes choſes.* Ce n'eſt pas bien parler, pour dire, toutes choſes me manquent : défaillance ne ſignifie pas *manquement* & *défaut* en ce ſens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'eſprit, *défaillance* des aſtres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choſes neceſſaires à la vie.

l'impuiſſance où je me trouve d'être conſolé par aucun homme. L. 3. c. 40.

Etre dans l'impuiſſance, s'accommode bien à un verbe actifs, mais non pas à un verbe paſſif. On dit, *Je ſuis dans l'impuiſſance de vous aſſiſter, de vous ſervir*; mais je ne crois pas qu'on puiſſe dire, *Je ſuis dans l'impuiſſance d'être aſſiſté de mes amis, d'être conſolé par aucun homme.*

Si impuiſſant à vous taire; ſi facile pour la diſſipation & le ris; ſi fecond à former de bonnes réſolutions, & ſi ſterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces Phraſes-là ne ſont pas Françoiſes. Quel langage! *Je ſuis impuiſſant à parler, je ſuis impuiſſant à me taire*, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François parlent de la ſorte: il falloit dire, *ſi peu maître de votre langue*, au lieu de *ſi impuiſſant à vous taire. Facile* n'eſt pas bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou il ne veut rien après ſoi, ou il veut *à*, & un *verbe*. C'eſt un eſprit *facile*; c'eſt une choſe *facile à faire.*

Pour *fecond* & *ſterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre eſt

feconde ; un champ eſt *ſterile* : mais la terre n'eſt point *feconde à former* des metaux dans ſes entrailles ; un champ n'eſt point *ſterile à produire* du bled : tout au plus la terre eſt *feconde en metaux*, un champ eſt *ſterile en bled*. Le Traducteur auroit pu dire : *ſi fecond en bonnes reſolutions, & ſi ſterile en bons effets.*

L. 4. c. 3. *De peur que m'abſtenant plus longtems de votre ſacré corps, je ne me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints deſirs.*

Se refroidir de ſes ſaints deſirs, c'eſt une phraſe nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toûjours ouï dire, ſe refroidir dans ſes exercices de pieté, dans une entrepriſe où l'on s'eſt engagé avec chaleur.

L. 3. c. 1. *O état ſacré de la vie religieuſe, qui rend l'homme cheri de Dieu !*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez ſoin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je ſuis ſur que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; *rendre cheri*, *rendre vuide*. *Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes ſortes d'adjectifs. On ne dit point il

ſe rend aimé, quoiqu'on diſe *il ſe rend aimable*. On ne dit point auſſi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider* & *remplir*. Ces locutions ſont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné abſolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du ſoin d'eux-mêmes. L. 3. c. 37.

Cela n'eſt pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas *s'entremettre du ſoin d'une affaire*, ni *du ſoin d'une perſonne*.

Tous mes deſirs ſoupirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'eſt le cœur, c'eſt la perſonne qui ſoupire : mais les deſirs ne *ſoupirent* point ; ce ſont eux qui font ſoupirer. *Soupirent vers vous*, n'eſt pas bien ; il faut dire *ſoupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune creature, mais en vous ſeul, ô mon Dieu. L. 4. c. 11.

Cette conſtruction n'eſt pas réguliere. *Je ne trouve du repos*, ne ſe rapporte pas bien à *mais en vous ſeul*. Il falloit tourner autrement la phraſe, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous ſeul*. Les verbes ne doi-

vent point être ſouſentendus en ces rencontres ; ils doivent être toûjours exprimez, & on ne doit point craindre de répeter le même mot : la répetition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la conſtruction, & à la netteté du ſtile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déreglé.*

L. 3. c. 27. *Conſiderer tout par un œil ſi pur, & ſi éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement ; ainſi par *un amour déreglé*, eſt inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déreglé*, n'eſt pas bien dit, non plus que *conſiderer par un œil ſi pur & ſi éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déreglé* ; *conſiderer tout d'un œil ſi pur & ſi éclairé.*

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui ſortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'eſt pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la paſſion emporte, il eſt hors de ſoi, il eſt rentré en ſoi-même ; mais on ne

dit point, il eſt ſorti de ſoi-même: ainſi on dit, ſortir de ſon peché, ſortir de ſon caractere; mais on ne dit point *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire renoncer à ſes inclinations & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice & ſa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances & ſes mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence; par toutes ſes puiſſances & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment. L. 3. c. 7.

C'eſt ſe negliger beaucoup que d'écrire de la ſorte, *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le diſcours; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation; mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La négligence du Traducteur

dans l'endroit que vous venez de lire, eſt de cette derniere eſpece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuſes, une conſtruction qui eſt fort familiere au Traducteur? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne conſiſte pas dans les joies & les goûts ſpirituels.*

L. 4. c. 15. *Remmettant à Dieu le tems & la maniere en laquelle il lui plaira de vous viſiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut ſeul lui donner un ſecours & une conſolation parfaite.*

L. 3. c. 40. *Toute la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'eſt que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariſte, le Traducteur a bien en tête *la hauteſſe*; & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui eſt propre, & que perſonne ne lui a encore diſputé. Si le Traducteur en eſt crû, on dira bientôt *la hauteſſe* des Rois, *la hauteſſe* des Papes, *la hauteſſe* des Anges, *la hauteſſe* de Dieu, comme il dit *la hauteſſe* du monde, & *la hauteſſe* des Saints Peres.

Mais pour vous dire mon ſentiment ſur ce que vous me demandez : quand deux ſubſtantifs de different genre ſe rencontrent, comme *joies* & *goûts*, *tems* & *maniere*, *ſecours* & *conſolation*, *hauteſſe* & *éclat*, ce n'eſt pas abſolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier ſubſtantif, & de dire *les joies & les goûts ſpirituels*; *le tems & la maniere en laquelle*; *un ſecours & une conſolation parfaite*; *la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces conſtructions ſoient irrégulieres à l'égard du premier ſubſtantif, & que *ſpirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *tems*, *ſecours*, *hauteſſe*, on ne laiſſe pas de parler & d'écrire ainſi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui ſe piquent d'une grande juſteſſe, doivent éviter cela comme un écueil, ſelon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout ſon cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'eſt qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits ſuivans.

L. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans leſquels je ne trouve en moi autre choſe que le peché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal eſt de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous préſente; mais d'en rejetter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette eſtime préſomptueuſe de moi même ſeront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.*

Vraiment, dit Ariſte, ſi ce n'eſt-là du galimatias, c'eſt quelque choſe qui en approche. *Vos jugemens dans leſquels je ne trouve en moi: En rejettant contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur: Les étincelles de l'eſtime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.* Ce ſont des façons de parler ſi particulieres & ſi myſterieuſes, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, ſi le Traducteur eſt obſcur &

guindé en quelques endroits, ce n'eſt pas la faute de l'Auteur qui eſt par tout clair & ſimple, comme vous ſçavez. Mais peut-être que ce qui vous reſte à lire eſt plus net & plus aiſé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, ſi je vous liſois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre ſur lequel je n'aye pluſieurs doutes. Cependant, ajoûta-t'il, l'*Imitation de Jeſus Chriſt* eſt le plus petit Livre de ces Meſſieurs; & de tous leurs livres c'eſt celui qui a eu le plus de cours: on en a fait juſqu'à treize éditions, & mon *Imitation* eſt de la derniere, comme vous voyez. Je conclus de tout cela, dit Ariſte, que les plus grands Maîtres ſont capables de ſe méprendre quelquefois; & que les dernieres éditions ne ſont pas toujours correctes, quoiqu'elles ſoient revûes & corrigées.

Il s'eſt fait trois Editions depuis celle-là.

Je penſe pour moi, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la délicateſſe du ſiecle, & à la perfection de la langue, plûtôt qu'aux

Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualitez qu'il eſt aſſez difficile de lier enſemble : une grande facilité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens ; de la brieveté, & de la clarté ; une expreſſion très-ſimple, & en même tems très-noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne ſçai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, ſi la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & même beaucoup d'honnêteté : je prens ce mot dans un ſens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entens par honnêteté une certaine politeſſe naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienſéances dans ce qu'ils diſent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas beſoin comme les autres

d'une longue étude, pour avoir une connoiſſance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le ſuivre pour bien parler. Il ſe voit à la Cour pluſieurs perſonnes de ce caractere, qui ſans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peut-être mieux que les maîtres ; avec le ſeul ſecours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais ſçavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a perſonne dans le Royaume qui ſçache le François comme il le ſçait ; Les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté & avec quelle juſteſſe il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ſes termes ſont propres & bien choiſis, quoiqu'ils ne ſoient pas recherchez ; toutes ſes expreſſions ſont ſimples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne, eſt le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ſes diſcours les plus familiers il ne lui échappe pas un

mot qui ne ſoit digne de lui, & qui ne ſe ſente de la majeſté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roi, mais en Roi ſage & éclairé, qui obſerve en toutes rencontres les bienſéances que chaque choſe demande. Il n'y a pas juſqu'au ton de ſa voix qui n'ait de la dignité, & je ne ſçai quoi d'auguſte qui imprime du reſpect & de la vénération Comme le bon ſens eſt la principale regle qu'il ſuit en parlant, il ne dit jamais rien que de raiſonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choſes que de paroles : cela paroit tous les jours dans ſes réponſes ſi ſenſées & ſi préciſes qu'il fait ſur le champ aux Ambaſſadeurs des Princes, & à ſes ſujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle ſi bien, que ſon langage peut donner une veritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoiſe eſt ſous ſon regne ce qu'étoit la langue Latine ſous celui d'Auguſte, il eſt lui même dans ſon ſiecle ce qu'Auguſte

Auguſto prompta ac profluens,

étoit dans le ſien : entre les grandes qualitez qui lui ſont communes avec cet Empereur ſi célebre, il a l'avantage d'être né éloquent, comme il faut qu'un Prince le ſoit.

quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib.* 13.

Il ne reſſemble pas ſeulement à Auguſte, dit Ariſte, il reſſemble auſſi à Ceſar. Le Roi de France parle ſa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la ſienne, c'eſt-à-dire qu'il la parle très-purement, & ſans nulle affectation ; de ſorte que ſi notre Prince ſe donnoit la peine d'écrire lui même ſon hiſtoire, les commentaires de Louis vaudroient bien ceux de Ceſar.

Quoique le ſoleil fût déja couché quand Ariſte & Eugene commencerent à parler du Roi, ils ne laiſſerent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent ſi agréablement, que leur entretien dura juſqu'à la nuit, qui les obligea enfin de ſe retirer.

LE SECRET.

III. ENTRETIEN.

COMME les entretiens d'Ariſte & d'Eugene n'étoient point étudiez, & que l'occaſion ſeule en faiſoit naître les ſujets, une confidence que fit Eugene à ſon ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la converſation.

Vous voyez bien, mon cher Ariſte, lui dit-il, après lui avoir communiqué une affaire très-importante, que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, ſi je n'étois perſuadé qu'on ne riſque rien en vous confiant un ſecret. Vous me faites juſtice, repartit Ariſte, d'avoir un peu de confiance en moi; car outre que je ſuis à vous il y a long-tems, je ſçais aſſez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne ſçauriez gueres vous louer davantage, repliqua Eugene. Il eſt ſi aiſé de ne dire mot, répondit Ariſte que je ne crois pas me louer beaucoup, en me vantant de ſçavoir aſſez bien garder le ſilence.

Ariſtote n'étoit pas de votre avis, reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire ; & je ſuis de ſon ſentiment : car il faut pour cela être toujours ſur ſes gardes, & avoir beaucoup d'empire ſur ſoi même. Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos penſées, & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il eſt preſque impoſſible de leur rien cacher. Il n'y a point de ſecrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne ſollicitent de reveler. Enfin c'eſt à mon avis un des plus grands efforts de l'eſprit humain, que de ſe taire en quelques rencontres ; & Socrate avoit raiſon de dire qu'il étoit plus mal-aiſé de garder un ſecret, que de tenir dans ſa bouche un charbon ardent.

Pour moi, dit Ariſte, ſoit que je ne ſois pas né grand parleur ; ou que

je me ſois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai ſi peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce ſoit une choſe auſſi difficile que vous penſez. Je ne prétens pas auſſi me faire honneur de mon ſilence. Je ſçai bien que c'eſt une action infame que de violer le ſecret d'un ami; mais je ne crois pas que ce ſoit une action glorieuſe que de le garder fidélement. L'obligation que nous avons à cet égard eſt ſi étroit & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raiſonnable pour ne s'en diſpenſer jamais; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un ſecret, qu'à conſerver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a ſouvent de la gloire à s'acquiter de ſon devoir: quoique toutes les femmes ſoient obligées d'être modeſtes & régulieres: celles qui le ſont ne laiſſent pas d'être eſtimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuſer d'une confidence, dit Ariſte; & pour moi je ne ſçai

point de plus noire trahiſon. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel d'une ſincere amitié, c'eſt la derniere lâcheté que de faire un mauvais uſage des choſes qu'on nous confie ; & c'eſt en quelque façon violer ce qu'il y a de plus ſacré dans la ſociété civile. Pythagore faiſoit une religion du ſecret. Le Chancelier Bacon, que je n'eſtime guere moins que Pythagore, le compte entre les myſteres les plus ſaints : de ſorte que ſelon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut réveler un ſecret ſans commettre en même tems une eſpece de ſacrilege.

Secretis etiam myſteria debentur. Baco de Augment. Scient.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, il ſe commet bien des ſacrileges tous les jours : car il y a peu de gens qui ne révelent les ſecrets dont ils ſont dépoſitaires. La plûpart des hommes reſſemble à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé : ou plûtôt un ſecret dans la plûpatt des hommes eſt ſemblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'echaper & qu'à ſe répandre. Les plus fideles ne ſont pas toujours diſcrets, & les plus diſcrets

Plenus rimarum ſum hac atque illac perfluo. Terent. in Eunuch.

ne ſont pas toûjours maîtres d'eux mêmes ; il y a des momens où leur diſcretion les abandonne : & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaiſir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant il eſt aiſé de parler trop : quand la langue eſt une fois déliée, elle a de la peine à ſe renfermer dans les bornes que la prudence lui preſcrit. Le plaiſir qu'on trouve à ſe faire écouter eſt d'autant plus ſenſible, que l'attention qu'on nous donne eſt plus grande ; & l'attention eſt dautant plus grande, que ce que nous diſons eſt plus ſurprenant & plus nouveau. La vanité ſe mêle un peu là-dedans ; en declarant à une perſonne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faiſons entendre que l'on a créance en nous, que l'on nous eſtime, & que l'on nous conſulte. Enfin c'eſt quelque choſe de ſi doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en faſſe tant dans le monde, aux dépens de la diſcretion & de la fidelité même.

Mais ſi les hommes ne peuvent retenir

retenir leur langue, que ce ſera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil ?

Femina coſa garrula e loquace.

Il ſemble que la plûpart d'elles ayent bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention qui trouble tellement l'eſprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils ſçavent : car elles n'ont pas la force de ſe taire, & le ſilence leur eſt un fardeau inſupportable, pour uſer des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuſe demangeaiſon de cauſer ; elles étouffent, elles crevent ſi elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer ni de crever, ajoûta-t-il ; il y en a peu qui ne ſe ſoulagent bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la ſienne. Enfin elles ſont preſque toutes de la nature des échos, qui rediſent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puiſſe appliquer l'épitaphe d'une Dame Eſpagnole :

Biblioth. hiſtoric. lib. 2. c. 5.

Aqui yaze ſepultada

Una muy noble ſenora
Qu'en ſu vida, punto ni hora
Tuvò la boca ſerrada,
Y tanto fue lo que hablo
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegar à el callar
A donde ſu hablar llego.

Cette femme Eſpagnole, dit Ariſte, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de ſa nation : car les Eſpagnols parlent peu ; & ils ſont ſi fideles en ce qui regarde le ſecret, qu'au rapport d'un Ancien il s'en eſt vû pluſieurs qui ont mieux aimé ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & mourir même, que de réveler les choſes qu'on leur avoit confiées.

Sæpè tormentis pro ſilentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatiscuraquàm vitæ. *Juſtin. lib. ult.*

Au reſte, toutes les femmes ne ſont pas ſi indiſcretes ni ſi cauſeuſes que celle-là. Je pourrois vous en citer qui ſçavent fort bien ſe taire : & ſi on examine l'hiſtoire des ſiecles paſſez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la diſcretion des Dames. On en verra qui ont eu autant de conſtance que ces Eſpagnols dont je viens de parler, & qu'on pourroit appeller les martyres du ſecret. Ne ſçavez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes,

pour ne pas déclarer le ſecret de ſes amis? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, ſans qu'on pût jamais rien tirer de ſa bouche, elle ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran qui vouloitſçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne ſçavez-vous pas auſſi que les Atheniens lui dreſſerent une ſtatue conforme à ſon nom & à ſon courage? C'étoit une Lionne ſans langue, ſelon Pline, ou avec une langue d'or, ſelon quelques autres.

Polyæn. lib. 8.

Leæna.

Plin. hiſt. nat. lib. 34. c. 8.

Cette femme, dit Eugene, avoit raiſon de craindre que ſa langue ne lui jouât un mauvais tour; & elle fis ſagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de ſe couper la langue pour être ſecretes, encore ne ſçais-je ſi après cela il ne faudroit pas s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlaſſent ſans langue. Je ſuis aſſuré du moins que ſi les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux ſignes & aux geſtes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Sérieuſement elles ne peuvent ſe taire; & deux ou trois

exemples contraires ſont des miracles qui ne ſont point de conſequence. Une cigale muette eſt un prodige, ſelon le mot de Pline : & les Atheniens mirent ſur la baſe de la ſtatue qu'ils éleverent à cette femme qui ſe coupa la langue. *La vertu a triomphé du ſexe* ; pour marquer que ſon ſilence étoit au deſſus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit preſque ceſſé d'être femme.

Muta cicada pro miraculo eſt.

Après tout, reprit Ariſte, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être ſecretes. Elles ſont naturellement artificieuſes & diſſimulées ; il ne tient qu'à elles de ſe déguiſer. Les vertus de leur ſexe, la retenue, la modeſtie & la pudeur ſont de grands ſecours contre les indiſcretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles ſont moins expoſées à la curioſité des habiles gens.

Quoi qu'il en ſoit, dit Eugene, c'eſt une vilaine choſe que de n'être point ſecret. C'eſt la marque d'une ame foible, auſſi-bien que d'un eſtomac débile, de ne pouvoir rien retenir.

mais auſſi c'eſt le caractere d'une ame noble d'être reſervée en ſes paroles, & de ſçavoir bien garder le ſilence. Ce ſont les hommes, dit un ſage Payen, qui nous apprennent à parler; mais ce ſont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le ſilence dans tous les myſteres de la Religion. Pour moi je regarde les perſonnes ſecrettes comme ces grandes rivieres dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit; ou comme ces grandes forêts, dont le ſilence remplit l'ame de je ne ſçais quelle horreur religieuſe. J'ai pour ces ſortes de perſonnes, ajoûta-t-il, la même admiration qu'on a pour les oracles, qui ne ſe laiſſent jamais découvrir qu'après l'évenement des choſes.

Plutar. de Garrul.

Sicut aqua profunda, ſic conſilium in corde viri. *Prov. c. 20.* Lucos, & in iis ſilentia ipſa adoramus. *Plin. hiſt. nat. lib. 12. præm.*

C'eſt cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'eſt par là qu'on merite la confidence des Princes; qu'on a part aux intrigues du cabinet; qu'on ſe rend digne d'être favori, & d'entrer dans le miniſtere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'eſt bon à rien s'il ne peut ſe taire; il eſt même à

Nec magnâ rem ſuſtineri poſſe credunt ab eo

cui tacere grave ſit. *Quint. Curt. de Perſis lib.4.*

charge à toutes les perſonnes raiſonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de converſation qu'il ne trouble. On eſt dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiſcrets : il faut toûjours penſer à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce defaut ; & au contraire rien ne leur attire tant l'eſtime publique que d'être ſecrets.

Ce que vous dites, pourſuivit Ariſte, regarde particulierement les Princes. Le ſecret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur, non ſeulement parce qu'il contribue à faire réuſſir leurs entrepriſes, mais auſſi parce que c'eſt une eſpece de ſouveraineté, ſelon le mot d'un Politique Eſpagnol, que de tenir ſes penſées & ſes réſolutions fort ſecrettes : *Si todo exceſſo en ſecreto, lo es en candal ; ſacramentar una voluntad ſera ſoberania.* Et ſelon la penſée du même Auteur, il n'appartient qu'à un génie ſublime & fait pour commander, de pénétrer les deſſeins des

autres, & de ſçavoir cacher les ſiens. *Arguye eminencia de caudal penetrar tota volunt adagena; y concluye ſuperioridad ſaber celar la propria.*

Ainſi les Rois & les Princes, pour être eſtimez de leurs ſujets, & pour ſoûtenir leur caractere, doivent être diſcrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'eſt pour cela ſans doute que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muſe qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne*; qu'Auguſte avoit fait graver ſur ſon cachet un Sphinx, qui étoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du ſecret & des énigmes; que notre Louis XI. vouloit que ſon fils ne ſçût que ces mots de Latin, *qui neſcit diſſimulare, neſcit regnare.* En effet, dit Eugene, que ſert à un Prince d'être éclairé & prudent, s'il ne ſçait diſſimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques meſures qu'il prenne, il ne peut rien faire ſans le ſecret; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine de l'Etat. Les conſeils les plus ſages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Auſſi les Romains qui étoient ſi ſçavans en l'art de re-

Taciturnitatem optimum ac tutiſſimum adminiſtrandarum rerum vinculum. *Val. Max. l. 2. c. 2.*

Silentiosè geritur publicumbonũ. *Caſſiodor. lib. 11. 2.*

Conſus ſub terra delitescit. *Tertull. de ſpectac. c. 8.*

gner, bâtiſſoient les temples du Dieu des conſeils dans le fond des bois les plus ſolitaires & les plus ſombres ; ils lui dreſſoient même des autels ſous terre, pour faire entendre que les réſolutions du Senat devoient être enſevelies dans un profond ſilence.

Vias illius quis intelligit ? *Eccleſ. c. 16.*

Comme le Prince eſt la plus vive image de Dieu ſur la terre, reprit Ariſte, il doit être ſemblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voies inconnues aux hommes, & qui nous fait tous les jours ſentir les effets de ſa bonté & de ſa juſtice, ſans nous découvrir les deſſeins de ſa ſageſſe.

Mais ceux à qui le Prince ſe confie, ne doivent pas être moins ſecrets que lui ; & c'eſt pour cela qu'Alexandre liſant un jour des lettres de conſequence, & s'étant apperçu que Epheſtion les liſoit en même tems, il prit l'anneau qui lui ſervoit de cachet, & le mit ſur les levres de ſon favori, pour lui recommander le ſilence.

Ainſi les Miniſtres, les Secretaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conſeil des Rois, & qui ont part au gouvernement, ſont indiſpenſable-

ment obligez de ſe taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commiſſions importantes ſont appellez *Silentiaires* ; & en Eſpagne, les perſonnes publiques avant que de prendre poſſeſſion de leurs charges, font un ſerment particulier de garder inviolablement le ſecret. Le Roi Alphonſe ſurnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ſes Loix ; & le dernier Roi d'Eſpagne ne manquoit jamais d'ajoûter aux ordres qu'il envoyoit à tous ſes Miniſtres, *tambien os mando que ſe tenga gran cuydado en el ſecreto, porque ſin el no ſe puede governar como ſe debe.*

Il ſeroit à ſouhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fuſſent auſſi bien obſervées dans tous les Conſeils des Princes, qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets ; & pour les Senateurs Romains, ils parloient ſi peu, que les choſes dont ils traitoient dans leurs aſſemblées, demeuroient ſecretes pendant des années entieres. Juſques là qu'à voir *Iſocrat. in Areopag.*

Non dicam unum, ſed neminem audiſſe crederes, quod tam multorũ auribus fuerat commiſſum. *Val. Max. lib. 2. c. 2.*

leur conduite, il ſembloit que perſonne ne ſçût ce que tant de gens ſçavoient : témoin l'affaire d'Eumene Roi d'Aſie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entrepriſe de Perſée Roi de Macedoine, & étant venu lui-même à Rome pour faire conclure la guerre contre lui, on ne put ſçavoir ce qu'il avoit propoſé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui avoient répondu, qu'après la défaite & la priſe de Perſée. Mais cette diſcrétion admirable étoit ſoutenue dans les occaſions d'une force vraiment Romaine. On a vû un Pompée priſonnier du Roi des Illyriens, mais tout-à-fait maître de ſoi même, ſe brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les deſſeins de la République.

Valer. Max. lib. 3. c. 3.

L. Si quis, ff. de pœnis.

Les Loix Romaines, ajoûta t'il, ordonnent que ceux qui revelent les ſecrets de l'Etat, ſoient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont été gueres moins rigoureuſes à cet égard, interrompit Ariſte : les Epyptiens leur faiſoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raiſon d'en uſer ainſi : car ceux qui ne ſçavent

pas ſe taire, ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene; & les Perſes faiſoient bien de les condamner à la mort: car enfin, c'eſt non ſeulement une foibleſſe, une imprudence, une infidélité & une injuſtice; mais c'eſt un crime de Leze-majeſté, que de violer le ſecret du Prince. C'eſt ſe déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les myſteres de ſes conſeils, pour parler le langage de l'Ecriture ſainte, qui marque par ce mot de *myſtere* combien les ſecrets de l'Etat doivent être religieuſement gardez.

Vocavitque omnes majores natu, omneſque duces & bellatores ſuos, & habuit cũ eis myſteriũ conſilii ſui. *Judith. c. 2.*

Ils ne l'ont peut-être jamais été en aucun Royaume, comme ils le ſont maintenant en France, dit Ariſte; le Roi eſt admirablement ſecret, & ſes Miniſtres ne le ſont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine: de ſorte qu'on pourroit dire véritablement du Conſeil d'Etat, ce qu'un Hiſtorien a dit du Senat de Rome; qu'il eſt *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtez du ſilence.*

Fidum erat & altũ reip. pectus Curia, ſilentiique ſalubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. lib. 2. c. 2.*

Il n'y a peutêtre point de Conſeil en Europe, où le ſecret ſe garde mieux que dans le Conſeil de la République de Veniſe, ajoûta Eugene ; & c'eſt peutêtre pour cela qu'elle ſubſiſte depuis tant de ſiecles. Si ces Meſſieurs les Sénateurs, dit Ariſte, ſont toujours auſſi ſecrets qu'ils le furent à l'occaſion de Charles VIII. ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut aſſez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambaſſadeurs à Veniſe, où il étoit Ambaſſadeur lui-même ; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorſqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue entre le Roi ſon maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Caſtille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même qui avoit appellé les François en Italie. Le profond ſecret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renverſa tous les deſſeins de la France, juſques-là que le jeune Con-

Bemb. hiſt. Venet. lib. 2.

querant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner ſa conquête pour ſonger à ſa ſureté.

Ce ſeul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le ſecret eſt l'ame des grandes affaires, comme le diſoit ſouvent le Cardinal de Richelieu. Hiſtoire du Cardinal de Richelieu.

Les hiſtoires des ſiecles paſſez, & celles de notre tems, repartit Ariſte, ſont pleines de pareils exemples : mais je n'en ſçai point de plus illuſtre que la grande révolution du Portugal. Car enfin le rétabliſſement des Rois légitimes en la perſonne du Duc de Bragance, fut à proprement parler, l'ouvrage & le miracle du ſecret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate : les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur réſolution: non ſeulement toutes les apparences étoient contre eux, mais il leur étoit impoſſible de réuſſir par les voyes ordinaires & naturelles, qui ſervent à l'execution de ces ſortes d'entrepriſes. La domination Eſpagnole étoit établie par tout ; les Caſtillans étoient maîtres de toutes les *Souſa Luſitan. liberat. lib. 3. c. 2. 3.*

places. Il n'y avoit ni forces ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la ſervitude. La Nobleſſe, qui étoit d'autant plus mal traitée, qu'elle étoit plus ſuſpecte à l'Eſpagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à eſperer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous ou trop foibles, ou trop attachez à l'Eſpagne, ou trop occupez chez eux. De ſorte que les principaux de la conjuration étant allez conſulter D. Gondiçal Coutrinho, que ſon extrême vieilleſſe obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eurent point d'autre réponſe de lui, ſinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la choſe impoſſible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Liſbonne, homme d'un grand ſens & d'une grande expérience, fut effrayé de la propoſition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce deſſein, que la difficulté de l'execution lui faiſoit paroître chimerique.

Cependant tous ces obſtacles ne

les empêchérent pas de poursuivre leur entrepriſe. Ils s'aſſemblerent en divers lieux, & firent pluſieurs conferences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Nobleſſe : ils s'ouvrirent à quelques artiſans qui avoient le plus de crédit parmi le peuple : ils firent proviſion d'armes, & leverent quelques ſoldats ſous prétexte de la revolte des Catelans ; ſans que la Ducheſſe de Mantoue qui exerçoit la charge de Viceroi, ſe doutât de rien. Le moindre ſoupçon eût fait échouer cette grande affaire ; il n'y avoit rien de plus aiſé aux Eſpagnols que de rompre toutes les meſures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite ſi ſecrettement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit réſolu de commencer, bien loin de ſe défier de quelque choſe, revint de la campagne la veille du jour que l'entrepriſe ſe devoit executer. Jamais ſecret n'a été communiqué à tant de gens, & jamais ſecret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit ſemblant de rien ſçavoir, Les jeunes gens eurent une diſcrétion

étonnante. D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même juſqu'aux femmes qui ne ſe tûſſent en cette rencontre: car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecrettes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines; je dis même les femmes de ces Sénateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſçavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Aulus Gel. lib. 1. c. 23. Ce jeune enfant alloit tous les jours au Senat avec ſon pere; car c'étoit la coutume des Senateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papi-

rius preſſa un jour ſon fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Senat. Le ſage Enfant lui dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere : elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il ſçavoit ; elle ajoûta les careſſes aux prieres ; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce ſecret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ; mais enfin pour ſe délivrer des ſolicitations ſi preſſantes, il lui dit qu'il lui déclareroit tout, pourvû que ſon pere n'en ſçût rien, & qu'elle n'en parlât jamais à perſonne ; ce qu'elle lui promit avec ſerment. Eh bien ſa mere, lui dit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir, on a mis ce matin en délibération, s'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'une femme eût deux maris, ou qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle ſortit auſſitôt du logis toute effrayée, & alla avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la Ville le ſçûrent un peu après & le lendemain s'étant toutes aſſem-

BIBLIOTECA A.A.E. ROMA VITTORIO EMANUELE

blées, elles vinrent en foule au Senat pleurant & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les oüir. Les Senateurs furent fort étonnez de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pû comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent sa discrétion & son adresse: pour l'en récompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvenient, ils ordonnerent qu'excepté lui seul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste: car on ne sçauroit trop prendre de suretez pour les secrets de l'Etat: ils ne peuvent être trop cachez; & un sçavant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clairs-voyans.

Didac.. Saavedra Empres. moral. y polit.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public doivent être fort secrettes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes,

ne ſervent de rien, ſi elles ne ſont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainſi quelque grandes que ſoient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on ſçait de quel côté il tourne ſes armes; car ceux que la tempête menace, ne manquent pas de ſe précautionner par des alliances ſecrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de ſoûtenir, & même de prévenir un ennemi redoutable: le ſecret ſeul fait qu'on les ſurprend, & qu'on les accable avant qu'ils ayent le loiſir de ſe reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un deſſein de guerre ſous des apparences de divertiſſemens ou de voïages, à l'exemple de notre ſage Monarque. Car, s'il vous en ſouvient, les revûes de Vincennes ſervirent de préparatifs à la guerre de Flandres: l'entrepriſe de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voyage de Bour-

gogne. Je m'en ſouviens, dit Ariſte, & je me ſouviens auſſi d'une belle deviſe que fit un galant homme ſur ce ſujet. C'eſt un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles.

Lorſq'uil ſe cache il prépare des foudres.

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais c'eſt particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le ſecret eſt neceſſaire. Quand l'ennemi ne peut ſçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il eſt obligé de les tenir toutes en état de ſe défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ſes forces. Les maîtres de la ſcience militaire diſent que les meilleures réſolutions ſont celles qui ne viennent point à la connoiſſance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'eſt d'être ſecret. Les Chefs des Armées Romaines étoient tous de ce ſentiment. Auſſi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure, & ils vouloient faire entendre par ce monſtre enfermé dans le labyrinte, que perſonne ne pouvoit découvrir leurs deſſeins.

Nulla ſunt meliora conſilia, quàm quæ ignoraverit adverſarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib. 3. cap. 26.*

Metellus a été un des plus remarquables parmi ces ſages Capitaines :

c'eſt lui qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe célebre, que Pierre III. Roi d'Arragon fit en une autre rencontre : *Si ma chemiſe ſçavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion : ſa conduite étoit toute myſtérieuſe ; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Præter opinionem deſtinatam ſuorum, hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains ; Annibal n'étoit pas moins réſervé que Scipion. Le même Hiſtorien remarque, que ayant réſolu d'aller aſſieger Tarente, il fit partir devant lui dix mille hommes, ſans leur déclarer ſa penſée ; & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieues de la ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit pas même-là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Ne ibi quidem nuncianto quò pergerent. *Tit. Liv. lib.* 25.

Si nous voulions examiner la conduite des plus célebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte, nous trouve-

rions que les Italiens, les Eſpagnols; les Suedois, les Allemans & les François ſont de l'humeur des Carthaginois & des Romains; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Guſtave, le Comte de Tilly, Monſieur le Prince, & M. de Turenne, ont ſuivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule ſur le ſecret; & que comme les particuliers ne peuvent être bons amis ni honnêtes gens, s'ils ne ſçavent garder le ſilence; les perſonnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne ſont maîtres de leur langue.

Tout le monde eſt perſuadé, repliqua Eugene, qu'il faut être ſecret: mais peu de gens ſçavent comment il faut l'être. On connoit aſſez la néceſſité & l'excellence de cette vertu; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'eſt un grand art que celui de ſe bien taire; il a ſes principes & ſes regles, comme l'art de bien parler. Voici, ſelon moi, le premier principe de l'art du ſecret.

Il ne faut jamais dire à perſonne ce qui vous a été dit en confidence. Eh quoi, interrompit Ariſte, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on ſçait ? Non, repartit Eugene ; nous ſommes maîtres de nos propres ſecrets, mais nous ne ſommes pas maîtres de ceux d'autrui : ce ſont des dépôts dont nous ne pouvons pas diſpoſer. Et ſi les Juriſconſultes condamnent de larcin un homme qui emploie un dépôt d'argent contre la volonté de la perſonne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le ſecret d'un autre, ſans ſa permiſſion, quoique les gens à qui il le découvre ſoient fidéles. Ce qu'on nous confie n'eſt que pour nous, & ne doit point nous paſſer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple de S. Ambroiſe & de Satyrus ſon frere devroit être la régle de tout le monde. *Nous n'avions mon frere & moi*, dit ce Pere, *qu'un eſprit & qu'une volonté : tout étoit commun entre nous, hors le ſecret de nos amis.* Ainſi il faut enſe-

21. Cùm omnia nobis eſſent noſtra communia, individuus ſpiritus, individuus affectus; ſolum

tamen commune non erat ſecretum amicorum. *De Obit. Satyr. Frat.*

velir profondément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un ſecret non ſeulement meure en nous, mais qu'il y pourriſſe, ſelon le mot d'Euripide, qui pour ſe ſauver du reproche qu'on lui faiſoit, que ſa bouche ſentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que pluſieurs ſecrets y avoient pourri.

Mais ſi celui dont vous ſçavez le ſecret vous rend de mauvais offices; ſi de votre confident étant devenu votre ennemi, il ſe ſert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuir & pour vous perdre, en un mot s'il publie vos ſecrets les plus importans: lui devez-vous une fidélité ſi exacte? Oui, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne ſoit plus. Ce que cet homme m'a confié lorſqu'il m'aimoit, eſt un dépôt de ſon cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir ſur ce dépôt; elle n'en change pas la nature: ſon ſecret n'eſt pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il ſoit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il

vous

vous plaira ; c'eſt à moi d'être fidéle & généreux. Nous ne ſommes jamais en droit de réveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque neceſſité qui ſemble nous y contraindre. Cela s'entend, ajoûta-t'il, ſupoſé que l'interêt du prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les conſiderations particulieres doivent ceder au bien public.

Au reſte, cette loi qui défend de dire à qui que ce ſoit le ſecret d'autrui, oblige toutes ſortes de perſonnes : ceux qui ſemblent être au deſſus des loix n'en ſont pas exempts : & une grande Reine a dit ſagement, que les Princes doivent garder le même ſilence, & avoir la même diſcrétion que les Confeſſeurs. Selon la morale de cette Princeſſe, il ne faut pas ſe vanter de la confidence qu'on vous a faite, même lorſque la choſe qu'on vous a confiée eſt publique. Il faut oublier ce qui a été dit, ou du moins le ſçavoir comme ſi vous ne le ſçaviez pas, & n'en dire jamais rien.

Henriette de France, Reine d'Angleterre.

Si ſapis, quod ſcis neſcias. *Terent.*

Voilà une morale bien ſevere, &

qui eſt peu ſuivie dans le monde, dit Ariſte : car après qu'une choſe a éclaté, bien loin de faire ſcrupule d'avouer qu'on la ſçavoit auparavant, on ſe fait honneur de l'avoir ſçûe des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le ſilence ſur quelque affaire myſterieuſe, lorſqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les perſonnes délicates ſur le ſecret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle qu'elles ſçavent par la confidence qu'on leur a faite, comme ſi elles n'en avoient jamais oui parler.

Mais pour bien faire ſon devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de ſoi-même. Un homme qui garde mal ſes propres ſecrets, ne gardera pas bien ceux de ſes amis.

Selon vos principes, dit Ariſte, nous avons droit ſur nos ſecrets ; & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus sûr, repliqua Eugene, eſt de ne pas uſer de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous vou-*

lez que les autres taiſent ; ne le dites pas. Et je dis moi : Ce que vous ne voulez pas que pluſieurs ſçachent, ne le découvrez à perſonne. Car comment les autres vous ſeront-ils fidéles, ſi vous ne l'êtes pas à vous même ? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous ſuivre, & je ſerois fou de prétendre que mon ſecret fût en sûreté dans le cœur des autres, quand il n'eſt pas en sûreté dans le mien.

Alium ſilere quod velis, primus file. *Senec. in Hippol.*

Il y a des occaſions, dit Ariſte, où l'on eſt obligé de faire des confidences, quand ce ne ſeroit que pour demander conſeil. D'ailleurs, l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des ſecrets: & ce ſeroit la détruire que de n'avoir point de confiance en ſes amis.

Il eſt vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois ſe diſpenſer de communiquer ſon ſecret, ſoit pour prendre conſeil dans une affaire importante, ſoit pour quelque autre raiſon particuliere : mais alors il faut bien choiſir, & ne nous ouvrir qu'à

une perſonne sûre & éprouvée. Il faut s'adreſſer en ces rencontres, non pas préciſément à celle qui nous eſt la plus agréable & la plus chere, mais à la plus fidelle & à la plus ſage. Samſon ne ſe trouva pas bien d'avoir dit ſon ſecret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révelé le ſien à ſa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne ſont pas ſecrets. Ce n'eſt pas violer les regles de l'amitié que d'en uſer de la ſorte : ce ſeroit pecher contre celles de la prudence, que d'en uſer autrement.

Mais quand on a un ami intime qui eſt fort ſecret, dit Ariſte, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Oui ſans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher : & c'eſt le plus doux plaiſir de la vie d'avoir un autre ſoi-même, dans le ſein duquel on puiſſe verſer, pour ainſi dire, ſes plus ſecrettes penſées. Je dis un autre ſoi-même, car un ſuffit : & quoiqu'on ait pluſieurs amis, on ne doit point avoir pluſieurs confidens dans les choſes de la der-

niere conſequence. Le ſecret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un ſeul. Ce que trois perſonnes ſçavent eſt public, ou ne tarde gueres à le devenir. Dès qu'une choſe a paſſé par plus d'une bouche, elle ſe répand à peu près comme l'eau des caſcades qui va de baſſin en baſſin : ou plûtôt les ſecrets ſont comme ces fontaines conduites ſous terre, qui coulent dans les rues, dès qu'elles commencent à ſe produire. Enfin il n'y a rien de plus vrai que ce que diſoit Emanuel Philibert, Duc de Savoye: *Les choſes qu'un homme renferme dans ſon cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer long-tems cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choſes qui ſont, pour dire ainſi de ſimples ſecrets, ſur leſquelles il n'y a point à déliberer ; & non pas celles qui demandent une grande déliberation, & ſur leſquelles il eſt neceſſaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Secretum, ſi tribus eſt manifeſtatũ, omnibus divulgatum. *S. Aug.*

Il eſt vrai, dit Ariſte, que les ſecrets d'Etat, par exemple, doivent

être neceſſairement communiquez à pluſieurs perſonnes : car quelque ſage que ſoit un Prince, il a beſoin de quelques miniſtres qui le ſecondent : & on a eu raiſon de blâmer Louis XI. de ce qu'il faiſoit tout de ſa tête. C'eſt ce que Brezay grand Sénéchal de Normandie lui reprocha un jour à la chaſſe d'une maniere aſſez plaiſante. Le Roi étoit monté ſur une petite haquenée : *Sire*, lui dit-il, *je ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roi ? *C'eſt*, repartit le Sénechal, *qu'elle porte Votre Majeſté & tout ſon Conſeil.* Ce bon mot fut perdu : il fit ſeulement rire le Roi : mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il ſeroit à deſirer, continua Eugene, que le Prince gouvernât tout ſeul, & qu'il fût lui même tout ſon Conſeil. Mais comme la foibleſſe humaine ne le ſouffre pas, & que Louis XI. avec toute ſa politique a fait des fautes énormes, il faut que la prudence des Rois ſoit ſoûtenue par celle de leurs Miniſtres ; mais il ne faut pas que la prudence des Miniſtres

ſoit la regle decelle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de ſon Conſeil, ſans dire le ſien, après qu'une affaire a été examinée mûrement en ſa preſence, c'eſt à lui à décider : & il doit quelquefois cacher à ſon Conſeil même la réſolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs le Conſeil des Rois doit être de peu de perſonnes. C'eſt aſſez de deux ou trois hommes ſages & fidéles : car le ſecret ne peut pas ſubſiſter longtems dans la multitude : & de là vient qu'à parler en general, il ne ſe garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Veniſe, dont nous parlions tout à l'heure, ne ſont pas des exemples ſur quoi il faille ſe regler : ce ſont des miracles, comme vous les avez appellez vous-même. De ſorte que les ſecrets du Prince doivent être renfermez dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui executent n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariſte ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoiſſance, repliqua Eugene, il faut qu'il les faſſe agir, ſans

leur déclarer pourquoi ils agiſſent. Les gens qui ſont employez dans l'execution ne doivent ſçavoir préciſément que ce qu'ils doivent faire. Ainſi Philippe II. Roi d'Eſpagne qui a merité par ſa conduite le nom de prudent, ne communiquoit jamais entierement ſes deſſeins à ceux dont il ſe ſervoit pour les faire réuſſir : il cachoit même quelquefois à ſes Ambaſſadeurs le fin de leur Ambaſſade pour conduire ſes affaires plus ſûrement, & pour moins expoſer ſa réputation, en cas que l'évenement ne répondît pas à ſes projets.

Didac. Saavedra Empreſ. moral. y polit.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs réſolutions à perſonne. Il faut qu'ils conferent avec pluſieurs de ce qui ſe peut entreprendre : mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce ſoit ce qu'ils veulent executer, à moins d'une neceſſité indiſpenſable : & Scipion doit être en cela leur modele, comme en tout le reſte. Tite Live a remarqué que quand ce brave & ſage Romain alla aſſieger la nouvelle Carthage, perſonne ne ſçavoit où alloient les troupes, hors Lelius, & que Lelius n'en

Nemo omnium quò iretur ſciebat præter C. Lælium. *Lib.* 3. 6.

auroit rien ſçû lui-même, ſi ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû ſçavoir où il falloit joindre Scipion. C'eſt ſuivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans Tacite, qu'il y a des choſes que les ſoldats doivent ignorer, & qu'il y en a auſſi qu'ils doivent ſçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

Tum neſcire quædá milites, quá ſcire oportet. *Tacit. hiſt. lib.* 1.

Je connois des hommes qui font myſtere de tout, dit Ariſte : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taiſent ſouvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent ſous un grand ſecret tout ce qu'ils diſent, juſqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes là ne ſont pas trop ſages, reprit Eugene : car il y a mille choſes qui ne ſont point matiere de ſecret, & dont la connoiſſance appartient à tout le monde, parce qu'elles ſont communes & indifferentes : en faire fineſſe ou confidence c'eſt agir contre le bon ſens : c'eſt choquer la ſocieté civile qui conſiſte dans la communication de toutes ces choſes : c'eſt pecher contre la ſince-

rité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux, ou de vive voix ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere; & c'eſt à la prudence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'étymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon que le devoir de l'homme prudent eſt de connoître quelles ſont préciſément les choſes qu'il faut taire & qu'il faut dire. De ſorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui ſe doit taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte, pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut ſe poſſeder tellement ſoi même, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un ſecret.

Après tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point; mais pour peu qu'on

les obſerve, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font ſouvenir de Paſquin, à qui un jour on mit un baillon, ſur lequel ce mot étoit écrit, *io crepo.* Il y a des perſonnes diſcretes qui font paroître ſur leur viſage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; ſemblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela nel ſen, ſcopre nel volto.

Tels ſont ces Miniſtres timides & peu experimentez, dont un ſage de notre tems a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'aprèſdinée les dépêches qu'ils ont reçûes le matin.*

Quelquefois un ſilence affecté nous trahit ; un ſigne de tête, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort ſecrete ; quoique le cœur ſoit bien caché, le ſeul mouvement des arteres fait connoître ſa diſpoſition. Ainſi pour ſe bien couvrir, il faut ſauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air myſterieux, il faut avoir la

bouche fermée, & le visage ouvert, il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Totum autem dissimulare debent quasi nesciant scientes: nam sollicitis inquisitoribus, sæpè & vultu proditur quodtacetur. *Cass. l. 6. 16.*

Ceux qui sçavent les secrets des Princes doivent particulierement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénétrer. Et c'est aussi ce que le Roi Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuivit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile; je crois même que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, répartit Eugene : car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuivit Ariste; il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages; qu'il découvre leurs plus pro-

Tu lene tormentum ingenio admoves. Plerumque duro : Tu sapientium Curas, & arcanum jocoso Consilium retegis Lyæo *Lib. 3. Od. 21.*

fondes penſées, & leurs deſſeins les plus cachez. L'uſage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magiſtrats, dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur, reprit Ariſte en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçaſſent de bon cœur à la Royauté & à la Magiſtrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent ſe défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſçavoit aſſez de François pour ſe faire entendre, ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec lui.

LE BEL ESPRIT.

IV. ENTRETIEN.

EUGENE & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit compoſé depuis peu. Ils le lurent attentivement, comme on lit toûjours les pieces nouvelles; & après l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-tems il ne s'étoit rien fait de plus raiſonnable & de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages où l'eſprit brille par tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particu-

liere. Il n'y a que le bel eſprit qui ſoit capable de ces chefs-d'œuvres : c'eſt lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les diſtingue des pieces communes, & ce caractere de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel eſprit dont je parle, ajoûta-t-il; & tel qui fait le bel eſprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre être bel eſprit de profeſſion, & avoir l'eſprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'eſprit que vous vous imaginez, eſt une choſe fort rare, dit Eugene, la réputation de bel eſprit eſt aſſez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aiſement dans le monde. Il me ſemble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquerir. On en eſt quitte pour ſçavoir l'art de faire agréablement un conte, ou de bien tourner un vers : une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanſon eſt aſſez ſouvent le merite par lequel on s'érige en bel eſprit ;

& vous m'avouerez que ce n'eſt gueres que de ces diſeurs & de ces faiſeurs de jolies choſes dont on a coûtume de dire, *Il eſt bel eſprit.*

J'avoue, repartit Ariſte, qu'on a uſurpé ce titre dans notre ſiecle avec autant de liberté & d'injuſtice, que celui de Gentilhomme & de Marquis; & ſi les uſurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres auſſi ſeverement quils le ſont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradez de bel eſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont dégradez de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez & leurs impromptus, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils ſont: je m'aſſûre qu'ils ne trouveroient pas dans leurs papiers de quoi juſtifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles: le nom qu'ils portent, eſt un nom en l'air, qui n'eſt ſoutenu de rien; ils ont la réputation de bel eſprit ſans en avoir le mérite ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule que

celui de bel eſprit, dit Eugene ; & je ne ſçai ſi je n'aimerois point mieux êtte un peu bête, que de paſſer pour ce qu'on appelle communément bel eſprit. Toutes les perſonnes raiſonnables ſont de votre goût, reprit Ariſte. Le bel eſprit eſt ſi fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus ſpirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne ſont pas les plus honnêtes gens du monde; ils ne ſont pas même ce qu'ils penſent être ; ils ne ſont rien moins que de beaux eſprits : car la veritable beauté de l'eſprit conſiſte dans un diſcernement juſte & délicat que ces Meſſieurs-là n'ont pas. Ce diſcernement fait connoître les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, ſans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la ſuperficie ; ni auſſi ſans qu'on aille trop loin, comme ces eſprits rafinez, qui à force de ſubtiliſer, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me ſemble, interrompit Eugene, que ce diſcernement exquis

appartient plus au bon ſens qu'au bel eſprit. Le vrai bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſéparable du bon ſens; & c'eſt ſe méprendre que de le confondre avec je ne ſçai quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fond de la beauté de l'eſprit, ou plûtôt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres précieuſes qui n'ont pas moins de ſolidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net; il éclate de tous côtez & dans toutes ſes parties.

Quanta ſodezza, tanto ha ſplendore,

C'eſt un corps ſolide qui brille; c'eſt un brillant qui a de la conſiſtence & du corps. L'union, le mélange, l'aſſortiment de ce qu'il a d'éclatant & de ſolide, fait tout ſon agrément & tout ſon prix. Voilà le ſymbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant dans un égal degré: c'eſt à le bien définir, le bon ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit que le faux brillant. Le bon ſens dont je parle eſt d'une

eſpece toute differente : il eſt gai, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuſe, d'une imagination nette & agréable.

Ce juſte temperament de la vivacité & du bon ſens fait que l'eſprit eſt ſubtil, & qu'il n'eſt point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout. Quand on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi-bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit préciſément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel eſprit ſonge plus aux choſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage ; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtile n'en diminue pas la force : & on pourroit le comparer à ces ſoldats de Ceſar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'être vaillans & de bien combattre.

Jactare ſolitus milites ſuos etiam unguentatos benè pugnare. *Suet. in Cæſar.*

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel eſprit & un eſprit fort. Il n'y en a poin du tout, répondit Ariſte, à prendre l'eſprit fort dans ſa vraie ſignification. La beauté de l'eſprit eſt une beauté maſle & génereuſe, qui n'a rien de mol ni d'effeminé.

Mais cette force ne conſiſte pas à douter de tout, à ne croire rien, & à ſe roidir contre des veritez établies. Selon la penſée d'un Pere de l'Egliſe, c'eſt être fort comme le ſont les phreneticques que de l'être de la ſorte. Elle conſiſte donc à raiſonner bien, à pénetrer les principes des ſciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'eſt le propre d'un eſprit fort d'approfondir les ſujets qu'il traite, & de ne ſe pas laiſſer ſurprendre par les apparences: les raiſons qui contentent les eſprits foibles, ne ſont pas des raiſons pour lui: il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce ſoit, ſans s'écarter, ni ſans s'amuſer en chemin. Son principal caractere eſt d'entraîner les autres eſprits où il veut, & de s'en rendre

Fortitudo iſta non ſanitatis eſt, ſed inſaniæ: nam & phreneticis nihil fortius. *Auguſt. in Pſalm.* 58.

maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualitez du dernier Maréchal de Schomberg: on a dit de lui auſſi-bien que de Ceſar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ſes armes n'étoient pas plus invincibles que ces raiſons.

Mais ne penſez pas qu'un bel eſprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicateſſe : il reſſemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Taſſe, qui avoient des nerfs & des muſcles extrémement forts, ſous une peau blanche & délicate. Sa ſolidité & ſa penetration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choſes, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il penſe. Les images ſous leſquelles il exprime ſes penſées, ſont comme ſes peintures qui ont toute la fineſſe de l'art, & je ne ſçai quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoiſſeurs.

Il y a d'excellens eſprits qui n'ont point de délicateſſe, & qui font même gloire de n'en point avoir, comme ſi la délicateſſe étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penſer & de dire les choſes, n'a nulle

douceur ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur ſubtilité ils ont quelque choſe de ſombre & de groſſier dans l'imagination ; comme ce Peintre Eſpagnol qui ne pouvoit faire que de gros traits, & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire, qu'il aimoit mieux être *primero en aquella großeria, que ſecundo en la delicadeZa.*

Mais ces eſprits, quelque bons qu'ils ſoient, ne ſont pas ſi heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les ſiens. Les pieces les plus ſçavantes, & même les plus ingenieuſes ne ſont point eſtimées dans notre ſiecle, ſi elles ne ſont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de ſolide & de fort, il faut qu'elles ayent je ne ſçai quoi d'agréable & de fleuri pour plaire aux gens de bon goût ; & c'eſt ce qui fait le caractere des belles choſes. Pour entendre ma penſée, ſouvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté eſt comme la fleur de la bonté. Selon l'Idée de ce Philoſophe, les bonnes choſes qui n'ont point cette fleur ſont ſimplement bonnes ; & celles qui l'ont ſont

veritablement belles. C'eſt à dire, ajoûta Eugene, que le bel eſprit, à le définir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fior, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fecondité, qui eſt ſi propre à un beau génie. Car pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de differenee entre les eſprits fertiles & ceux qui ne le ſont pas, qu'il y en a entre de beaux orangers, & de méchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſçais, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus feconds ne ſont pas toûjours les plus raiſonnables ni les plus fins. Cette grande fecondité degenere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes ou inutiles; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une proprieté du bel eſprit, n'eſt

pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déreglée.

Je ſçais bien, repartit Ariſte, qu'il y a une fertilité d'eſprit pareille à celle de ces arbres, qui pour être trop chargez de fruits, en portent fort peu de bons. La fecondité dont je parle n'eſt pas de cette nature. C'eſt une fecondité heureuſe, comme je l'ai appellée: c'eſt non ſeulement un fonds de bonnes choſes, mais c'eſt un fonds ménagé par le bon ſens. Un vrai bel eſprit eſt comme ces gens riches & ſages qui ſont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenſes.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne ſeroit pas un bel eſprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'eſt jamais vû une imagination plus fertile, ni moins reglée que la ſienne. Vous le ſçavez mieux que moi. S'il parle d'un roſſignol ou d'une roſe, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer; bien loin de rejetter ce qui ſe préſente, il va chercher ce qui ne ſe préſente pas; il épuiſe toûjours ſon ſujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariſte; & je vous confeſſe auſſi, ajoûta-t-il en riant, que ſi l'on donnoit

des

des letres de bel eſprit, comme on en donne de nobleſſe, je ne ſerois jamais d'avis qu'on en donnât à ces ſortes d'Auteurs qui ne ménagent ni leurs penſées ni leurs paroles, & qui ne laiſſent rien à penſer ni à dire ſur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poëtes ne ſont pas ſi fous ni ſi emportez que le Marin. Il y en a de ſages & de moderez, même parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Taſſe.

Je vous aſſûre, dit Eugene, que le Taſſe n'eſt pas toûjours le plus raiſonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations ſont nobles & agréables; ſes ſentimens ſont forts ou délicats, ſelon que le ſujet le demande; ſes paſſions ſont bien touchées & bien conduites; toutes ſes comparaiſons ſont juſtes, toutes ſes deſcriptions ſont merveilleuſes: mais ſon génie l'emporte quelquefois trop loin; il eſt trop fleuri en quelques endroits; il badine dans des rencontres aſſez ſerieuſes; il ne garde pas auſſi exactement que Virgile toutes les bienſéances des mœurs. Il a de

ſi grandes beautez, repartit Ariſte, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon ſens qui diſtingue Virgile des autres Poëtes, il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout, quelque liberté qu'il ſe donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioſte.

Mais pour reprendre notre diſcours, continua-t-il, un bel eſprit eſt riche de ſon fonds: il trouve dans ſes propres lumieres ce que les eſprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'inſtruit lui-même, comme a dit un ſçavant homme d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Sur-tout il ne s'approprie point les penſées des autres: il ne dérobe point aux Anciens ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la plûpart de nos beaux Eſprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols; & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le pays des belles Let-

Fœlix ac fœcundum ingenium quod in ſe uno invenit & doctorem & diſcipulũ. *Ludov. Vives. de Budæo.*

tres eſt plein de larrons ; & que Mercure qui préſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieuſement Bartoli dans ſon *Huomo di Lettere*. Car en blâmant ceux qui volent les penſées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres : je ne prétends pas même que ſes lectures lui ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvû qu'il tâche de les ſurpaſſer en les imitant : mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maîtres de l'art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourvû qu'il y ajoûte des beautez nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non ſeulement il choiſiſſe ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore

qu'il ſe faſſe propre ce qu'il choiſit, & qu'il le rende meilleur par l'uſage qu'il en fait. C'eſt un des grands talens de Voiture : en imitant les autres, il s'eſt rendu inimitable : il ſçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les penſées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, ſemblent faits pour ſon ſujet, & ſont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuſes ſont plus belles dans les bagues où on les enchaſſe, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'eſprit ſe réduiſe là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoiſſances, une intelligence élevée & étendue que rien ne ſurpaſſe & que rien ne borne. Car il eſt de la beauté de l'eſprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes, quelque bien faits qu'ils ſoient, ne ſont point beaux, ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; ils ne ſont tout au plus que jolis, parce que l'a-

vantage de la taille eſt une partie eſſentielle de la beauté. Ainſi les petits génies qui ſont bornez à une ſeule choſe, les faiſeurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politeſſe qu'ils ayent, ne ſont pas, quoi qu'on en diſe, de beaux eſprits : ce ne ſont que de jolis eſprits à le bien prendre ; & ce ſeroit bien aſſez pour eux d'être regardez ſur ce pied-là dans le monde.

Au reſte, il ne ſuffit pas pour avoir l'eſprit beau, de l'avoir ſolide, pénetrant, délicat, fertile, juſte, univerſel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui ſont naturellement obſcurs, & qui affectent même de l'être : la plûpart de leurs penſées ſont autant d'énigmes & de myſteres ; leur langage eſt une eſpece de chiffre, on n'y comprend preſque rien qu'à force de deviner. Gracian eſt parmi les Eſpagnols modernes un de ces génies incompréhenſibles ; il a beaucoup d'élevation, de ſubtilité, de force, & même de bon ſens : mais on ne ſçait le plus ſouvent ce qu'il

veut dire ; & il ne le ſçait pas peut-être lui-même : quelques-uns de ſes ouvrages ne ſemblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obſcurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel eſprit : ſes penſées, ſes expreſſions doivent être ſi nobles & ſi nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus ſimples l'entendent. Malherbe, qui étoit ſans doute un beau génie, tâchoit ſurtout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faiſoit ; & vous ſçavez que quand il avoit compoſé un ouvrage, il le liſoit à ſa ſervante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connoître s'il avoit bien réuſſi ; croyant que les pieces d'eſprit n'avoient pas leur entiere perfection, ſi elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui ſe fait ſentir aux perſonnes même les plus groſſieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être ſimple & naïve, ſans fart, & ſans artifice, pour faire ſon effet ; & vous devez juger par là de ces eſprits qui ne ſont point naturels, qui ſont toûjours guindez, & qui ne veulent jamais

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

rien dire qui ne ſurprenne & qui n'éblouiſſe.

Mon Dieu ! que vous me faites de plaiſir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux eſprits, ces diſeurs éternels de beaux mots & de belles ſentences ; ces copiſtes & ces ſinges de Seneque ; ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans qui courent toûjours après les brillans & les *vivezze d'ingegno*, comme ils les appellent dans leur langue. Car à vous dire le vrai, je ne les puis ſouffrir ; & j'ai bien de la peine à ſouffrir Seneque lui-même avec ſes pointes & ſes entitheſes perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon ſens que tout cela, dit Ariſte : & c'eſt, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop, que de ne briller pas aſſez.

Il ne ſe peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel eſprit, reprit Eugene : j'ai penſé dire qu'il ne ſe peut rien voir de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous êtes peint vous-même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous reſſemble. Si je me ſuis peint

dit Ariſte en ſouriant, je me ſuis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler ſerieuſement, ajoûta-t-il, j'ai trop mauvaiſe opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel eſprit : je ne m'en pique pas, & je ſerois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas auſſi s'en piquer, dit Eugene; il ne faut pas même ſe ſçavoir trop bon gré d'être bel eſprit pour l'être effectivement : & ſi j'oſois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modeſtie pour un dernier trait. C'eſt une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans votre ſentiment, repartit Ariſte; & je vous avoue que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extrémement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contents d'eux mêmes. Ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne ſe fait

pas un ouvrage d'eſprit qui ne leur faſſe pitié : mais en récompenſe ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & décident de tout ſouverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand myſtere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curioſité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de perſonnes capables d'en connoître le juſte prix : ce ſont des treſors cachez qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il eſt d'une autre ſorte d'eſprits, continua Eugene, qui ſont moins myſterieux, mais qui ne ſont pas moins entêtez de leur merite. Ils n'ont pas plûtôt fait une bagatelle, qu'ils en régalent tout le monde. Ils ſont toûjours prêts à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de louange ; ils ſe louent ſans façon, & ſe donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux eſprits ſont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudiſſemens populaires, & bien loin de ſe produire mal-à-pro-

pos, ils ſe cachent autant qu'ils peuvent.

Modeſtiam præferre & laſciviâ uti; rarus in publicũ egreſſus, idque velatâ parte oris, ne ſatiaret ſpectum vel quia ſic decebat. *Annal. l. 13. de Poppæa.*

Je ne ſçai, dit Ariſte, s'il n'y auroit point plus de modeſtie à n'affecter rien. Vous avez oui parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous ſçavez que ce n'étoit pas une fort honnête perſonne. Néanmoins, ſi nous en croyons Tacite, elle ne ſe montroit gueres, & elle ne ſortoit point qu'elle ne fût voilée.

Un bel eſprit droit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Taſſe, qui étoit également belle & modeſte.

Non coprì ſue bellezze, e non l'eſpoſe.

Il ne faut pas qu'il faſſe toûjours un myſtere de ſes ouvrages; mais il ne faut pas auſſi qu'il les montre par tout: il ne doit ni ſe cacher par affectation, ni ſe produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoi les veritables beaux eſprits ſont ſi rares: des qualitez auſſi oppoſées que la vivacité & le bon ſens, la délicateſſe & la force, ſans parler des autres ne ſe rencontrent pas toûjours enſemble. Mais je voudrois bien ſçavoir, ajoûta-t-il, d'où vien-

nent toutes ces qualitez qui ſont le bel eſprit. Elles viennent, répondit Ariſte, d'un temperament heureux, & d'une certaine diſpoſition des organes : ce ſont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une ſubſtance délicate ; d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par la mélancolie, & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la penetration ; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang donne l'agrément & la délicateſſe.

Je ne vous comprens pas, dit Eugene, avec votre bile, votre ſang & votre mélancolie : car enfin je ne puis croire que des eſprits qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils ſont à ce que nous avons de commun avec les bêtes ; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupiſſent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ai lû dans je ne ſçais quel Philoſophe Platonicien, reprit Ariſte, que ces humeurs toutes materielles qu'elles ſont, ſont les beaux génies :

de même à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La penſée de ce Philoſophe eſt ſubtile & ingenieuſe. Il veut dire, à mon avis, que les eſprits du ſang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainſi qu'une exhalaiſon chaude s'enflamme dans une nue froide & humide : que les eſprits allumez répandent dans la tête cette *ſplendeur ſeche* qui rend l'ame ſage & intelligente, ſelon Heraclite : que comme entre les choſes corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui ſoit plus pur & plus animé que ces eſprits ; la flamme qui en ſort eſt la plus ſubtile, la plus vive & la plus ardente qui ſoit dans la nature : que c'eſt cette flamme qui éclaire la raiſon, & qui échauffe l'imagination en même temps ; que c'eſt elle qui rend viſibles à l'ame les eſpeces des choſes, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'eſt à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obſcures ; & c'eſt peut être ce feu qui brille dans les yeux des perſonnes

ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene, & je ne ſçais ſi les réveries des Poëtes ne meritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de viſionnaire le Docteur Abailard reprit, Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la difference des eſprits. Sa chere Heloïſe lui fit un jour la queſtion que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête; & ſa réponſe étoit fondée ſur les paroles de ſaint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie: mais il y ajoûta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni; & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repreſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile mêlée avec le ſang, formoit dans le cerveau

Videmus nunc per ſpeculum. *I. Cor. 13.*

une eſpece de glace polie & luiſante à laquelle la mélancolie ſervoit comme de fonds,

Quoi que vous en diſiez, pourſuivit Eugene, & quoi qu'en diſe votre Docteur amoureux, je ne puis me réſoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'eſprit ſoit une perfection étrangere à l'eſprit même. Je croirois bien plûtôt que la perfection du corps dépend de celle de l'eſprit, ou du moins que l'excellence de l'eſprit vient de la nobleſſe de l'ame.

Je ſçais bien que les ames ſont toutes d'une même eſpece; mais cela n'empêche pas, ſi nous en croyons les Philoſophes les plus raiſonnables, qu'elles n'ayent des perfections ſingulieres, qui les diſtinguent aſſez les unes des autres, comme les étoiles ont des clartez & des vertus differentes, quoiqu'elles ſoient toutes compoſées d'une même matiere. A la verité toutes les ames raiſonnables ſont des images de Dieu; elles ſont toutes marquées de la lumiere de ſon viſage, ſelon la parole d'un Pro-

phéte ; mais il y en a où cette lumiere eſt mieux peinte, & où les traits de ſa beauté divine ſont gravez plus profondément ; & ce ſont les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingenieuſes. Car comme entre les figures faites ſur la cire avec le même cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres, ſans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet ; de même la perfection qui ſe trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée ; c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que l'ame étant incorruptible & inalterable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau, altere l'eſprit, & ôte quelquefois la raiſon? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les peintres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtrumens de leur art. Les organes bien diſpoſez, & les humeurs

temperées d'une certaine maniere ne rendent pas préciſément les ames ſenſées & ingenieuſes ? non plus que les pinceaux delicats & les belles couleurs ne ſont pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtrumens dont les ames ont beſoin pour agir tandis qu'elles ſont dans les corps ; dès que ces inſtrumens ſont gâtez, elles n'agiſſent plus, ou n'agiſſent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles ſoient d'elles-mêmes. Ce ſont de bons peintres, qui ont de méchans pinceaux, & de méchantes couleurs.

Il y a de l'eſprit à ce que vous dites, interrompit Ariſte ; mais après tout, ces Philoſophes que vous croyez les plus ſages, ne ſont pas mieux fondez en raiſon que les autres ; & je crains fort, ajoûta-t-il, que ſi on examinoit bien cette nobleſſe des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'eſprit, toutes les preuves ne s'en trouvaſſent fauſſes. Le meilleur parti, à mon avis, eſt de n'en point prendre en des diſputes où l'on ne peut connoître la verité ; & les plus raiſonnables ſont

peut-être ceux qui raiſonnent le moins ſur ces ſortes de matieres.

Quoi qu'il en ſoit, continua Eugene, il eſt certain que la nature ne fait pas toute ſeule un bel eſprit. La plus heureuſe naiſſance a beſoin d'une bonne éducation, & de cet uſage du monde qui rafine l'intelligence, & qui ſubtiliſe le bon ſens. Delà vient que les ſçavans de profeſſion ne ſont pas d'ordinaire de beaux eſprits : comme ils ſont toujours enſevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'eſprit une certaine politeſſe, & je ne ſçais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'eſt pas que la ſcience ſoit contraire d'elle-même à la beauté de l'eſprit ; mais c'eſt que les grands Docteurs & ceux qui ſçavent le plus de Grec & de Latin, ne ſçavent pas le plus ſouvent bien uſer de leut ſcience.

Il eſt certain encore, ajoûta-t'il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il eſt des beaux eſprits de plus d'une eſpece. Car outre ceux dont nous avons parlé juſqu'à cette heure qui excellent dans les Let-

tres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoiſſances ? il y en a qui ſans avoir preſque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réuſſir dans la converſation.

Le caractere de ces eſprits-là eſt de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaiſant à tout ce qu'ils diſent ; ils font dans les rencontres des reparties fort ingenieuſes ; ils ont toujours quelque queſtion ſubtile à propoſer, & quelque joli conte à faire pour animer la converſation ou pour la réveiller quand elle commence à languir ; pour peu qu'on les excite, ils diſent mille choſes ſurprenantes ; ils ſçavent ſur-tout l'art de badiner avec eſprit, & de railler finement dans les converſations enjouées mais ils ne laiſſent pas de ſe bien tirer des converſations ſerieuſes ? ils raiſonnent juſte ſur toutes les matieres qui ſe propoſent, & parlent toujours de bon ſens.

Il y a encore une autre ſorte de beaux eſprits qu'on peut appeller des eſprits de negociation & de cabinet. Ce ſont des génies éclairez, judi-

cieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une vûe ils en penétrent le fond, ils en découvrent toutes les circonſtances & toutes les ſuites ; ils trouvent en un inſtant tous les expediens & toutes les voies par où l'on peut ménager & faire réuſſir les choſes les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raiſonnable : car c'eſt quelquefois un foible dans la politique d'avoir trop de penetration & trop de lumiere : tant de biais & tant de jours differens diſſipent l'eſprit, & nuiſent ſouvent à l'execution : le temps d'agir ſe paſſe à déliberer.

Ces eſprits ſont nez pour le gouvernement des Etats : auſſi ne forment-ils jamais que de grands deſſeins, utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive particulierement, quand le Prince perſuadé de leur capacité, de leur fidelité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand ſens avec une grande experience, ils ne prennent point de

fauſſes meſures, & ne font point de fauſſes démarches. Que ſi la fortune qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favoriſe pas toutes leurs entrepriſes, ils profitent d'un mauvais ſuccès, en imitant ces ſages pilotes qui ſe ſervent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils ſe conduiſent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort délicate : ils découvrent d'abord les penſées de celui avec qui ils traitent, ſans ſe découvrir eux-mêmes ; ils s'inſinuent dans ſon eſprit ; ils l'engagent par ſes propres interêts ; ils le manient & le tournent ſi bien, qu'il penſe trouver ſon compte à entrer dans leurs ſentimens, & qu'il donne où ils veulent, ſans croire même y donner. Tels ont été le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivarès, les deux plus celebres Miniſtres que la France & l'Eſpagne ayent jamais eus.

Voilà les divers caracteres du bel eſprit. Ce ſont trois ſortes de beautez qui pour être differentes, ne laiſſent pas de ſe rencontrer quelquefois en

une même perſonne Car ſans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monſieur d'Avaux étoient des génies propres pour les lettres, pour la converſation & pour les affaires; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui ſont capables de faire également bien un ouvrage d'eſprit, un conte agréable, & un traité de paix.

Néanmoins à parler en general, ces trois talens ne ſe trouvent enſemble que bien rarement. Les eſprits de négociation ne réuſſiſſent pas d'ordinaire aux belles lettres; mais auſſi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la converſation. Les premiers ont plus de ſolidité que de délicateſſe; l'étude de la politique les occupe tout entiers; ils comptent les autres ſciences pour rien. Les ſeconds ſont trop delicats & trop chagrins: ils ne ſe contentent preſque jamais de ce qui ſe preſente à eux; ils ne diſent preſque rien dans les compagnies où ils ſe trouvent, pour trop penſer à ce qu'ils veulent dire. Com-

me ils ſont accoûtumez à réver profondément, afin de bien tourner une penſée, ils ſont le plus ſouvent diſtraits; ils gardent quelquefois un ſilence morne dans une converſation enjouée : mais auſſi comme ils ont ſouvent la tête pleine de leurs compoſitions, ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la converſation à eux, & ne laiſſent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'eſprit de converſation, comme c'eſt un eſprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte il n'y a rien de plus oppoſé à l'étude & aux affaires : auſſi nous voyons que ceux qui ont ce talent, ſont pour l'ordinaire des gens oiſifs, dont le principal emploi eſt de rendre & de recevoir des viſites. De ſorte qu'à examiner les choſes à fond, il ſemble que ces divers eſprits ſoient incompatibles, & qu'ils demandent même des diſpoſitions naturelles tout-à-fait contraires.

Quoiqu'il ſemble, dit alors Ariſte, que le bel eſprit ſoit different ſelon les differens caracteres que vous venez de marquer, il eſt cependant

le même par tout ; car il eſt né à toutes choſes, & a en ſoi de quoi réuſſir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diverſité qui paroît dans les eſprits, vient moins du fonds des eſprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choſes, parce qu'ils s'y ſont appliquez dans leur jeuneſſe, auroient peut-être réuſſi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de ſoin & d'application.

Le hazard qui ſe mêle de la conduite des hommes, & qui a ſouvent la meilleure part à la profeſſion qu'ils embraſſent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les eſprits. Les uns ſe trouvent engagez je ne ſçais comment à établir leur réputation & leur fortune par la poëſie: il ne faut pour cela qu'avoir réuſſi dans un ſonnet, qu'une paſſion, ou que le ſeul caprice aura inſpiré ; la louange qui en revient eſt une amorce agréable pour en faire entreprendre un ſecond : la bonne opinion que l'on conçoit aiſément de ſoi-même, anime à quelque-choſe de plus grand : on lit les Poëtes ; on étudie les fables ; on conſulte

les Maîtres de l'Art ; en un mot on ſe tourne tout-à-fait du côté de la poëſie, & on devient inſenſiblement Poëte de profeſſion, ſans pouvoir preſque être autre choſe. Que ſi ces excellens Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la converſation ; c'eſt qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils ſe ſont attachez à la compoſition & aux livres.

L'eſprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand eſprit & grand génie, ne differe cependant des autres que par la nobleſſe de la matiere : car on ne peut ſe rien propoſer de plus noble que de traiter des interêts des Princes, d'entrer dans leurs deſſeins les plus ſecrets, d'accorder leurs differends, & de gouverner leurs Etats. C'eſt l'emploi le plus ſublime & le plus glorieux où l'eſprit ſe puiſſe occuper : rien ne flate tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambaſſadeur, de Plenipotentiaire, & de Miniſtre d'Etat. Ceux qui ſont

élevez

élévez à ces dignitez éminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent le plus près du trône de Dieu, qui reçoivent leurs lumieres de lui immediatement, & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant, quand on y regarde de près, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays & en des maisons, où par des rencontres fortuites & imprévûes, ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir, & les rend capables avec le tems des premieres Charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le theatre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurement il y a de beaux esprits qui sont inconnus & inutiles, faute d'un emploi

qui les faſſe paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confeſſe, dit Eugene, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien ſans la nature : & quelque favorables que ſoient les occaſions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Miniſtre quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car quoi que vous en diſiez, le génie eſt une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choſes. Les uns ont du génie pour la peinture ; les autres en ont pour les vers : il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour exceller dans la poëſie ; il faut être né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, & qui tient quelque choſe de l'inſpiration.

Je dis le même de la négociation & du miniſtere. Ce n'eſt pas aſſez pour y réuſſir d'être très-éclairé & même très-ſage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres eſprits ſous l'autorité du Prince, pour commander en obéiſſant. Ce qui a fait

dire à un Politique Eſpagnol, que le génie & l'eſprit ſont les deux cauſes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno ſin el otro felicidad a medias, no baſta lo entendido, deſeaſe lo genial.*

Oraculo manual y Arte de prudencia.

Il eſt vrai que le génie, quelque puiſſant qu'il ſoit, languit en quelque façon, & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent, parce qu'il a beſoin d'une certaine matiere pour ſe développer & pour agir. Mais à le regarder en ſoi-même, il eſt indépendant du hazard & de la fortune : c'eſt un don du ciel où la terre n'a point de part ; c'eſt je ne ſçai quoi de divin qui rend un bel eſprit, que la providence de Dieu a deſtiné au gouvernement d'un Empire, qui le rend, dis je, naturellement droit & juſte, zelé pour la gloire de ſon Prince & pour le bien de ſa patrie, capable des plus difficiles entrepriſes, ferme & conſtant dans les rencontres les plus fâcheuſes, impenetrable aux plus clair-voyans, inſenſible aux plaiſirs, infatigable

dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras,& en tout tems maître de ſoi-même & des affaires, leſquelles pour grandes qu'elles ſoient ſont toûjours au deſſous de ſon génie.

Ce n'eſt pas qu'un Miniſtre tel que je me l'imagine, ſoit borné préciſément aux affaires. Comme ſon eſprit a une étendue preſque infinie, il n'y a point de ſcience dont il n'ait quelque teinture, il peut même quand il lui plaît faire des diſcours éloquens, & tenir ſa place dans une Académie de beaux eſprits, comme il la tient dans le Conſeil d'un puiſſant Monarque : mais après tout, le génie de la politique eſt ſa qualité dominante, & ſon veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Miniſtre fort à mon gré, dit Airſte; & ce qui m'en plaît davantage, c'eſt qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat eſt, ſi je ne me trompe, quelque choſe de plus réel que le Magnanime d'Ariſtote, & que le Sage de Seneque: & j'en ſuis bien-aiſe pour l'honneur de notre nation; car à vous dire le vrai, j'aurois un étrange dépit que

la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, ſont ſi jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur diſputer rien là-deſſus ſans ſe brouiller avec eux, & ſans avoir des affaires avec les plus braves & les plus ſpirituels hommes du monde. Pour moi, continua t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains, & confeſſer de bonne foi que tous les Pays ſont ſteriles en heros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confeſſiez, dit Ariſte, que le bel eſprit eſt de tous les pays & de toutes les nations c'eſt à-dire, que comme il y a eu autrefois de beaux eſprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Eſpagnols, d'Anglois, d'Allemands même & de Moſcovites. C'eſt une choſe ſingulière qu'un bel eſprit Allemand ou Moſcovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils ſont de la nature de ces eſprits qui n'ap-

paroiſſent jamais ſans cauſer de l'éton-
Perroniana. nement. Le Cardinal du Perron diſoit un jour en parlant du Jeſuite Gretſer : *Il a bien de l'eſprit pour un Allemand*; comme ſi c'eût été un prodige qu'un Allemand fort ſpirituel.

J'avoue, interrompit Ariſte, que les beaux eſprits ſont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y eſt plus languiſſante & plus morne pour parler ainſi. Avouez plûtôt, dit Eugene, que le bel eſprit tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les temperamens groſſiers & les corps maſſifs des peuples du Nord.

Ce n'eſt pas que je veuille dire, ajouta t-il, que tous les Septentrionaux ſoient bêtes ; il y a de l'eſprit & de la ſcience en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs : mais enfin on n'y connoît point notre bel eſprit, ni cette belle ſcience dont la politeſſe fait la principale partie, ou ſi cette belle ſcience & ce bel eſprit y ſont connus, ce n'eſt ſeulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſçai même ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait, & qu'ils ayent préciſément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere eſt ſi propre à notre nation, qu'il eſt impoſſible de le trouver hors de France : ſoit que cela vienne en partie de la temperature du climat, ſoit que notre humeur y contribue quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoille de la nation Françoiſe, d'avoir preſentement ce beau tour d'eſprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire ſur les bras de gayeté de cœur les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainſi le procès à tous les Etrangers. Pour moi, comme je n'aime gueres à décider, ni à facher per-

ſonne ; j'aime mieux croire que le bel eſprit n'eſt étranger nulle part, & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poëte Satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naiſſent par tout.

Je ſçai bien qu'il y a des pays plus ſpirituels que d'autres, que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'enſuit pas que les autres pays ſoient auſſi ſteriles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries, que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les pays, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'a été le dixiéme ſiecle, où les gens étoient ſi ſimples & ſi bêtes : que dès qu'un homme ſçavoit un peu le Grec, il paſſoit

pour Necromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingenieux, dit Ariſte ; & il ne faut pas être fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chronologie, pour ſçavoir que le ſiecle d'Alexandre a été fecond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le tems que ce fameux Conquerant a vécu ; mais encore celui qui a précedé ſa naiſſance, & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Iſocrate, Platon, Ariſtote, & Demoſthene. Tout le monde ſçait que le ſiecle d'Auguſte a été parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatriéme ſiecle de l'Egliſe a été un des plus fertiles en grands génies. Car outre un Arius ſi célebre par les maux qu'il a faits au monde Chrétien ; un Valens, un Urſace & un Euſébe, défenſeurs de la doctrine de cet héreſiarque ; un Julien l'Apoſtat, & un autre Julien Diſciple de Pelage, qui étoient tous de méchans hommes & de bons eſprits, ſans parler de

Themiſtius le Philoſophe, & de Libanius le Sophiſte : il y a eu dans ce ſiecle là un grand nombre de ſaints Peres auſſi conſiderables par la grandeur de leur eſprit, que par la ſainteté de leur vie. C'eſt le ſiecle des Chryſoſtomes, des Jerômes, des Epiphanes, des Ambroiſes & des Auguſtins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un ſiecle eſt plus ou moins ſpirituel que l'autre ? Si vous faiſiez cette demande à un Aſtrologue, répondit Ariſte, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux aſtres, & il vous diroit ſans doute que la revolution & le concours de certaines étoilles, dont les influences agiſſent plus ou moins ſur les eſprits, eſt l'unique cauſe de cette difference. Mais comme je ne ſuis point Aſtrologue, je croirois plûtôt que cela vient en partie de la bonne ou mauvaiſe éducation ; & que les eſprits ſont plus ſubtils ou plus groſſiers, ſelon qu'ils ſont plus ou moins cultivez dans leur jeuneſſe.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel eſprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a

réformé en France l'idée de la poëſie, & nous a donné le goût des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aiſée & délicate qui regne preſentement. Avant lui on penſoit n'avoir de l'eſprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes penſées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines perſonnes, ou même entre certaines nations jalouſes l'une de l'autre, ſert beaucoup à polir un ſiecle : l'interêt fait ſouvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'eſprit dans un Etat où l'eſprit eſt un moyen pour faire fortune: ainſi dans les anciennes Républipues où un homme parvenoit aux charges par ſon éloquence & par ſon ſçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philoſophes. Il y a toûjours eu des hommes ſçavans dans le tems où les Princes ont eu de l'amour pour les ſciences.

D'où vient, penſez-vous, que dans le ſiecle paſſé les lettres fleurirent tant en Italie, ſi ce n'eſt de l'af-

fection que Laurent de Medicis & Leon dixiéme eurent pour elles ? & ne fut-ce pas auſſi la même affection de François Premier, qui fit que la France devint ſous ſon regne ſpirituelle & ſçavante, de groſſiere & d'ignorante qu'elle avoit été ſous les regnes précedens : L'inclination qu'aura un premier Miniſtre pour une ſcience particuliere, fera que les eſprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le tems. La paſſion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la Comedie Françoiſe à ſa derniere perfection, & a fait naître dans notre ſiecle des poëtes dramatiques qui effacent preſque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les tems de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes ſpirituels : car comme vous ſçavez, les Muſes aiment naturellement le repos & le ſilence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit. Les beaux eſprits ſont rares dans un tems de guerre ; ſoit que la guerre qui a quelque choſe de ſauvage & de farouche, empêche que les eſprits ne ſe poliſſent ; ſoit que ceux qui ont de

l'ambition, tournent leurs penſées du côté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Ceſar, qui au ſentiment de Quintilien eût pû diſputer à Ciceron la gloire de l'éloquence.

Les tems de guerre, dit Ariſte, ne ſont pas toûjours incompatibles avec les connoiſſances honnêtes; ils ſont quelquefois fort heureux, non ſeulement pour la grandeur des Etats, mais auſſi pour la perfection des eſprits; & ſans chercher des exemples étrangers, nous nous ſommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France & l'Eſpagne.

Il me ſemble, pourſuivit-il, que les héreſies naiſſantes ne ſervent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance : la paſſion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine, le zele qu'ont les autres pour la combattre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produiſent d'ordinaire des ouvrages très-ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes héreſies; nous devons peut-être, ſi j'oſe parler ainſi, nous

devons, dis-je, aux dernieres une partie de l'embelliſſement de notre langue, & de la politeſſe de notre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de tems en tems pour produire des génies extraordinaires; & qu'elle demeure enſuite ſterile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eût beſoin de repos après un ſi grand travail.

Mais on peut ajouter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſçai quelle fatalité, ou pour parler plus chrêtiennement, je ne ſçai quelle diſpoſition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politeſſe des eſprits paſſe de pays en pays, & de ſiecle en ſiecle par des voies qui nous ſont ſouvent inconnues. En un tems une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingénieuſe. Du tems d'Alexandre les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains: du tems de Ceſar les Romains avoient plus d'eſprit que les Grecs.

Le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie un ſiecle de doctrine & de politeſſe ; il lui a plus fourni de beaux eſprits qu'elle n'en avoit eu depuis le ſiecle d'Auguſte. Le ſiecle preſent eſt pour la France ce que le ſiecle paſſé étoit pour l'Italie ; on diroit que tout l'eſprit & toute la ſcience du monde ſoit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples ſoient barbares en comparaiſon des François. Ce n'eſt pas un avantage & un merite en France que d'avoir de l'eſprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a preſque perſonne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien, & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiſeurs de belles choſes eſt infini ; celui des academies ſçavantes croît tous les jours : en un mot je ne ſçai rien de plus commun dans le Royaume, que ce bon ſens délicat qui y étoit ſi rare autrefois.

Au reſte, notre bel eſprit n'eſt pas borné aux hommes de lettres ; il s'étend aux gens d'épée & aux perſonnes de la premiere qualité, dont il ſembloit que l'ignorance fût le partage

dans les derniers regnes. Nous avo n des Princes qui peuvent le diſputer en eſprit auſſi bien qu'en valeur à Scipion & à Ceſar ; & en mon particulier j'ai l'honneur d'en connoître un qui dans la fleur de ſon âge a tout le diſcernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en ſa perſonne qui le rendent, tout fier qu'il eſt, le plus aimable du monde. Il y a longtems que je l'ai comparé au Renauld du Taſſe, & que je lui ai appliqué ces quatre vers comme par un eſprit de prophétie.

L'età precorſe, e la ſperanza ; e preſti
Pareano i fior, quando n'uſciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo ſtimi ; Amor, ſe ſcopre il volto.

Mais je laiſſe-là ſon courage & ſa bonne mine, pour ne vous parler que de ſon eſprit. Quelque froideur qui paroiſſe ſur ſon viſage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu : mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors : cette vivacité eſt preſque toute dans une intelligence ſubtile &

pénetrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'eſprit avec une délicateſſe admirable ; il ne dit rien qui ne ſoit juſte & plein de bon ſens, même en diſant des bagatelles : car avec ſon air ſage & ſerieux, il ne laiſſe pas de badiner ſpirituellement & de bonne grace quand l'occaſion s'en preſente.

Il ſçait toutes les belles langues, & il a pris des ſciences tout ce qu'une perſonne de ſa qualité en doit ſçavoir : de ſorte qu'il parle ſur chaque matiere fort à propos & en Prince, ſans faire le ſçavant & ſans ſe piquer de rien. Ajoûtez à cela une raiſon droite & éclairée qui lui fait toûjours prendre le bon parti ; un génie noble & élevé, qui le rend capable de tout ; enfin je ne ſçais quel tour particulier dans l'eſprit que les plus beaux eſprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort ſpirituels & fort ſçavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entendent pas moins à faire un deſſein de balet, & à écrire une hiſtoire, qu'à former un camp, & à ranger une

armée en bataille. Nous avons auſſi des Ducheſſes, des Marquiſes & des Comteſſes, qui valent peut-être bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui ſont de véritables beaux eſprits.

Je ne penſois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel eſprit; & quoi que vous en diſiez, je doute un peu qu'elle puiſſe avoir toutes les qualitez qui ſont neceſſaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon ſens dont vous avez tant parlé, ne viennent pas d'une complexiõ froide & humide: la froidure & l'humidité qui rendent les femmes *foibles, timides, indiſcrettes, legeres, impatientes, babillardes,* comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans ſon *Art de connoître les hommes*, les empêchent d'avoir le jugement, la ſolidité, la force, la juſteſſe que le bel eſprit demande. Cette pituite dont elles ſont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la délicateſſe & la vivacité de l'eſprit; elle en émouſſe la pointe, elle en affoiblit les lumieres: & ſi vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant eſt de la nature des

éclairs, qui éblouiſſent un moment, & qui n'ont point de conſiſtence : elles brillent un peu dans la converſation ; & pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal ; mais hors de là elles ne ſont pas trop raiſonnables ; en un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'eſprit des femmes.

Ce que vous dites eſt vrai en général, repartit Ariſte, & je vous avoue qu'il y a quelque ſorte d'oppoſition entre la beauté de l'eſprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne ſoient exceptées de la régle générale. Ce ſont celles qui du côté de l'eſprit n'ont rien des imperfections de leur ſexe, & auſquelles la nature a donné, ce ſemble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilegiées la fameuſe Grecque, qui inventa une nouvelle eſpece de vers, & qui fut nommée la dixiéme Muſe ; la vertueuſe Cornelie mere des Gracques ; la ſage & ſçavante Athenaïs, que ſon mérite éleva au trône de Conſtantinople ; l'illuſtre Marie Stuart

dont toute l'Europe a admiré la beauté, le ſçavoir & la vertu ; Victoire Colonne Marquiſe de Peſquere, Angelique Nogarole, Seraphine Contarin, Olive Maiguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus, & Elizabeth Tanfield, Angloiſes; Iſabelle de Roſeres Eſpagnole ; Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance ; Marguerite de Valois, ſœur de François I. qui fut appellée par les beaux eſprits de ſon tems la dixiéme Muſe & la quatriéme Grace; la Reine Marguerite, la Princeſſe de Conti fille de Henri Duc de Guiſe, Mademoiſelle de Gournai que Montagne appelloit ſa fille, & Juſte Lipſe ſa ſœur, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur ſiecle, ſans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'eſprit des belles Lettres, celui des grandes affaires ſe rencontre auſſi en quelques femmes que la nature a élevées au deſſus des autres. Il y en a eu preſque dans tous les tems d'intelligentes & habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes; & il s'en eſt vû mê-

me en quelques Etats qui ont eu la tête assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son ami tout ce que sa mémoire lui put fournir sur le chapitre des sages Princesses qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie sœur de Theodose, Blanche mere de saint Louis, Isabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Duchesse de Mantoue & Marquise de Montferrat : de sorte qu'Eugene fut obligé de confesser à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux esprits de toutes les especes & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent ensuite l'un & l'autre sur la conduite admirable de ces Princesses, les engagerent si avant dans l'histoire & dans la politique, qu'ils ne purent presque finir leur conversation.

LE

JE NE SCAI QUOI.

5

V. ENTRETIEN.

LOrſqu'Ariſte & Eugene ſe furent rendus au lieu de leur promenade, ils ſe témoignerent d'abord la joie qu'ils avoient de paſſer enſemble de ſi douces heures : & Eugene prenant la parole, quelque ſolitaires que nous ſoyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables ſocietez du monde.

Ariſte dit là-deſſus à ſon ami tout ce qu'une tendre amitié peut inſpirer en ces rencontres ; & puis laiſſant aller ſon eſprit où ſon cœur le conduiſoit, il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui ſoient éternellement enſemble, ſans ſe laſſer l'un de l'autre. Les converſations particulieres fatiguent preſque toûjours

quand elles ſont trop frequentes, ou qu'elles ſont un peu longues. Quelque eſtime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuye inſenſiblement de ne voir que lui, & de ne parler qu'à lui : on ſent même je ne ſçai comment diminuer par là les ſentimens que ſon merite avoit fait naître ; ſoit qu'on s'accoutume peu à peu à ce qui paroiſſoit extraordinaire en ſa perſonne, ſoit qu'à force de le pratiquer, on découvre en lui des défauts cachez qui rendent ſes bonnes qualitez moins eſtimables. De ſorte que pour trouver tous les jours du plaiſir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut neceſſairement que notre amitié ſoit plus forte que ne ſont les amitiez ordinaires. C'eſt-à-dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous ſoyons faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange ſimpathie entre nos eſprits.

Ce que vous dites eſt bien vrai, repliit Ariſte, & en mon particulier je ſens fort ce que vous dites, L'ennui qui me prend dès que nous ſommes ſeparez, la joie que nous donnent nos plus longues converſations, le peu de

cas que je fais des connoiſſances nouvelles, & le peu de ſoin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, ſont apparemment des effets d'une grande ſympathie : & de ces inclinations ſecrettes qui nous font ſentir pour une perſonne je ne ſçai quoi que nous ne ſentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoître auſſi bien la nature de ce je ne ſçai quoi, que vous en reſſentez les effets. Il eſt bien plus aiſé de le ſentir que de le connoître, repartit Ariſte. Ce ne ſeroit plus un je ne ſçai quoi, ſi l'on ſçavoit ce que c'eſt ; ſa nature eſt d'être incomprehenſible & inexplicable.

Neſcio quod certè eſt quod te mihi temperat aſtrum. *Perſ. Sat.* 5.

Mais ne peut on pas dire, reprit Eugene, que c'eſt une influence des aſtres, & une impreſſion ſecrette de l'aſcendant ſous lequel nous ſommes nez ? On le peut dire ſans doute, répondit Ariſte, & on peut dire de plus que c'eſt le penchant & l'inſtinct du cœur ; que c'eſt un très exquis ſentiment de l'ame pour un objet qui la touche ; une ſympathie merveilleuſe, & comme une parenté des cœurs, pour uſer

uſer des termes d'un bel eſprit Eſpagnol, *un parenteſco de los coraçones.*

Mais en diſant tout cela & mille autre choſes encore, on ne dit rien. Ces impreſſions, ces penchans, ces inſtincts, ces ſentimens, ces ſympathies, ces parentez ſont de beaux mots que les Sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'être trompez eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philoſophes: il décide la choſe en un mot.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela ſeroit vrai du je ne ſçai quoi qu'on a pour les gens, & qu'on ſent dans le fond du cœur, dit Eugene; cela ne le ſeroit peut-être pas de celui qui ſe trouve dans les perſonnes qui plaiſent, qui paroît ſur le viſage, & qui ſaute aux yeux à une premiere vûe.

Je vous assure, dit Ariste, que ce dernier je ne sçai quoi est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre : pour être visible, il n'en est pas pour cela plus connu ni plus aisé à définir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjoûement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit : puisqu'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaît, & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agréable que le je ne sçai quoi.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand merite ne peut rien sans lui, & qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un très-grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira: si le je ne sçai quoi manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appât, des fleches & des traits sans pointe. Mais aussi quelques defauts qu'on ait au corps & en

l'eſprit ; avec ce ſeul avantage on plaît infailliblement, & on ne fait même rien qui ne plaiſe : le je ne ſçai quoi raccommode tout.

Il s'enſuit de là, dit Eugene, que c'eſt un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur & les autres defauts naturels : que c'eſt un charme & un air qui ſe mêle à toutes les actions & à toutes les paroles ; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & juſques dans le moindre geſte de la perſonne qui plaît.

Mais qu'eſt-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariſte ? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne ſçait plus où l'on en eſt, & il en faut toûjours revenir au je ne ſçai quoi. Un de nos beaux eſprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur-tout, il avoit une grace,
Un je ne ſçai quoi qui ſurpaſſe
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne ſe peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air reſſemble à la lumiere qui embellit

toute la nature, & qui ſe fait voir à tout le monde, ſans que nous ſçachions ce que c'eſt ; de ſorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en diſant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet c'eſt quelque choſe de ſi délicat & de ſi imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus pénetrante & la plus ſubtile : l'eſprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus ſpirituel dans les Anges & de plus divin en Dieu, pour parler ainſi, ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet ſenſible qui touche le cœur.

Si cela eſt, dit Eugene, il faut démentir les Philoſophes qui ont ſoûtenu de tout tems que la connoiſſance précede l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne ſoit connu de l'entendement. Ils ont eu raiſon de le ſoûtenir, dit Ariſte : on ne peut aimer ſans connoître, & auſſi on connoît toûjours la perſonne qu'on aime : on connoît qu'elle eſt aimable ; mais on ne connoît pas toûjours ce qui la fait aimer.

Mais de grace interrompit Eugene, eſt-ce aſſez connoître que de connoître la perſonne, & que de con-

noître qu'elle eſt aimable ? peut-on l'aimer, & ignorer en même tems ce qui la rend digne d'être aimée ? Oui, repartit Ariſte, & c'eſt en cela que conſiſte le myſtere du je ne ſçai quoi. La nature auſſi bien que l'art a ſoin de cacher la cauſe des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaiſir ; mais on ne voit pas le reſſort qui la fait jouer. Une perſonne plaît & ſe fait aimer dès qu'on la voit, ſans qu'on ſçache bien pourquoi elle plaît, ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-même des pieges à notre cœur pour le ſurprendre ; ou plûtôt que le connoiſſant auſſi fier & auſſi délicat qu'il eſt, elle l'épargne & le ménage, en lui cachant le trait qui le doit bleſſer.

Je penſe pour moi, dit Eugene, que ſi l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'eſt qu'il fait ſon effet ſi promptement, qu'elle n'a pas le tems de le remarquer. Car ſi vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême viteſſe ne ſe voit point : ainſi les fleches, les balles de mouſquet, les boulets de canon, les

carreaux de foudre paſſent devant nos yeux, ſans que nous les appercevions; ces choſes ſont viſibles d'elles-mêmes, mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vûe.

Cela me fait ſouvenir, repartit Ariſte, de la ſimplicité de ce Canadois, qui ayant reçû un coup de fuſil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit bleſſé, diſoit que c'étoit ou la flâme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit oüi. Si la pierre, le feu, le plomb & le bois, reprit Eugene, ſe rendent inviſibles par la viteſſe avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame eſt frappée à la premiere vûe d'une perſonne, ne ſe puiſſe appercevoir; Car enfin de tous les traits celui qui va plus vîte, c'eſt le trait qui bleſſe le cœur, & le plus court de tous les momens, ſi j'oſe parler de la ſorte, c'eſt celui dans lequel le je ne ſçai quoi fait ſon effet.

Quoiqu'il en ſoit, dit Ariſte, il eſt certain que le je ne ſçai quoi eſt de la nature de ces choſes qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produiſent. Nos yeux ſont témoins des mouve-

mens admirables que l'aiman cauſe dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'eſt que la vertu de cette pierre merveilleuſe ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverſe les villes, qui trouble tous les élémens, eſt quelque choſe qu'on ne voit point, & qu'on n'a pû encore bien définir ; non plus que les influences qui tombent du ciel, & qui forment les mineraux dans les entrailles de la terre. Diſons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes paſſions dans l'ame, il y produit quelquefois de très-nobles ſentimens ; mais il ne ſe fait jamais connoître que par là. Son prix & ſon avantage conſiſte à être caché : il eſt comme la ſource de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuſe qu'elle n'a point encore été découverte ; ou comme cette divinité inconnue des Anciens qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoiſſoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire

du moins, pourſuivit Ariſte, que c'eſt une des plus grandes merveilles & un des plus grands myſteres de la nature. N'eſt-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus myſterieuſes le font entrer dans tout ce qu'elles diſent ; Les Italiens qui font myſtere de tout emploient en toutes rencontres leur *non sò che* : on ne voit rien de plus cõmun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Senteſi al petto.

A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba ſuol che per ſe ſteſſa germini,
Un incognito affetto,
Un eſtranea dolcezza,
Che laſcia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queſte voci languide riſuona
Un non sò che di flebile, e ſoave,
Ch'al cor gli ſerpe, & ogni ſdegno ammorza.

Non v'è ſilentio e non v'è grido eſ-
preſſo ;
Ma odi un non sò che roco e in-
diſtinto.

Un non sò che d'inuſitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.

Un non sò che d'inſolito e confuſo
Tra ſperanz a e timor tutto m'ingom-
bra.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tous les *non sò che*, dont je me ſouviens. Les Eſpagnols ont auſſi leur *no ſeque*, qu'ils mêlent à tout, & dont ils uſent à toute heure ; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *deſpejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda, realce de los miſmos realces, perfeccion de la miſma perfeccion* ; & qui eſt ſelon le même Auteur au deſſus de nos penſées & de nos paroles, *liſongea la inteligencia, y*

El Heroe primor. 13.

eſtranna la explicacion.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lû les Italiens & les Eſpagnols, dit Ariſte, vous trouveriez que le je ne ſçai quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous ſommes en cela auſſi myſterieux que nos voiſins.

Mais pour revenir à ce que nous diſions, il eſt du je ne ſçai quoi comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui ſont d'autant plus eſtimées, qu'elles ſont moins expoſées à la vûe, & auſquelles l'imagination ajoûte toûjours quelque choſe. De ſorte que ſi par hazard on venoit appercevoir ce je ne ſçai quoi qui ſurprend, & qui emporte le cœur à une premiere vûe, on ne ſeroit peut-être pas ſi touché ni ſi enchanté qu'on eſt : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment, puiſque ſi l'on pouvoit le découvrir, il ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, comme je vous l'ai déja dit.

Au reſte, comme on ne ſçauroit l'expliquer, on ne ſçauroit auſſi le peindre ; & c'eſt peut-être pour cela

qu'on ne peut faire aimer veritablement une perſonne en faiſant voir ſon portrait, non plus qu'en faiſant ſon éloge, quoi qu'en diſent les Fables & les Romans. La deſcription la plus avantageuſe, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'eſtime pour la perſonne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cauſe jamais une vraie inclination: parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne ſçai quoi qui fait tout.

Mais outre ce je ne ſçai quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les defauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & même d'eſprit il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gâte, & il empoiſonne, pour parler ainſi, tout le merite des perſonnes où il ſe rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaiſent fort; comme ces deux Seigneurs aſſez connus à la cour, de qui on diſoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre

honnêtes gens, & que cependant ils ne l'étoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plaît point, on s'en demande une raiſon à ſoi-même, on en trouve mille qui ſont qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoi il déplaît ; ſinon je ne ſçai quoi de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait: Il eſt bien fait, il a bonne mine, il a de l'eſprit ; mais il a je ne ſçai quoi qui me déplaît. Il ſemble à quelques-uns que cela ſe dit par délicateſſe ou par caprice ; que ce n'eſt qu'un faux prétexte : cependant c'eſt une bonne & une ſolide raiſon, mais cachée, mais inconnue à la Philoſophie, & que la nature toute ſeule nous ſuggere.

Non amo te, Sabidi, nec poſſum dicere quare: Hoc tãtùm poſſum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus ; dit Eugene, c'eſt que ce même homme qui vous déplaît, me plaira peut-être. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariſte: comme il y a des je ne ſçai quoi univerſels, dont tout le monde eſt touché également, il y en a de ſingulliers qui ne touchent que quelques perſonnes ; & il eſt de ces je ne ſçai quoi comme de ces fantômes qui n'apparoiſſent

qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne ſçai quoi particulier qui fait qu'ils plaiſent, ou déplaiſent à la premiere vûe, ſelon les differentes perſonnes qui les voient; & c'eſt le fondement de ce qu'on appelle ſympathie ou antipathie.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, on a tort de condamner le goût & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que ſoit ce goût, & quelque extravagante que cette inclination puiſſe être. Car c'eſt à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faiſons que la ſuivre, & qui ne pouvons lui réſiſter en ces rencontres.

En effet, repartit Ariſte, ces je ne ſçai quoi en beau & en laid, pour parler de la ſorte, excitent dans nous des je ne ſçai quoi d'inclination & d'averſion, où la raiſon ne voit goutte, & dont la volonté n'eſt pas la maîtreſſe. Ce ſont des premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté: nous pouvons bien en arrêter le cours; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naiſſance. Ces ſentimens de ſympathie & d'antipa-

naiſſent en un inſtant, & lorſque nous y penſons le moins : on aime & on hait d'abord, ſans que l'eſprit s'en apperçoive ; & ſi j'oſe le dire, ſans que même le cœur le ſçache.

Mais ſçavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne ſçai quoi ſe trouve preſque par tout ? L'air du viſage qui diſtingue une perſonne de cent mille autres, eſt un je ne ſçai quoi très-remarquable, & néanmoins très difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels ſont les traits & les linéamens, en quoi conſiſte préciſément cette différence ?

La phyſionomie ingenieuſe eſt un autre je ne ſçai quoi : car ſi l'on ſe donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'eſprit ſe reconnoît d'ordinaire à la ſeule vûe, on trouvera que ce n'eſt ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la délicateſſe & la régularité des traits, ni la forme & la couleur du viſage ; que c'eſt quelque choſe qui réſulte de tout cela, ou plûtôt que ce n'eſt rien de tout cela.

Il y a un je ne ſçai quoi dans les maladies ; non ſeulement dans celles

qui ſont extraordinaires, & où les maîtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux-mêmes; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accès ſi réglez, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſçai quoi? Et n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer; que la vertu de l'aiman; que toutes les qualitez occultes des Philoſophes?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſçai quoi de noble & de grand qui leur attire du reſpect, & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoue, dit Eugene; & ce caractere de grandeur que Dieu a imprimé particulierement ſur le front des Rois, diſtingue le nôtre de tous les Seigneurs de ſa Cour: il y a dans toute ſa perſonne un air, & je ne ſçai quoi de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont jamais vû, n'ont que faire de demander où il eſt, quand ils le voient dans un carouſel ou dans un balet.

Enfin, pourſuivit Ariſte, toute la nature eſt pleine

De ces je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajoûta Eugene, le je ne ſçai quoi eſt renfermé dans les choſes naturelles; car pour les ouvrages de l'art, toutes les beautez y ſont marquées, & l'on ſçait bien pourquoi ils plaiſent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariſte: le je ne ſçai quoi appartient à l'art auſſi bien qu'à la nature. Sans parler des manieres differentes des peintres: ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces ſtatues preſque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plûtôt à qui la parole même ne manque pas, ſi nous en croyons nos yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;
Ne manca queſto ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces ſtatues, c'eſt un je ne ſçai quoi inexplicable. Auſſi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature, que ce qui plaît ſans qu'on ſçache

bien pourquoi, ont tâché toûjours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de ſoin & d'artifice.

Et quel ch'el bello, el caro accreſce à l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla ſe ſcopre :

Les pieces délicates en proſe & en vers ont je ne ſçai quoi de poli & d'honnête qui en fait preſque tout le prix, & qui conſiſte dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Ciceron ne ſçait comment définir. Il y a de grandes beautez dans les livres de Balzac ; ce ſont des beautez régulieres qui plaiſent beaucoup ; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes ſecrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaiſent infiniment davantage.

Quis eſt iſte tandem urbanitatis color ? Neſcio ; tantùm eſſe quemdam ſcio *Cic. de clar. orat.*

Paſſons outre, mon cher Eugene, & diſons encore que quand on fera un peu de réflexion ſur les choſes de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'eſt je ne ſçai quoi qui nous ſurprend, qui nous éblouït & qui nous enchante. On verra même que le je

ne ſçai quoi eſt à le bien prendre, l'objet de la plûpart de nos paſſions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur, le deſir & l'eſperance qui occupent toute la vie des hommes, n'ont preſque point d'autre fondement. Car enfin nous deſirons & nous eſperons toujours, parce qu'il y a toujours au delà du but que nous nous ſommes propoſez, je ne ſçai quoi où nous aſpirons ſans ceſſe, & où nous ne parvenons jamais : & de là vient que nous ne ſommes jamais contents dans la jouiſſance des choſes que nous avons ſouhaitées le plus ardemment.

Mais pour parler chrêtiennement du je ne ſçai quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait ſentir, malgré toutes les foibleſſes & tous les deſordres de la nature corrompue, que nos ames ſont immortelles ; que les grandeurs de la terre ne ſont pas capables de nous ſatisfaire ; qu'il y a quelque choſe au deſſus de nous, qui eſt le terme de nos deſirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle part ? Les ames vraiment fidelles

ne connoiſſent-elles pas, comme dit un Pere de l'Egliſe, que nous avons été faits Chrétiens, non pas pour les biens de la vie préſente, mais pour je ne ſçais quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Hoc noſſe primitus & Chriſtiano corde tenere debemus, non ad præſentis temporis bona nos factos eſſe Chriſtianos, ſed ad *neſcio quid* aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. *S. Auguſt. ſerm. 64. de verb. Dom.*

Ainſi donc, interrompit Eugene, le je ne ſçais quoi eſt de la grace, auſſi-bien que de la nature & de l'art. Oui, repartit Ariſte, la grace elle-même, cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets ſi admirables dans les ames; cette grace ſi forte & ſi douce tout enſemble, qui triomphe de la dureté du cœur ſans bleſſer la liberté du Franc arbitre; qui s'aſſujétit la nature en s'y accommodant; qui ſe rend maitreſſe de la volonté, en la laiſſant maitreſſe d'elle-même; cette grace, dis-je, qu'eſt-ce autre choſe que je ne ſçais quoi de ſurnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer, ni comprendre, non plus que la gloire qui en eſt le fruit?

Neſcio quid magnum eſt quod viſuri ſumus quando tota merces noſtra viſio eſt. *S. Auguſt. in Pſalmo 90.*

Les Peres de l'Egliſe ont tâché de la définir, & ils l'ont appellée *une vo-*

cation profonde & ſecrette, une impreſſion de l'eſprit de Dieu, une onction divine, une douceur toutepuiſſante, un plaiſir victorieux; une ſainte concupiſcence, une convoitiſe du vrai bien; c'eſt-à-dire, que c'eſt quelque choſe qui ſe fait bien ſentir, mais qui ne ſe peut exprimer, & dont on feroit bien de ſe taire.

Mais n'eſt-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeller je ne ſçai quoi? Dites, repartit Ariſte, je ne ſçai quoi de ſurnaturel & de divin. C'eſt ainſi que Saint Auguſtin lui-même en parle dans un endroit de ſes Confeſſions, qui m'eſt demeuré dans l'eſprit Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelquefois entrer dans des ſentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part, & goûter je ne ſçai quelle douceur celeſte qui paſſe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui eſt *je ne ſçai quoi* au deſſus des connoiſſances & des biens de cette vie.

Aliquando intromittis me in affectum inuſitatum introrſus, & neſcio quam dulcedinem: quæ ſi perficiatur in me *neſcio quid erit*, quod vita iſta non erit. *Confeſſ. lib.* 10. *c.* 40.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les ſçavans & les ignorans ſont égaux en la connoiſſance du je ne

ſçai quoi, ou plûtôt que le je ne ſçai quoi eſt l'aſile de l'ignorance ; car il me ſemble qu'on ſe ſauve toujours par là quand on ne ſçait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais crû, ajoûta-t-il, que le je ne ſçai quoi nous eût menez ſi loin : je voi bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vrai, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſçais quoi eſt peut-être la ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations & des traitez ſur les ſujets les plus bizarres ; mais aucun Auteur que je ſçache, n'a travaillé ſur celui-ci.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir lû dans l'hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qu'un des Académiciens prononça un jour dans l'Académie un diſcours ſur le je ne ſçais quoi. Mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'a pas été plus inſtruit qu'il l'étoit auparavant : & peut-être que quand ce diſcours Académique auroit été mis en lumiere, nous n'en ſerions

pas plus ſçavans que nous ſommes; cette matiere étant de la nature de celles qui ont un fond impénetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration & par le ſilence. Je ſuis bien aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi bien il eſt tems de finir notre promenade; l'air ſe brouille de tous côtez, la pluye commence, & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prépare, ſi nous ne nous retirons bientôt.

LES DEVISES.

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France étant entré la nuit dans le port, Ariſte & Eugene eurent la curioſité de le voir avant que de ſe promener ſur le rivage : car il étoit non ſeulement bien bâti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équipé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtez, le Soleil au deſſus du globe de la terre y étoit peint en pluſieurs endroits, avec ces paroles,

Nec pluribus impar.

Il peut ſuffire à plus d'un Monde.

Cette deviſe arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement ſon eſprit, qu'auſſitôt qu'ils furent au bord de la mer. Il faut avouer, dit-il qu'il n'ap-

partient qu'à notre Auguſte Monarque de porter une deviſe auſſi heroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, repondit Ariſte, ce grand Prince ne pouvoit prendre un ſymbole plus illuſtre, ni plus digne de lui que le Soleil : ce bel aſtre eſt ſon veritable portrait.

Il y a long-tems, interrompit Eugene, que j'ai envie de ſçavoir ce que c'eſt préciſément qu'une deviſe, & vous me feriez plaiſir de me l'apprendre ; car je ſçai que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez même fait des deviſes qui ont éte louées par les connoiſſeurs. Quand ce ne ſeroit que pour m'acquiter de ce que je vous dois touchant le flux & le reflux de la mer, repartit Ariſte en riant, je ſerois obligé de vous dire tout ce que je ſçai ſur le chapitre des Deviſes : & je veux bien ſatisfaire tout-à l'heure à une obligation auſſi juſte que celle-là.

Μεταφορά κατ' αναλογίαν. Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 10.

La deviſe eſt à le bien prendre une métaphore, & une métaphore *de proportion*, qui repreſente un objet par un autre avec lequel il a de la reſſemblance ; de ſorte que pour exprimer

primer en langage de deviſe, par exemple, que notre ſage Monarque eſt capable de gouverner lui ſeul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaiſon juſte, comme ſeroit un Soleil avec ce mot,

Sufficit orbi.

Il ſuffit ſeul au monde.

C'eſt parler proprement & communément que de dire, *le Roi eſt un Prince qui a aſſez de ſageſſe pour gouverner le monde lui ſeul*: c'eſt parler métaphoriquement que de dire, *le Roi eſt un Soleil qui a aſſez de lumiere pour éclairer le monde lui ſeul*: où vous voyez qu'on compare le Roi avec le Soleil, la ſageſſe avec la lumiere, & que la comparaiſon eſt fondée ſur le rapport que ces choſes ont entre elles.

Une métaphore de cette eſpece fait l'eſſence de la Deviſe; & c'eſt par là auſſi particulierement qu'on doit juger ſi les deviſes ſont vraies ou fauſſes. Elles ſont vraies quand elles contiennent une ſimilitude métaphorique, & qu'elles ſe peuvent réduire en comparaiſon: elles ſont fauſſes quand cela leur manque. Car la métaphore eſt

Similitudinis eſt ad verbum unũ cõtracta brevitas. *Cic. de Orat. lib. 3.*

ſelon les maîtres de l'éloquence, une ſimilitude abregée, & une comparaiſon en un mot. Ainſi les deux Spheres de François I I. avec ces paroles,

Unus non ſufficit orbis :

Un monde ne ſuffit pas.

les trois Couronnes de Henri I I I. dont deux ſont repreſentées en terre, & l'autre en l'air avec ces mots,

Manet ultima cœlo :

La derniere m'attend au Ciel.

les Colonnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour ſa deviſe avec cette Ame,

Plus outre :

l'Aigle qui fait les Armes de la Maiſon d'Eſte, & que le Gratiani a mis au commencement de ſon Poëme de la Conquête de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot,

Non alio Pegaſo :

Je ne veux point d'autre Pegaſe.

le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces paroles,

Mas penado y menos arrepentido :

Plus tourmété, moins repentant.

ſont des ſymboles illuſtres & ingenieux ; mais ce ne ſont point des deviſes régulieres. Les Globes de François I I. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni métaphore, ni ſimilitude.

Les Colonnes de Charles-Quint, & l'Aigle de Gratiani ne roulent que ſur l'oppoſition, comme vous voyez ; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la reſſemblance dont il s'agit. La penſée du Comte Eſpagnol n'eſt pas préciſément de ſe comparer avec le démon ; il ne dit pas, *je ſouffre beaucoup, & je ne me repens point :* mais il dit, *je ſouffre davantage, & je me repens moins.* A la verité ce ſens-là eſt plus délicat que l'autre, pour exprimer une paſſion exceſſive : cependant quelque délicat qu'il ſoit, il ne convient pas à la deviſe. Ce ſymbole eſt, ſi vous voulez, quelque choſe de plus beau qu'une deviſe ; mais enfin ce n'en eſt point une.

Ne pourroit-on pas, dit Eugene, trouver de la comparaiſon dans ce ſymbole, en diſant du Diable *mas penado y menos arrepentido* ; & en expliquant la penſée du Comte de cette ſorte, *Plus le Démon ſouffre, moins il ſe repent ; ainſi plus je ſouffre en aimant, moins je me repens d'aimer ?*

Vraiment, dit Ariſte, vous le prenez bien ; & je ne doute preſque pas que votre explication ne ſoit la meilleure.

Au reſte la métaphore dont je parle, ajoûta-t-il, eſt une métaphore en figure, & comme l'appelle un bel eſprit de-là les monts, *Una metaphora in fatto*. C'eſt une métaphore peinte & viſible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des Orateurs & des Poëtes frappent ſeulement l'oreille. Si bien que les deviſes peuvent être comptées parmi ces métaphores qu'Ariſtote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures métaphoriques ſont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles ſont ſemblables aux métaphores communes. Car enfin, quoi qu'en diſent quelques Auteurs Italiens, la deviſe eſt un compoſé de figures & de paroles.

E manuele Teſauro.

Αἱ δ' εἰκόνες μεταφοραί. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

L'Aigle qui étoit repreſentée dans les drapeaux des Legions Romaines ; le Sphinx qui étoit gravé ſur le cachet d'Auguſte, n'étoient rien moins que des deviſes : non plus que ces paroles de Ceſar Borgia,

Aut Cæſar, aut nihil :

Etre Ceſar ou n'être rien.

non plus que celles de Jean de Medicis, *E che non puote Amore* ?

Et que ne peut l'Amour.

La figure ſeule ne fait qu'un ſymbole hieroglyphique : & les paroles ſeules

ne ſont qu'un dicton, ou tout au plus qu'une ſentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie Deviſe. Un Italien a dit aſſez plaiſamment qu'un mot ſans figure eſt un fantôme plûtôt qu'une deviſe ; ou bien que c'eſt un de ces eſprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Una fantaſima più toſto che impreſa ; ò pur undi queſti ſpiri i folletti, che n'udiano le parole, ma non ne vediamo i corpi.* Scipione Ammirato.

On a donné à la Figure le nom de *Corps*, & aux paroles celui d'*Ame* ; parce que comme le corps & l'ame joints enſemble ſont un compoſé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies ſont une Deviſe. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes ſortes de figures & toutes ſortes de paroles n'y ſont pas propres ; & il faut obſerver exactement quelles ſont les conditions des unes & des autres. Voici celles qui regardent les Figures, ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe ne doivent avoir rien de monſtrueux ni d'irrégulier ; rien qui ſoit contre la nature des

choſes, ou contre l'opinion commune des hommes : comme ſeroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce mot,

Amor addidit :

Je les tiens de l'Amour.

ni celle que Côme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles,

Feſtina lentè.

Hâte-toi lentement.

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Non ultra metas,

Vous n'irez pas plus loin.

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croiſſant avec une colonne entre ſes deux pointes, qu'elle empêche de ſe joindre,

Ne totum impleat orbem,

De peur qu'il ne remplisse & son cercle & le monde.

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut ſur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas auſſi unir enſemble des figures qui ne ſe rencontrent poin

d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaiſon d'elles mêmes, comme ſeroient trois oiſeaux enfilez en l'air d'une même flêche, tels que ſont les trois Alerions de Godefroi de Bouillon, auſquels il ajoûta ces paroles,

Dederitne viam caſuſve, Deuſve. Soit par un coup du hazard ou du Ciel.

Je juge par-là, dit Eugene, que ce n'eſt pas une deviſe reguliere, qu'une fleur de Souci expoſée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du ſoleil, & qui les refléchit ſur elle, avec ce mot,

Muero porque te mira: Je meurs, parce qu'il te regarde.

que ce n'en eſt pas une que celle qui fut priſe par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'étoit une Croix de Lorraine dans un Soleil qui jette des rayons ſur une Croix de Chevalier, & des foudres ſur des Croiſſans, avec ces paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina. D'un côté la lumiere, & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien, repartit Ariſte: & la raiſon eſt que la deviſe étant eſſentiellement une métaphore & un ſymbole naturel, elle doit être fondée ſur quelque choſe de réel & de certain, & non pas ſur le hazard ou ſur l'imagination; joint que s'il étoit per-

mis de faire de ces unions bizarres & chimeriques, la Deviſe deviendroit trop aiſée & trop commune. J'entends par ces unions bizares & chimeriques, celles que chacun peut faire ſelon ſon caprice, & non pas celles qui ſont établies dans les fables, & autoriſées par l'uſage; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent au tour du caducée de Mercure: car ces ſortes d'unions ſont reçûes; & quoiqu'elles ne ſoient pas naturelles, elles paſſent en quelque façon pour naturelles dans l'eſprit des doctes. Et de-là vient que les monſtres fabuleux peuvent trouver place dans la Deviſe. Ainſi pour exprimer la diſgrace d'un favori qui a eu de notre tems la tête tranchée ſur un échafaut, l'Hydre a été employée avec les paroles d'un Poëte,

Nec creſcere profuit.

Il ne m'a rien ſervi de croître.

Une tête de Meduſe ſervit autrefois à repreſenter le bonheur des armes de Louis le Juſte, avec ce mot,

Vincit quem reſpicit hoſtem.

Son regard défait l'ennemi.

Comme le Corps de la Deviſe eſt naturel, & qu'il ne doit jamais être pris qu'en ſa naturelle ſignification; la Deviſe ne peut être fondée ſur l'al-

legorie qui ſe fait lorſqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainſi on nomme quelquefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un ſens allegorique ou hieroglyphique ne ſont point legitimes; & la deviſe que prit Marc-Antoine Colonne allant à la guerre, n'eſt point reguliere: c'étoit une Palme & un Cyprès croiſez, avec ce mot, *Erit altera merces*, pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

L'une des deux ſera ma récompenſe.

Le corps humain n'entre point dans les Deviſes: c'eſt le ſentiment des bons Auteurs, excepté Areſi & Teſauro qui penſent que la figure d'un homme dans une ſituation extraordinaire: ou avec un habillement bizare, eſt contraire à la perfection, mais non pas à l'eſſence de la Deviſe. N'en déplaiſe à ces deux grands maîtres, ils ſe méprennent, & ils parlent même contre leurs principes: car la deviſe étant eſſentiellement une ſimilitude, ſa fin eſt de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, ſur quoi la ſimilitude eſt fondée.

Or ce ſeroit comparer l'homme avec ſoi-même, que de prendre un corps humain pour ſujet de ſimilitude ; puiſqu'en quelque état, & ſous quelque habit que ce corps humain paroiſſe, c'eſt toûjours un homme.

D'ailleurs, la ſimilitude dont il s'agit doit être ingenieuſe. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'eſprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de ſubtilité à découvrir un rapport juſte, & une reſſemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur : joint que la reſſemblance dont je parle n'eſt pas une reſſemblance ſimple, mais métaphorique ; d'où il s'enſuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaiſon, on ne devroit pas la recevoir ne pouvant être le fondement d'une veritable métaphore. Car la métaphore ne ſe fait que quand on tranſporte une ſignification de ſon lieu propre à un ſujet étranger : ce qui ne ſe peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, étant toutes deux de même eſ-

Τὸ δ' ὅμοιον καὶ ἐν ποιᾷ δέ ἐστι βεωρεῖν εὐσύνοπτον. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.*

pece, & dans le même ordre.

Il faut juger ſur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro qui en me quema, J'adore qui me brûle.

pour un Grand d'Eſpagne qui aimoit une Princeſſe : de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quieſcat Atlas, Afin qu'Atlas ſe repoſe.

pour Philippe II. après l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon pourſuivant Daphné qui ſe change en laurier,

Chi me fuggia, me corona, Qui me fuyoit, me couronne.

pour Louis le Juſte, victorieux des Rebelles.

Car je ne pardonne pas même aux Dieux de la Fable, & je vous avoue que je ne puis les ſouffrir dans la Deviſe ſous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille ſymboles. Je ſçai bien que quelques Auteurs ont pour les divinitez du Paganiſme des égards qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croyent que ces Dieux profanes peuvent entrer dans la Deviſe, avec les armes & les marques qui les diſtinguent du commun des autres hommes, avec cer-

taines actions qui ſont ſingulieres & merveilleuſes : mais enfin je ne vois pas que tout cela puiſſe fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux ils ont une figure humaine ; & quelque merveilleuſes que ſoient leurs actions, elles ſont de même eſpece que les nôtres. De ſorte que Jupiter avec ſon foudre, Hercule avec ſa maſſue & ſa peau de lion, l'Amour avec ſon flambeau à la main & ſon bandeau ſur les yeux, Mercure avec ſon caducée & avec ſes aîles, ne ſont bons que pour les Emblêmes ; car l'Emblême admet indifferemment toutes ſortes de figures ; & c'eſt ce qui la diſtingue le plus de la Deviſe.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les démons que les faux dieux : & vous devez conclure de-là, que quand la Deviſe du Comte de Villamediana ſeroit fondée ſur une veritable ſimilitude, elle manqueroit encore de quelque choſe du côté de la figure, pour être une deviſe juſte ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être une emblême excellente, ou un ſymbole plus admirable que l'emblême la plus ingenieuſe.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la deviſe, en rejettent auſſi les portraits, comme portraits; & parce que ce ſont des figures humaines, & parce que ces ſortes de figures ne repreſentent que les lineamens & l'exterieur de la perſonne: au lieu que la Deviſe en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ai dit, comme portraits: car ſi on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils ſont des corps legitimes auſſi-bien que les ſtatues; mais alors le portrait ou la ſtatue de Ceſar, par exemple, n'a nul rapport à la perſonne de Ceſar, mais à quelque proprieté de la Peinture ou de la Sculpture. Ainſi pour exprimer qu'une perſonne ſe ſanctifie par les diſgraces qui lui arrivent, on peut ſe ſervir d'une Statue de Ceſar ou d'Alexandre qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoûtant ces paroles,

Perficitur dum cæditur.

En la frappant on la rend plus parfaite.

Je penſois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Deviſe, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point auſſi, répondit Ariſte, comme parties de la Deviſe, non ſeulement pour

les raiſons qui regardent la figure humaine, mais encore parce que les membres ſeparez du corps de l'homme ont quelque choſe de monſtrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un ſceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée ſur un livre : je dis une main coupée ; car une main ſortant d'un nuage ne fait pas le même effet ; on la regarde comme attachée au reſte du corps qui ne paroît point. C'eſt la ſeule partie du corps qui ſoit reçûe dans la Deviſe ; encore n'y ſert-elle que de ſoûtien & d'ornement ; ou tout au plus ſi elle fait qnelque choſe davantage, elle ne ſert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Deviſe de la Statue qu'une main taille avec le ciſeau.

Il eſt vrai qu'Areſi s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute ſeule dans la Deviſe. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere, & pouvant fõder non-ſeulement une comparaiſon, mais auſſi une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la diſtinction & de l'inéga-

lité des doigts, qui rendent la main plus belle ; & pour faire une Deviſe, il ajoûte ces paroles,

Diſparitate pulchrior, L'inégalité me rend belle.

Il prétend exprimer par-là que la diverſité des eſprits & des humeurs rend la ſocieté des hommes plus agréable.

Un des plus beaux Eſprits de ce ſiecle eſt dans le ſentiment d'Areſi. Pour repreſenter qu'un grand Miniſtre a un génie capable de tout, & qu'il regle toutes choſes en ſuivant les ordres de ſon Prince, ce ſçavant homme a fait deux Deviſes qui ont le même corps ; c'eſt une main ſortant d'un nuage, & tenant les inſtrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Habile ad ogni miniſterio. Je ſuis propre à tout miniſtere.

Cuncta regit, dum pareat uni. Je regle tout ſuivant l'ordre d'un ſeul.

Mais quand cela ſeroit raiſonnable & bien fondé, l'uſage ne veut pas qu'on en uſe ainſi ; & l'uſage n'eſt gueres moins le maître en matiere de Deviſe, qu'en matiere de Langue.

C'eſt cet uſage qui a introduit des Faces avec des joues enflées ; pour repreſenter les Vents qui ſoufflent ; témoin la Deviſe fameuſe qui a pour corps des Vents peints de la ſorte ſur

une mer & pour ame ce mot,

Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

Turbant, ſed extollunt.

Il s'enſuit de ce que je vous ai dit juſqu'à cette heure, que les vrais corps ſe doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'eſprit tous les êtres ſenſibles qui ont des proprietez particulieres, comme ſont les aſtres, les metéores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous preſentent leurs ouvrages & leurs inſtrumens, par exemple un miroir, un cadran au ſoleil, un compas, une équerre. Car quoique ces ſortes de choſes ne ſoient pas naturelles, à prendre ce mot dans ſa propre ſignification; elles ont des proprietez réelles & veritables, qui peuvent ſervir de fondement à des ſimilitudes & à des comparaiſons.

Comme la Nature eſt devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les Deviſes plus parfaites. Les artificiels ſont du ſecond ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils ſont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques Figures de la Fable, comme je

vous ai déja dit; car quoique les corps fabuleux ne ſoient point réels, l'autorité des Poëtes & la preſcription du temps les ont établis dans l'eſprit des hommes, & leur ont donné un être vraiſemblable, qui leur tient lieu d'un être veritable & naturel. Ainſi les monſtres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les conſtellations paſſent pour des corps legitimes, comme il ſe voit dans la Deviſe qui fut faite autrefois pour Louis le Juſte, faiſant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles, & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce mot,

Nec monſtra morantur.

Les monſtres ne m'arrêtent pas.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable ſe mêlent enſemble dans la Deviſe. C'eſt une choſe naturelle que le Soleil communique ſa lumiere à la Lune, & que la Lune perde ſon éclat quand elle ne voit point le Soleil: mais c'eſt une choſe fabuleuſe que le Soleil & la Lune ſoient frere & ſœur. Cependant on a fondé des deviſes là deſſus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Royal pour Gaſton de France Duc d'Or-

leans, c'eſt un Croiſſant avec ce mot,

Fraterna luce coruſcat.

Son éclat vient de l'éclat de ſon frere.

L'Ammirato a peint une Lune éclipſée avec ſes paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

Ainſi je perdsma force & ma lumiere, après avoir perdu la clarté de mon frere.

pour exprimer la douleur qu'eut Laure Caraffe de la mort de ſon frere le Comte de Policaſtre. Ce *Sic* gâte la Deviſe, en tranſportant à la perſonne ce qui doit être appliqué à la figure, & faiſant dire à Laure ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en paſſant, que ces particules, *Sic*, *Ita*, n'ont point lieu dans les Deviſes régulieres, parce que la comparaiſon ſe doit entendre d'elle-même, ſans que l'Auteur la faſſe remarquer.

Il ne ſuffit pas que le corps ſoit réel, ou qu'il paſſe pour réel dans l'eſprit des hommes; il faut que la proprieté ſur laquelle on établit la Deviſe, ſoit veritable; ou du moins que communément on la croye telle. Ainſi le Phenix qui adore le Soleil, & qui renaît de ſes cendres; l'Heliotrope qui ſuit le mouvement du Soleil; le Cigne qui chante en mourant; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint; le Diamant qui ſe conſerve parmi les

flammes, & qui réſiſte aux coups de marteau, ont ſervi de corps à une infinité de Deviſes.

Le corps doit être noble & agréable à la vûe. Car la Deviſe ayant été inſtituée pour déclarer un deſſein héroïque, & étant de ſon eſſence une métaphore ; une figure baſſe & difforme ne lui convient pas, comme ſeroit un crapaud & une chauve-ſouris, ces figures, dis-je, ne lui conviennent pas, par la raiſon que les vilaines images ne ſont pas propres à exprimer les belles choſes ; & que les métaphores ſe doivent toûjours prendre des objets illuſtres, & qui plaiſent le plus aux ſens.

Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐντεῦθεν οἰκεῖον ἀποκαλλῶν.

Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 2.

Quoniam hæc vel ſamma laus eſt verbi transferendi, ut ſenſum feriat id quod tranſlatum ſit; fugienda eſt omnis turpitudo earum rerũ, ad quas eorum animos qui audiunt trahit ſimilitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les ſerpens de la Deviſe ; & cependant on voit beaucoup de ſerpens dans les Deviſes d'aujourd'hui. Comme le ſerpent, repartit Ariſte, a paſſé toûjours pour un corps ſymbolique, non ſeulement parmi les Egyptiens, mais auſſi parmi les autres Nations; & que l'Ecriture ſainte même nous le propoſe pour un ſymbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Deviſes.

Joint que la peinture d'un ſerpent ne fait point d'horreur : au contraire, elle donne du plaiſir, ſur-tout quand elle en repreſente d'une certaine eſpece qui a quelque choſe de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec ſa peau tavelée, & le Baſilic avec ſa couronne.

Cette nobleſſe & cet agrément du corps a fait exclure de la Deviſe les ouvrages & les inſtrumens des Arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens Eſprits, qui pour s'égayer ont pris de ces ſortes de corps, imitant en cela les bons peintres qui ſe plaiſent quelquefois à faire des groteſques, & qui pechent avec art contre l'Art même. La fameuſe Académie *della Cruſca* eſt un illuſtre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui ſignifie du ſon ; & par ſa Deviſe qui eſt un bluteau par où l'on paſſe la farine, avec ce mot,

Il en tire la fleur.

Il più bel fior ne coglie.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toûjours ſcrupuleuſement aux regles, étant en quelque façon au-deſſus des regles : mais il ne

faut pas les imiter en tout ; il ſeroit facile de s'égarer en voulant les ſuivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque choſe de plus animé & de plus brillant qu'un Aigle immobile. Un Lion furieux qui terraſſe un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui diſſipe les nuages dont il eſt environné, ou même qui éleve des vapeurs dont il ſe couvre, frappe plus aux yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement eſt de toutes les choſes celle qui ſe rend la plus ſenſible à la vûe, & qui l'égaye davantage. Cela vient auſſi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle eſt d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voire en action : car, comme dit Ariſtote, lorſqu'il parle de la métaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les repréſente agiſſans.

Tranſlatio ſignandis rebus ac ſub oculos ſubjiciendis reperta eſt. *Quint. Inſt. Orat. lib. 8. c. 6.*

Λέγω δὲ πρὸ ὀμμάτων ταῦτα ποιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Ce n'eſt pas encore aſſez que la Figure ſoit noble & agréable : il faut de plus qu'elle ſoit connue, & qu'elle ſe faſſe même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas, & ſi nous en croyons Ariſtote, la métaphore ne donneroit point de plaiſir, ſi elle étoit fort obſcure.

Καὶ τὸ σαφὲς, καὶ τὸ ἡδύ. ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Rhet. lib. 3. c. 2.*

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoûtumé de voir ; les fleurs étrangeres qui ne ſont point communes parmi nous ; certaines plantes, leſquelles n'ont rien qui les diſtingue.

Si cela eſt, dit Eugene, la Deviſe que prit autrefois Marie Stuart après la mort de François II. ſon premier mari, manquoit d'une condition neceſſaire ; c'étoit, ſi je ne me trompe, une plante de Régliſſe, dont la racine étoit en terre, avec ce mot,

Dulce meum terra tegit.

Ce que j'ai de plus doux eſt couvert de la terre.

Vous en jugez comme il faut, répondit Ariſte, & vous devez auſſi juger par cette regle, que les corps qui ne peuvent être repreſentez ſans couleur, ni reconnus ſur le métal ou ſur la pierre, ne ſont pas propres aux Deviſes qu'on fait exprès pour être

gravées ; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une métaphore eſt vicieuſe quand elle n'eſt pas conçûe en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre ; & tout ce qu'on écrit doit être marqué de ſorte qu'on le puiſſe lire.

φαύλη δὲ ἡ μεταφορὰ ταῖς ἀτηλοις φωναῖς. *Rhet. lib. 3. c. 2.*

Mais que dites vous, interrompit Eugene, de ces Deviſes qui n'ont pour corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel. Ni du pinceau ni de la plume.
Nulla æquat imago. Nulle figure ne l'égale.
No ay figura por mi dolor. Pour marquer ma douleur, il n'eſt point de figure.
Melior fortuna notabit. Un meilleur ſort le marquera.
Secretum meum mihi. Mon ſecret eſt pour moi.
Non eſt mortale. Ce n'eſt rien de mortel.
Multa deſcribam. J'y marquerai beaucoup de choſes.

Je dis que ce ne ſont pas des Deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte ; non ſeulement parce que le corps y manque, mais auſſi parce qu'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoûte néanmoins que ces ſymboles, tout irréguliers qu'ils ſont en matiere de Deviſe, ont quelque choſe de bien ſpirituel ; & qu'il y a des rencontres où une Deviſe dans les formes vaudroit

moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes amis qui fait des Deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il lui plaît, & à negliger même les regles de l'Art ; mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont toûjours fort raiſonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il préſenta au Roi la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot,

Plus grand Conquerant que Jaſon.

Et major Jaſone vindex.

Lorſque ſa Majeſté ſe préparoit à l'Expedition de la Flandre, il fit graver un Soleil penetrant de ſes rayons une tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroît inacceſſible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles,

C'eſt pour moi ſeul qu'elle n'eſt point fermée.

Mihi non impervia.

Il excelle en ſes ſymboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celui qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a préſenté. Le voici

voici, ſi ma memoire ne me trompe.

Vous ſçavez que les Armes de Longueville ſont des Fleurs-de-Lis de France briſées du Lambel d'Orleans, & ſous-briſées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre genealogique de cette Maiſon, un cartouche repreſente trois Lis au naturel, environnez d'une haye compoſée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Eſpagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel comme un joug dompte deux Leopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troiſiéme. Sur le premier côté, *Arcentque*: ſur le ſecond, *Domantque*.

Ils les repouſſent.
Ils les domptent.

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'eſprit pour faire des ſymboles de cette eſpece.

Mais pour revenir aux Deviſes juſtes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui ſervent de corps. Je n'entens pas par-là qu'il ne doive y avoir neceſſairement qu'une ſeule figure dans la Deviſe; mais j'entens que s'il y a diverſes figures, elles

doivent ſe rapporter toutes à une même fin, & être ſubordonnées l'une à l'autre ; ou plûtôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainſi le nombre ne gâte rien, & pluſieurs figures ne ſont qu'un corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye & des flots ; le Fer ſur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reſte, quoique le nombre des figures ne ſoit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit danger que la multitude ne fît de la confuſion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles ſans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierreries ou de pieces d'or ſur une table, un eſſain d'abeilles ſur une ruche : car outre que cette ſorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embaraſſe, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la Deviſe, plus le corps a de perfection & de beauté : car la brieveté eſt eſſentielle

Οσῳ ἂν ἐλάττονι

à la métaphore, & il y a plus d'eſprit à exprimer une grande penſée par un ſeul objet, que par pluſieurs.

λεχθῆ πο-
σοῦτοι εὐδο-
κιμεῖ μᾶλ-
λον.
Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.

Au reſte, comme le corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de lui-même, il n'a beſoin d'aucuns embelliſſemens étrangers. Les payſages qu'on peint quelquefois dans l'eſpace qui renferme la figure, & toutes les groteſques dont quelques-uns ornent la cartouche, ſont aſſez hors d'œuvre, & ne ſervent qu'à détourner l'eſprit de l'objet qu'on lui propoſe.

Les Deviſes, auſſi-bien que les Armoiries, ſi nous en croyons Teſauro, veulent un champ net, ſans autre couleur que celle de l'Ecu où elles ſont peintes. De ſorte qu'à ſon avis il n'y a pas plus de raiſon d'ajoûter quelque choſe aux corps des Deviſes, qu'aux pieces des Armes: mais l'uſage l'emporte ſouvent ſur la raiſon, comme je vous ai déja dit; & c'eſt une coutume ſi établie de peindre le ciel dans le champ de la Deviſe, & d'y faire quelques ornemens exterieurs, que je n'oſe la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardât un tem-

perament en cela comme en tout le reſte. Les corps, ce me ſemble, devroient être peints dans le point de vûe où nous avons accoutumé de les voir. Si on repreſente une riviere, un oiſeau volant, une fleur ſur ſa tige; on peut ſans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre comme des accompagnemens neceſſaires. Mais ſi on repreſente une montre, un miroir, & d'autres corps ſemblables, qui ne ſe voient d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre à mon avis ni ciel ni payſage.

Pour le cartouche, il eſt toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'eſprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la Deviſe, qu'à la Deviſe même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la Figure: voici celles qui appartiennent aux paroles, ou pour mieux dire au mot qui anime la Figure.

Le Mot doit être proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un compoſé ſemblable en quel-

que façon à celui que la matiere & la forme ſont enſemble ; il eſt neceſſaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre, à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au corps dont il eſt l'ame ; & qu'il lui convienne de ſorte, qu'il ne puiſſe convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du Lion.

Il s'enſuit de-là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edouard Roi de Portugal ; que *Naturâ dictante*, qu'on a écrit ſous un Faucon prenant l'eſſor, ne ſont pas des mots legitimes, parce que ce ſont des mots communs qui conviennent aux autres animaux, comme au ſerpent & au faucon.

En temps & lieu.

Suivant l'inſtinct de la nature.

On voit le contraire dans les bonnes Deviſes, telles que ſont une Mer ſous une Lune :

Ut variat, moveor :

Ses changemens reglent les miens.

une Barre de fer ſur l'enclume,

Se non arde, non ſi piega.

Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

Ces ames ſont proportionnées à leurs corps, & ne peuvent s'appli-

quer à d'autres pour faire le ſens qu'elles ſont ; c'eſt à-dire pour ſignifier que la mer a divers mouvemens ſelon les differens aſpects de la Lune, & que le fer ne ſe ploye que quand il ſort tout ardent de la fournaiſe.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aiſément ſans elles. Leur propre office eſt de declarer quelque choſe que la Figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoître ſans leur ſecours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainſi ce ſont des mots défectueux, *Flectimur*, *non frangimur undis*, ſous des joncs dans un Etang agité : *Obſtantia nubila ſolvet*, ſous un Soleil entouré de nuages ; ſi bien que pour rectifier ces mots, il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous ſçavez que la Deviſe des joncs fut priſe par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de ſortir de Rome ſous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la perſecution qu'ils ſouffroient n'étoit pas capable de les abat-

L'onde nous fait ployer & ne nous briſe point.

Il diſſipera les nuages.

tre ; & que l'autre Deviſe étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce ſymbole, qu'il ſe tireroit bien des méchantes affaires que ſes ennemis lui avoient faites depuis que le Connêtable de France ſon pere avoit eu la tête coupée.

Au reſte, la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Deviſe eſt entendue principalement d'une partie du corps qui la compoſe, on peut & on doit même nommer cette partie, parce qu'autrement il ſeroit impoſſible de concevoir la penſée de l'Auteur. Cela paroît dans la Deviſe d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam :

Elle eſt encore jeune & porte une couronne.

pour une Princeſſe qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raiſon ; ou vous voyez qu'une partie de la Grenade eſt nommée. C'auroit été une faute de nommer la Grenade même ; mais ce n'en eſt pas une de nommer la Couronne, ſur quoi porte tout le ſens de la Deviſe : au contraire, cela fait une beauté, non ſeulement parce que le ſens eſt

entendu ſans aucune peine ; mais encore parce que le mot de *Couronne* eſt une de ces paroles à double face, qui regarde également la figure & la perſonne, comme je vous dirai dans la ſuite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît, eſt générale, & il faut s'y tenir conſtamment : ce ſeroit s'en écarter que de mettre ſous un Soleil rayonnant, *Illuſtrat* ; car dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vû des Deviſes aſſez eſtimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me ſemble, ce que la vûe ſeule du corps fait entendre : & je me ſouvient d'une entre autres qui eſt peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine Mere Anne d'Autriche. C'eſt un Soleil avec ces paroles,

Ogn'altro lume offuſca.

J'efface toute autre lumiere.

Ce mot, repartit Ariſte, n'eſt pas inutile comme *Illuſtrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obſcurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui eſt ſi propre, qu'on ne peut le peindre ni l'imaginer ſans el-

le : c'eſt ſa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a beſoin que de lui-même pour être connu : il frappe les yeux d'abord, & il ſe fait ſentir aux plus ſtupides, ſans qu'on leur en diſe rien. De ſorte qu'ajoûter ce mot au Soleil, *il brille*, c'eſt, à proprement parler, ne rien dire.

Il n'en eſt pas de même des autres qualitez du Soleil ; quoiqu'elles lui ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vrai qu'en voyant le Soleil, les gens un peu éclairez conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres, qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature, qu'il a du mouvement, qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément ; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plûtôt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont pluſieurs proprietez. Le mot qu'on y ajoûte n'eſt pas in-

utile quand il ſepare une proprieté des autres, qu'il la marque & la détermine ſi bien, que l'eſprit s'y porte & s'y attache auſſitôt. Cette détermination eſt le principal effet du mot ; & c'eſt auſſi principalement parce qu'il détermine la Figure à une ſignification particuliere, qu'on l'appelle Ame, le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine eſpece.

Le mot ne doit point avoir un ſens achevé : & la raiſon eſt, que devant faire un compoſé avec la Figure, il doit être neceſſairement partie, & par conſequent ne ſignifier pas tout. Ce ſeroit pecher contre cette regle, que de donner pour ame à une Hirondelle, *Una hirundo non facit ver* : car ces paroles toutes ſeules ont une ſignification complette ; & dès qu'on les a entendues, on a une notion claire & diſtincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul ſens de lui même : mais je dis qu'il ne doit point avoir le ſens entier qu'ont le mot & le corps étant joints enſemble. Car enfin la ſignification qui fait la forme & l'eſ-

Le Printemps ne vient pas avec une hirondelle.

ſence de la Deviſe ſelon Areſi, réſulte de la ſignification du corps & de celle des paroles. La ſignification du corps priſe ſéparément eſt imparfaite, celle des paroles l'eſt auſſi: mais la ſignification qui réſulte de l'une & de l'autre, eſt entiere: & c'eſt celle-là que le mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point auſſi dans les Deviſes exactes. Un ſeul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié, & faiſant un cercle,

Ad me redeo.

Je reviens à moi-même.

Le ſens propre & litteral de la Deviſe eſt que le ſerpent revient à ſoi en ſe ramaſſant & en joignant ſa queue à ſa tête. Le mot tout ſeul n'a pas cette ſignification. A la verité, *Je reviens à moi*, ſignifie quelque choſe, mais il ne ſignifie pas en particulier ſans la repreſentation du ſerpent, *que le ſerpent revient à ſoi en ſe repliant, & en joignant ſa queue à ſa tête.*

Cette condition du mot diſtingue encore la Deviſe de l'Emblême, dont les paroles ſeules ont non ſeulement un ſens plein & achevé, mais encore

toute la ſignification qu'elles ont avec la figure ; comme *Virtutem fortuna premit*, ſous la Fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum eſt*, ſous la figure de Scevola qui met ſa main dans le feu.

La fortune ſouvent accable la vertu.

Il eſt d'un Romain de ſouffrir & de faire de grãdes choſes.

Les paroles, pour être fort juſtes, doivent avoir un ſens ſuſpendu, & laiſſer quelque choſe à deviner : comme *Si tangar*, ſous un piſtolet bandé : *Ut vivat*, ſous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout ſimple vaut mieux à mon gré, que *De mi muerte, mi vida* : ou, *Ut vivat, moritur*. De même, *Ne fa fede il pianto* ſous un Alambic, eſt plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles diſent ce que les autres font penſer. Par cette raiſon, *Mas dentro* ſous le Mont Gibel, ſeroit peut-être plus fin que *Mas dentro que fuera*.

Pour peu que l'on me touche.

Afin qu'il vive.

De ma mort viét ma vie.

Il meurt pour vivre.

Mes larmes en font foi.

Les flammes au dedans & les pleurs au dehors.

Plus au dedans.

Plus au dedans qu'au dehors.

De là vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élegamment, lorſque ſans l'exprimer on peut entendre la Deviſe. Ainſi le *Cominus & eminus* de Louis XII. ſous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *ſe tuetur* : non-

Et de près & de loin.

Et de près & de loin frappe, il ſe défend.

ſeulement parce que le mot eſt plus court, & que le ſens du mot eſt plus ample, mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans ſa Préface, rien ne plaît tant à l'eſprit de l'homme que de trouver quelque choſe de lui-même dans les objets qu'on lui préſente ; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner ſujet de croire qu'on ſe défie de ſa capacité & de ſa pénétration en lui montrant tout.

C'eſt à-dire, interrompit Eugene, que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Ariſte ; & c'eſt pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais ſa brieveté doit être proportionnée : & deux ou trois paroles, comme *Moriendo coruſcat*, ſous un bout de flambeau ; *Cœleſtes ſequitur motus*, ſous un Tournesol : *Per vulnera creſcit*, ſous une tête de Saule ; deux ou trois paroles, dis-je, ſont plus agréables qu'une ſeule ; comme *Laceſſitus*, ſous un Cigne terraſſant un Aigle, pour Her-

Il éclate en mourant.

Il ſuit les mouvemens du ciel.

Il croît par bleſſures.

Lorſqu'on l'irrite.

Je me releverai.

cule de Gonzague : *Reſurgam*, ſous un Roſeau abbatu par le vent, pour un Homme de mérite maltraité de la Fortune. Car quoiqu'il y ait de l'eſprit à renfermer un grand ſens en une parole ; cependant l'unité n'étant pas un nombre, une parole ſeule ne fait aucune harmonie ; au lieu que deux ou trois ont quelque choſe de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même temps.

Mais le mot eſt-il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene ? Non, dit Ariſte, il peut s'étendre juſqu'à quatre ou cinq : mais c'eſt auſſi le dernier terme où il peut aller, ſur tout ſi les paroles ſont Latines ; car ſi elles ſont Italiennes, il peut être un peu plus long, pourvû qu'il ait la meſure d'un vers. C'eſt le ſentiment de tous les maîtres ; & de plus, c'eſt l'uſage : ſoit que les vers Italiens ayent moins d'étendue que les autres, ſoit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de reciter, ſont, ce me ſemble, un bel effet, dit Eugene. Il n'eſt pas neceſſaire abſolu-

ment, repartit Ariſte, que le mot ſoit toujours un demi-vers, ni même qu'il ſoit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une Deviſe peut être belle ſans cela, & les mots de pluſieurs Deviſes excellentes ſont en proſe, témoin *Cominus & eminus*.

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'eſt que le mot doit avoir une juſte meſure de vers, ou être une pure proſe; rien n'étant plus deſagreable ni moins harmonieux qu'une armonie imparfaite, comme celle de ce mot ſous une Lune qui éclipſe le Soleil, *Adimit quo ipſa refulget*; & de cet autre qui ſert d'ame à des Mouches ſur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui eſt tiré de ce vers,

Elle ravit l'éclat dont elle-meme brille.

Elles s'attachent plus à des corps moins polis.

Labuntur nitidis, ſcabriſque tenaciùs hærent.

Il faut bien ſe donner de garde d'eſtropier un vers pour faire le mot d'une Deviſe; mais auſſi il ne faut pas negliger la cadence d'un vers quand elle ſe préſente, comme dans la Deviſe de M. Bochar Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'eſt un Chien couchant, qui

après avoir découvert des perdrix, ſe couche à terre, & les arrête ſans ſe jetter deſſus, avec ce mot,

Inventis fidus abſtinet.

Et fidele il s'abſtient de ce qu'il a trouvé.

Il falloit dire pour le nombre : *Abſtinet inventis fidus* ; & pour la perfection de la Deviſe, *Abſtinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend aſſez. *In tenebris clarior*, ſous une Lune, ne ſonne pas ſi bien que *Clarior in tenebris.*

Je brille plus dans les tenebres.

Mais ne faut il pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célebre ?

Cela n'eſt pas non plus neceſſaire, répondit Ariſte : celui qui fait une Deviſe, peut en faire le mot lui même ; & c'eſt un uſage fort établi. A la verité, les Deviſes ſont plus ſçavantes, quand les mots ſont pris d'un ancien Auteur : elles ſont même plus ſpirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un ſens different du ſien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Son mouvement fait tout ſon prix.

On a appliqué ingenieuſement *Mobilitate viget*, à une Horloge, &

Vires acquirit eundo, à une Riviere. Cet autre vers du même Poëte,

Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo:

Ce vers, dis-je, a ſervi à deux Deviſes pour le Clergé de France, ſous deux figures differentes. *Igneus eſt ollis vigor* a été mis ſous des Etoiles, & *cœleſtis origo* ſous des perles.

En avançant, elle augmente ſes forces.

Une vive ardeur les anime.

Et leur origine eſt celeſte.

Il y a du bonheur & de l'eſprit à employer les paroles d'un Poëte à une choſe à quoi le Poëte ne penſa jamais, & à les employer ſi à propos, qu'elles ſemblent avoir été faites exprès pour le ſujet auquel elles ſont appliquées. Ceux qui ont lû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, ſont touchez de ces applications heureuſes; car l'eſprit trouve quelquefois du plaiſir à prendre le change, & à être trompé. Ce qui arrive, ſelon Ariſtote, quand les métaphores nous ſurprennent agréablement, & qu'une parole à un autre ſens que nous ne peuſions, mais enfin cette perfection n'eſt pas eſſentielle; & après tout, je ne ſçai s'il n'y a point autant de gloire à inventer un mot juſte & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour

Γίγνεται δὲ ὅταν παραδόξον ᾖ, καὶ μὴ πρὸς τὴν ἐμπροσθεν δόξαν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

moi je vous avoue, ajoûta-t-il, que je me ſçaurois bon gré d'avoir fait un mot auſſi beau qu'eſt celui de la Deviſe de Monſieur,

Alter poſt fulmina terror.

Après la foudre, il n'eſt rien tant à craindre.

Ce mot ſous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poëtes.

Quoi qu'il en ſoit, une des plus eſſentielles qualitez du mot, eſt de ne rien énoncer qui ne ſe puiſſe verifier de la Figure. Comme dans une propoſition, on n'attribue rien au ſujet qui ne ſoit dans le ſujet, ſelon un des axiomes de Logique: dans la Deviſe on ne doit rien attribuer à la Figure, qui ne ſoit dans la Figure; car la Deviſe eſt une eſpece de propoſition figurée, où le corps tient lieu de ſujet, & l'ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Elle ne changepoint en changeãt de climat.

Suivant cette regle, ce n'eſt pas un mot régulier que *Cœlum non animum mutat*, qui a été mis ſous une Galere: car *non animum mutat* ne ſe peut pas verifier d'une Galere priſe en elle-même, comme elle doit l'être, pour ſervir de corps à une Deviſe.

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, dans la Deviſe d'un Soleil éclipſé, que prit le Cardinal Aſcanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu ſon ennemi. Cet *ingrata* ne ſe peut pas dire veritablement de la Lune. Quoiqu'il ſoit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe ſa clarté à notre égard, il eſt faux qu'elle le faſſe par ingratitude. Auſſi Ferro a remarqué, que pour réformer la Deviſe, on retrancha cette parole vicieuſe; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipſa refulget*, qui eſt un bout de vers eſtropié, comme je vous ai dit.

L'ingrate me ravit ce qui la fait briller.

Il s'enſuit de là que tous les mots qui expriment une penſée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la perſonne, ne ſont pas juſtes; comme *Domine, probaſti me*, ſous l'Or dans le creuſet: *Ardo, y adoro*, ſous l'Encens allumé dans l'encenſoir: *At lacrymis mea vita viret*, ſous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre ſans fauſſeté, ni de l'or, ni de

Seigneur, vous m'avez éprouvé.
Et je brûle & j'adore.
Mes larmes font fleurir ma vie.

l'encens, ni de l'amaranthe; n'étant point vrai que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La verité dont il s'agit doit être constante, necessaire & éternelle, comme parlent les Philosophes; c'est-à-dire que le Mot doit être toûjours vrai, & se verifier en tout temps de la Figure, soit qu'elle soit naturelle, ou artificielle; car les ouvrages de l'art, aussi-bien que ceux de la nature, étant faits selon des regles certaines, ont des proprietez qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent*, sous une galere qui étant repoussée par les vents, tâche d'entrer dans le port à force de rames: car il arrive quelquefois, & même d'ordinaire, que les vents rejettent les vaisseaux en mer, & les empêchent d'aborder; de sorte que ces paroles, *Morantur, non arcent*, bien loin d'être toûjours vraies, sont souvent fausses.

Sans me chasser, ils me retardét.

Je vous disois tout-à l'heure que les mots qui ne conviennent qu'à la personne, sont défectueux: j'ajoûte

que les mots qui ne conviennent qu'à la figure, le ſont auſſi. Il faut que le mot tombe juſte ſur la figure qu'il anime ; mais il faut encore à mon avis, qu'il vienne bien à la perſonne pour qui on fait la Deviſe ; & je voudrois qu'il fût conçû en des termes équivoques, qui convinſſent également à l'une & à l'autre : car il me ſemble que le mot eſt comme le lien de la Figure & de la choſe figurée ; & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le ſens litteral & le ſens myſtique de la Deviſe. Je m'explique : ces deux ſens ſe rencontrent dans toutes les Deviſes régulières, comme dans celle de la Flamme.

Deorſum nunquam. Jamais en bas.

Le ſens litteral eſt que la flamme ne deſcend jamais en bas : le ſens myſtique eſt que la perſonne dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choſes de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la perſonne, comme *Deorſum nunquam*, l'eſprit conçoit la métaphore, & fait la comparaiſon en même tems : d'un même regard il voit la Figure & la

choſe figurée. Que ſi les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran ſous un Soleil couvert de nuages,

Les brouillards m'ôtent le ſoleil.

Mihi tollunt nubila ſolem.

C'eſt la Deviſe qui fut faite pour Anne d'Autriche l'an mil ſix cens quinze, lorſque Louis le Juſte faiſoit la guerre aux Rebelles: ſi les paroles, dis-je, ne tombent que ſur le corps, l'eſprit ne conçoit d'abord que le ſens propre & litteral. Par exemple, dans la Deviſe que je viens de vous dire, on conçoit ſeulement que les nuées cachent le Soleil au cadran; & pour concevoir que cela ſignifie que les troubles privoient la Reine de la preſence du Roi, il faut faire un ſecond pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juſte. Un mot équivoque épargneroit à l'eſprit cette fatigue, & lui donneroit du plaiſir: car nous aimons les voies abregées, & les paroles les plus agréables ſont celles qui nous inſtruiſent promptement.

Ἀστεῖ', ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene,

ce n'eſt pas une Deviſe juſte que celle d'un Phare au bord de la mer ſous un Ciel plein d'étoiles,

Quod nequeunt tot ſidera, præſtat.

Ce que ne peuvent pas tant d'aſtres, il le fait.

Elle fut faite autrefois ſur le Maréchal de Baſſompierre, reprit Ariſte, pour ſignifier que les perſonnes les plus ſignalées de ſon tems ne le valoient pas; & il faut avouer que le ſens en eſt beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de juſteſſe, non-ſeulement parce que les étoiles qui paroiſſent dans le corps ſont exprimées dans le mot, mais encore parce que cette parole *ſidera* ne convient pas proprement aux perſonnes auſquelles on préfere le Maréchal. Il faut dire le même de la Deviſe que porta le Duc d'Albe dans une courſe de Taureaux; c'étoit une Aurore avec ce mot.

Al parecer de l'Alva s'aſcondan las Eſtrellas.

Lorſque l'Aube paroît, que les aſtres ſe cachent.

Il faut confeſſer néanmoins que l'alluſion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Eſtrellas* aux armoiries des Fonſeques, après leſquels il devoit entrer, fait un effet ſi agréable, qu'il y a bien des Deviſes régulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot ſe doit entendre des vers dont on a courume d'accompagner les Deviſes ; car ces vers ne ſont proprement qu'une explication du Mot ; & pour être juſtes, ils doivent convenir à la figure & à la perſonne. Ils ne le ſeroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plûpart des faiſeurs de Deviſes ignorent cette regle, ou ne ſe mettent pas trop en peine de la garder : il eſt vrai que ces ſortes de vers coûtent un peu, & qu'ils demandent un génie heureux, ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & réver longtemps avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'être fort exact & difficile à contenter, on ne réuſſit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnaſſiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la Deviſe. Je me ſouviens, répondit Ariſte, de deux quatrains qui me ſemblent aſſez juſtes, & qui pourroient ſervir de modeles : ils ſont de la façon d'un bon Maître. L'un eſt fait

fait ſur la Deviſe du Soleil,

Non ſibi, ſed mundo.

Non pour lui mais pour l'Univers.

Le voici :

Je fais la loi moi ſeul à cent peuples divers :
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Eſt beaucoup moins pour moi, qu'il n'eſt pour l'univers.

L'autre explique les paroles qui ont été miſes ſous un Ver à ſoye commençant à filer :

Sibi vincula nectit.

Il ſe fait des liens.

Je ſuis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au ſervice des Grands :
Cependant je leur donne & ma peine & mon tems,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Le premier quatrain convient également au Soleil & à un puiſſant Monarque : le ſecond au ver à ſoye, & à un homme qui s'engage dans le ſervice des Princes. Toutes les paroles en ſont heureuſes & équivoques. Ces quatrains ne renferment que les penſées des Deviſes ſur leſquelles ils

ſont faits ; & en cela ils me plaiſent beaucoup plus que certains madrigaux fort ſpirituels & fort pompeux, qui outre la penſée de la Deviſe qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport. Car le bon ſens veut, ce me ſemble, que cette eſpece de madrigaux n'étant qu'une explication de la Deviſe, il n'y entre que la penſée de la Deviſe, ou que les penſées qui y conduiſent, & qui ſont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me ſouvenir des vers qu'un bel Eſprit a ajoutez aux belles Deviſes qu'il a faites pour le Roi. C'eſt celui dont nous avons lû autrefois avec tant de plaiſir le *Poëme de la Peinture*. Il y a pluſieurs talens qui le rendent digne de ſon emploi ; mais il en a un particulier, pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reſte, par les mots équivoques dont je vous ai parlé, je n'entens pas des alluſions & des jeux ſur une parole, comme il s'en voit en quelques Deviſes : par exemple, dans celle de Diane de Poitiers Ducheſſe de Valentinois ; c'étoit un Dard tiré de ſes Armes, avec ce mot,

Conſequitur quodcunque petit.

Il atteint le but où il va.

Le jeu eſt dans ces paroles, *conſequitur* & *petit*, dont l'une ſignifie *atteindre* & *obtenir*, l'autre *demander* & *aller à un terme*. La penſée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard pouſſé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu ſe rencontre dans la Deviſe d'Henri II. Roi de France; c'eſt, comme vous ſçavez, un Croiſſant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem:

Juſqu'à ce qu'elle remplisse tout ſon cercle.

& dans celle que Philippe II. Roi d'Eſpagne prit par un ſentiment d'émulation & de jalouſie; c'eſt un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, ſautant par deſſus, avec ce mot,

Non ſufficit orbis.

L'enceinte eſt trop étroite.

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, ſignifie à l'égard de la Lune, juſqu'à ce qu'elle rempliſſe tout ſon cercle de lumiere; & à l'égard d'Henri, juſques à ce qu'il rempliſſe tout le monde de la

la gloire de ſon nom. *Non ſufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte eſt trop étroite ; & à l'égard de Philippe, que le monde eſt trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à ſa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers, avec ce mot,

Majores donec ſuperem.

Jusqu'à ce que je surpasse les plus grands.

Ce *majores* ſignifie d'un côté de grands Lauriers, & de l'autre des Ancêtres.

Je ne blâme pas ces ſortes d'alluſions ? elles peuvent avoir lieu dans la Deviſe, elles y ont de la grace quelquefois. Mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entens ſeulement celles qui étant communes, peuvent s'appliquer à deux choſes en même tems. Car ſelon la doctrine d'Ariſtote, ce ſont les termes univerſels qui ſont l'équivoque : comme *Deorſum nunquam*, *cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je penſe là-deſſus : mais je ne prétens pas faire une regle de mon ſentiment, ni condamner toutes les Deviſes, dont le

Mot eſt particulier, & déterminé à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eu une approbation génerale, comme celle du Duc de Sully, Grand-Maître de l'Artillerie : c'eſt une Aigle portant la foudre, avec ce mot,

Quo juſſa Jovis.

Où l'ordre de Jupiter m'appelle.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le même rang une pluye d'or tombant d'un nuage :

Fulminibus dum parcit Juppiter :

Quand Jupiter veut épargner les foudres.

le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

In rorem & fulmina :

Pour faire la roſée & pour former la foudre.

un Eſſain d'Abeilles :

Sponte favos, ægrè ſpicula :

Le miel de gré, l'éguillon à regret.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Miſcens autumni & veris honores.

Joignant les fruits d'Automne aux beautez du Printems.

Ces quatre Deviſes ont quelque choſe d'admirable. La premiere a été faite ſur Dunkerque, quand le Roi l'acheta des Anglois : la ſeconde ſur la Juſtice du Roi, pour exprimer qu'il emploie l'argent qu'il leve dans ſon Royaume pour récompenſer ſes

bons ſerviteurs, & pour faire la guerre à ſes ennemis : la troiſiéme ſur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faiſoit des graces volontiers : mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatriéme ſur M. le Préſident de Mêmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément, & que la vieilleſſe eſt belle & fleurie en ſa perſonne. Les vers qui ont été faits ſur cette derniere Deviſe, en expliquent bien les paroles.

Je ſuis le favori des Cieux ;
Mon nom eſt celebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne,
C'eſt d'être ſeul en même temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les Deviſes qui regardent notre grand Monarque, & dont les mots renferment le Soleil, ne ſont pas les plus juſtes ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariſte, avoir beaucoup de juſteſſe & de beauté, pourvû que le Soleil ne paroiſſe point dans la Fi-

gure, & que rien ne manque d'ailleurs à la Deviſe.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour ſon ſymbole, & qu'il s'eſt approprié ce bel aſtre, pour m'exprimer de la ſorte ; les perſonnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui : on conçoit en même tems l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les mots réguliers, *Ut ſe Soli explicet uni*, ſous un Serpent replié en pluſieurs tours, pour un Miniſtre fort ſecret, qui ne ſe découvre qu'à ſa Majeſté : *Uno Sole minor*, ſous une Lune, pour Monſieur Frere unique du Roi : *Soli paret, & imperat undis*, ſous le même corps pour le Duc de Beaufort Amiral de France.

Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil ſeul.

Le Soleil ſeul me ſurpaſſe en grãdeur.

J'obéis au Soleil, & commande à la mer.

Il n'en eſt pas tout-à fait de même de *Solem ſola ſequor*, ſous la Fleur ſolaire, pour Marie de Medicis ; ni de *Mihi tollunt nubila Solem*, ſous le Cadran dont je vous ai parlé, pour Anne d'Autriche, ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas des perſonnes ; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roi auſſi tôt que du So-

Je ſuis ſeule le Soleil.

Les nuées me cachent le Soleil.

leil, dans les Deviſes faites pour Monſieur, pour un Miniſtre ſecret; & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles Deviſes, dit Eugene, ont le plus ſouvent un mot tel que vous le voulez : & pour moi, je ſerois d'avis que tous les mots fuſſent ainſi, autant que cela ſe peut. Il n'y a rien de plus raiſonnable, & je me ſçais aſſez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques Deviſes, où cette regle n'eſt pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorenci Connêtable de France à qui la vieilleſſe n'affoiblit ni l'eſprit ni le corps ; une Perle hors de ſa nacre, *Deſeruiſſe juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne après ſa mort.

L'hyver ne m'ôte rien.

Il m'eſt avantageux d'avoir quitté la mer.

Il s'enſuit de cette regle, pourſuivit Ariſte, que dans les Deviſes des femmes, le genre maſculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma penſée. Marguerite de Valois Reine de Navarre prit pour ſa Deviſe un Tourneſol avec un mot tiré de Virgile :

Non inferiora ſecutus. Je ne ſuis pas le moindre des autres.

Ces paroles ſont belles & harmonieuſes ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un ſoleciſme en fait de Deviſe.

Il faut raiſonner de même à proportion des Deviſes qui ſont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'eſt une Palme avec ce mot,

Inclinata reſurgo. Je me releve étant panchée.

Le plus sûr en ces rencontres, quand le genre de la figure & celui de la perſonne ſont differens, c'eſt de ne point marquer le genre dans le mot, à moins que le genre ne ſoit commun, comme *degener*, *ſublimis*.

On ne peut pas, ſe diſpenſer en notre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cauſe de l'article qui ne s'omet point. Par exemple ſi je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui impoſent agréablement aux yeux, je dirai bien en Latin *Decipit & placet* ; Il trompe & il plaît. en Italien *Inganna e piace* ; en Eſpagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues omettent leurs articles : mais en François je ſuis obligé de dire, *il*

trompe & il plaît. Cet *il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'eſt peut-être pour cela en partie, répondit Ariſte, que notre langue n'eſt pas ſi propre aux Deviſes, que le ſont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour ſe tirer d'affaire, & pour ſauver l'honneur de notre langue; c'eſt de mettre le mot de la Deviſe à la premiere perſonne, par exemple, *Je trompe & je plais.*

Il s'enſuit encore que le mot ne doit point être métaphorique: car s'il étoit métaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déja une metaphore, ſi les paroles qui l'animent ſont figurées, c'eſt métaphore ſur métaphore; ce qui a de l'affectation & fait de l'obſcurité. L'auteur de l'*Art des Deviſes* a remarqué cela judicieuſement; en faiſant lui-même la critique d'nne Deviſe qu'il confeſſe avoir faite, avant que de bien ſçavoir les regles, qu'il a enſeignées depuis aux autres. C'eſt une Roſe avec ce mot,

Toute de flammes & de traits. *Tutta fiamma, tutta ſtrali.*

Il y a beaucoup d'eſprit en ces pa-

roles, comme en tout ce que fait le même Auteur : elles ſont vives & brillantes ; mais étant toutes métaphoriques, elles ne ſont pas légitimes.

Je n'entens pas par les paroles métaphoriques celles qui ſont autoriſées & devenues propres par l'uſage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces ſortes de paroles étant communément reçûes, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obſcur à notre égard ; & bien loin de faire un méchant effet, elles en font un très-bon. Ainſi l'on peut dire élegamment que parmi toutes les étoiles du ciel la Bouſſole n'en regarde qu'une,

Aſpicit unam.

Il n'en regarde qu'une.

A parler proprement, il faudroit dire, *Ne ſe tourne que vers une.* Mais le mot de *regarder* en cet endroit-là étant de ces mots que l'uſage a rendu propres, *Aſpicit unam*, eſt plus beau qne ne ſeroit, *Se convertit ad unam.*

Il ne ſe tourne que vers une.

Cette obſervation peut ſervir à juſtifier pluſieurs belles Deviſes, dont les mots contiennent quelque métaphore. La Fuſée volante du Marêchal de Baſſompierre eſt ſans doute de ce

nombre, dit Eugene ; car le mot eſt en partie métaphorique, & c'eſt, ſi je m'en ſouviens bien,

Da l'ardore, l'ardire.

De mon ardeur ma hardieſſe.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes*, repartit Ariſte, propoſe celle-là pour modele, & en admire ſur-tout le mot, qui eſt ſelon lui *le plus ingenieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* eſt une de ces métaphores, qui ſont *ſi retenues & ſi modeſtes, qu'elles ne paroiſſent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près, qui n'ont rien de rude ni d'écarté ; rien qui s'éleve au-deſſus de la ſimplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fuſſent *privilegiées, & qu'on leur fît grace en faveur de leur modeſtie.* Il dit que l'*ardore* eſt propre, & que l'*ardire* eſt métaphorique : *mais que ce métaphorique approche fort du propre, & lui reſſemble ſi naïvement, qu'il n'y a perſonne qui de bonne foi ne le prenne pour être de même coin & de même eſpece.* Et il dit tout cela *pour ne laiſſer point de lieu aux ſcrupules de certains eſprits timides, que la vûe d'une feuille ou d'une paille hors de ſa place pourroit arrêter.*

Pour moi, je vous avoue franchement que je ſuis de ces eſprits timides & ſcrupuleux, que ces ſortes de métaphores effarouchent. La *hardieſſe* d'une fuſée me paroît une métaphore aſſez hardie. Je doute même que l'*ardire* parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores, ne ſoit point trop fort dans le ſens que lui a donné l'Auteur de la Deviſe du Maréchal de Baſſompierre. Je ſuis sûr du moins qu'à l'égard de la fuſée, ce n'eſt pas un mot devenu propre pour l'uſage, comme je voudrois que fuſſent toutes les paroles métaphoriques qui compoſent les mots des Deviſes.

Ce que je trouve de joli dans ce mot : *Da l'ardore, l'ardire*, c'eſt la reſſemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même ſon, ſans avoir le même ſens : comme *Dum flagrat fragrat* ſous de l'encens allumé : *Et ſcopus & ſcopulus*, ſous un Rocher où le vent pouſſe un navire : *Vi potiar patiar* ſous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuſe de paroles, qui n'eſt après tout qu'une beauté ſuperficielle, il ne faut pas

En brûlant il ſent bon.
Et le but & l'écueil.
Je ſouffrirai pour en jouir.

negliger ce qu'il y a de plus eſſentiel dans le mot, je veux dire la verité & la proprieté : car enfin, à parler proprement, il n'eſt point vrai que la fuſée ait de la hardieſſe quand elle s'enflamme ; & *l'ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux & la fureur à une Comete ; de ſorte que j'aimerois preſque autant *Ardore d'ira e non d'amore* ſous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire* ſous une Fuſée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour danſé l'an 1618.

L'ardeur de la colere, & non pas de l'amour.

Ὅσῳ ἂν ἐλάττονι καὶ ἀντικειμένως λεχθῇ, τοσούτῳ εὐσχημοσύνῃ μᾶλλον.

Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 11.

Il me ſemble, dit Eugene, que l'oppoſition fait un plus beau jeu dans les paroles que la reſſemblance. Vous avez raiſon, répondit Ariſte : l'Anthitheſe donne bien de l'agrément au Mot, & les maîtres l'employent d'ordinaire dans leurs Deviſes : comme *Omnibus unus*, ſous le Soleil que le Roi a pris pour ſon ſymbole : *Omnibus & nulli*, ſous un Miroir : *Immobil muove*, ſous une pierre d'aiman qui attire un fer : *Più ſepolta, più viva*, ſous une Fontaine jaliſſante.

Un ſeul à tous.

Je ſuis à tous, & ne ſuis à perſonne.

Elle meut étant immobile.

Plus on l'enſevelit, plus on la rend vive.

Quand on peut joindre dans le mot la reſſemblance avec l'anthitheſe, cela y fait un double agrément : comme *Morior dum orior*, ſous un Eclair :

Je meurs, lorſque je nais.

Si deferar efferar, ſous un jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces ; car il ne faut jamais rien forcer : mais quand le ſujet les préſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, ſelon le ſentiment des maîtres, c'eſt que le mot doit être toujours ſpirituel, & avoir je ne ſçais quoi qui pique, ou dans le ſens ou dans les paroles.

Si l'on m'abaiſſe, je m'éleve.

Je crois, dit Eugene, que le Mot doit être toûjours en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte : car la Deviſe étant un ſymbole ingenieux, elle ne doit pas être entendue du peuple ; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui en doivent penetrer le ſecret. Cependant les Italiens & les Eſpagnols ont un uſage contraire : ils font la plûpart de leurs Deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement ; & ſoit que nous y entendions plus de fineſſe qu'eux, ou que notre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la Deviſe, nous n'avons pas coutume de faire les mots

de nos Deviſes en François. Ce n'eſt pas que nous ne nous ſervions quelquefois de notre langue : mais c'eſt que nous nous en ſervons plus rarement. Pour une ame Françoiſe, il y en a cent Latines, Eſpagnoles & Italiennes.

Toutes ſortes de langues apparemment ne ſont pas propres pour la Deviſe, continua Eugene. Non, dit Ariſte. Les langues Orientales, & celles du Nort en ſont bannies: un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, ſeroit quelque choſe de monſtrueux parmi nous. Il faut que le Mot ſoit en une langue étrangere, afin qu'il ſoit plus myſterieux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il ſoit en une langue barbare ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je ſuis bien trompé, dit Eugene, ſi je n'ai vû pluſieurs Deviſes, dont les paroles ſont en Grec. Vous en avez pû voir quelques-unes, repartit Ariſte : mais auſſi le Grec eſt plus commun que l'Hebreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la Deviſe d'un

homme docte; & je trouve bon qu'une Académie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la ſienne une Plante appellée *Agnus Caſtus*, dont l'ombre ſeule chaſſe les ſerpens, avec ce mot,

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui ſignifie, comme vous voyez, *il chaſſe les plus nuiſibles*: Mais je ne puis ſouffrir que Catherine de Medicis ait pris pour ſa Deviſe un Arc en Ciel avec ce mot,

Φῶς φέρει, ἡ δὲ γαλήνην,

Qu'il porte la lumiere & la tranquillité.

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquilité & la lumiere. Il ſiéroit mieux à un Docteur qu'à une Reine de parler Grec : & d'ailleurs il n'eſt pas vraiſemblable qu'une femme ſoit aſſez ſçavante pour s'exprimer de la ſorte. Car quoique les Deviſes des Princes ne ſoient pas toûjours de leur façon, elles doivent toûjours être faites d'une maniere qui laiſſe penſer qu'ils en ont pû être les Auteurs : je parle des Deviſes qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en pluſieurs rencontres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la Deviſe, ſont le Latin, l'Eſpagnol & l'Italien.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens ſe ſervent communément de leur langue ? C'eſt peut-être, repliqua Ariſte, qu'ils ont peu d'uſage des autres langues. C'eſt peut-être auſſi que les François ayant inventé les Deviſes, lorſqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples ſous Charle. VIII. ils ajoûterent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux Eſprits d'Italie d'employer leur langue dans les Deviſes qu'ils firent enſuite.

Quoi qu'il en ſoit, pourſuivit-il, les paroles Italiennes ou Latines, Eſpagnoles ou Françoiſes, doivent être dites de la Figure en troiſiéme perſonne, ou être proferées par la Figure, comme ſi elle parloit elle-même. C'eſt un uſage reçû ; & la conſtruction du mot ne peut être réguliere autrement. Ainſi, pour animer en Italien une Fuſée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,

ou

Ardendo s'inalza.

Je méleve en brûlant. C'eſt en brûlant qu'elle s'éleve.

Ce ſont les regles principales qu'on

doit obſerver pour faire des Deviſes juſtes. J'ajoûte ſeulement que la fin de la Deviſe eſt de faire connoître une penſée noble & particuliere par le moyen de la Figure & du Mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entens par là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme en une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes & les propoſitions dogmatiques ; car il y a encore cette difference entre la Dviſe & l'Emblême, que la Deviſe eſt un ſymbole déterminé à une perſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier, & que l'Emblême eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit être noble ; car la Deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt ſelon le Comte Teſauro, une métaphore peinte ſur le bouclier des Heros : *Una metafora dipinta nello ſcudo de gli heroi.* Ainſi il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque choſe

Τῆς ἀλληγορίας αἱ μεταφοραί. *Dion. Long.*

de ſublime ; & de plus qu'elle ſoit digne de l'ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choſes grandes & difficiles, & qu'elle eſt d'autant plus excellente, que les entrepriſes où elle engage ſont plus relevées & plus perilleuſes : les Deviſes les plus parfaites du côté de la penſée, ſont celles qui ſignifient la conquête d'un Royaume, la défenſe de la Patrie ou de la Religion.

A la verité, toutes les Deviſes ne doivent pas ſignifier une entrepriſe héroïque du premier ordre, mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuſe, une paſſion honnête, une vertu éminente, enfin quelque choſe de grand & d'illuſtre : ſur-tout elles ne doivent preſenter rien de ſale ni aux yeux ni à l'eſprit. Ce ſeroit un monſtre qu'une Deviſe qui bleſſeroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne ſuffit pas que la penſée ſoit noble & particuliere, il faut encore qu'elle ſoit une, c'eſt-à-dire, qu'elle n'exprime qu'une choſe. L'unité n'eſt pas moins neceſſaire à la Deviſe qu'à la Tragédie ; & comme ſelon les maîtres du Theatre, pluſieurs actions ne

peuvent être le ſujet d'une Tragédie parfaite, pluſieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une Deviſe réguliere. L'ancienne Deviſe des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité : elle avoit pour corps un Fuſil ſur deux bâtons de laurier en croix, & la Toiſon d'or avec ce mot.

Flammeſcit uterque.

L'un & l'autre s'enflamment.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires ſur victoires, & qu'ils s'expoſeroient à toutes ſortes de périls pour ſe rendre maîtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toiſon d'or. Voilà pluſieurs penſées, comme vous voyez, & des penſées qui n'ont point de liaiſon l'une avec l'autre, étant fondées ſur des corps fort differens, comme ſont le fuſil, les branches de laurier, & la Toiſon d'or. Diſons le même d'une Horloge avec une pierre à fuſil, *Sopitos ſuſcitat* : que certains Academiciens de Gennes appellez *Addormentati*, portent pour leur Deviſe. Voilà un beau nom pour des Academiciens, dit Eugene en riant.

Elle éveille les endormis.

C'eſt le mélange de ces penſées diverſes qui détruit l'unité de la Deviſe, reprit Ariſte : car ſi un corps a deux proprietez, & que ces deux proprietez qui naiſſent d'une même racine, ſe preſentent à l'eſprit, pour ſignifier quelque choſe : alors deux penſées n'en font qu'une, à proprement parler, à cauſe de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Cela ſe voit dans pluſieurs bonnes Deviſes, & entre autres dans celle de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce mot,

Cominus & eminus,

qu'il feroit ſentir de près & de loin à ſes ennemis ce que pouvoit une puiſſance comme la ſienne. Vaincre ſes ennemis *de près & de loin*, ce ſont deux penſées unies par la figure qui les repreſente ; le Porc-épi ayant ces deux proprietez de piquer de près, en ſe jettant ſur celui qui l'attaque ; & de loin, en lui lançant ſes éguillons.

Une des premieres Deviſes que j'ai faites a été pour un grand Seigneur qui faiſoit de grandes charitez dans ſa Province, mais fort ſecre-

tement ſelon l'eſprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charitez, & les faire ſecrettement*, ce ſont deux choſes qui ſe réduiſent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui roulant doucement & ſans bruit, fertiliſe les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'eſt ce que diſent les paroles que j'ai données pour ame à ce corps,

Fert tacitus, quò fertur, opes.

Par tout ſans bruit il porte l'abondance.

Le quarain qui explique la Deviſe, fait encore mieux concevoir ma penſée.

Je ſuis au peuple heureux pour qui
Dieu m'a produit,
De tous biens une riche ſource :
Mais reglé toûjours dans ma courſe,
Plus je lui fais de bien, & moins
je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit juſqu'à cette heure, ajoûta Eugene, que pour faire des Deviſes juſtes, il ne faut point ſuivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon ſens.

Mais pour vous dire tout ce que je ſçais ſur cette matiere, pourſuivit

Ariſte, & ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui eſt en notre ſiecle le grand maître de la Deviſe, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle ſcience : les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux ſortes : les unes ſont ſuperficielles, & ont un ſens ſi facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un ſens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais auſſi dès qu'elles ſont conçûes, elles donnent de l'admiration & du plaiſir. Les premieres ſont les Deviſes communes, comme celles de la Perle dans ſa nacre,

Dat pretium candor.

Sa blancheur fait ſon prix.

de la Lune en ſon ciel,

Non vultus, non color unus.

Elle a plus d'une face & plus d'une couleur.

Les ſecondes ſont les Deviſes excellentes, comme celles de l'Arbriſſeau auprès d'un chêne abattu par des vents qui ſoufflent de tous côtez ;

Cedendo reſiſtit ;

Il réſiſte en cédant.

de l'eau froide verſée ſur de la chaux,

E fredda m'accende.

Froide qu'elle eſt, elle m'enflamme.

Où vous devez remarquer que le merveilleux

merveilleux consiſte d'ordinaire dans l'union de deux penſées & de deux termes qui ſemblent contraires & incompatibles.

La Deviſe de la Girouette,

Nunca mudo, ſi no mudam,

Je ne chãge point s'ils changent.

eſt, ſi je ne me trompe, dit Eugene, une de ces Deviſes merveilleuſes. Oui, repartit Ariſte. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette, qui eſt le ſymbole de la legereté, pour marquer de la fermeté & de la conſtance.

Au reſte, le merveilleux dont je parle, doit être non-ſeulement ſoûtenu de la vraiſemblance, comme celui du Poëme Epique, mais fondé ſur la verité même. Il faut que ce qui cauſe de l'admiration ſoit vrai & réel de tous les côtez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aiſément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une Deviſe pour un grand Miniſtre à qui le Roi a donné l'adminiſtration de ſes Finances. Elle a pour corps le Dragon qui regarde les pommes d'or du jardin des Heſperides, avec ce mot, *Servat & abſtinet.*

Il les garde & n'y touche pas.

Cette Deviſe a été fort eſtimée, & je vous avoue qu'elle a bien de quoi éblouir. La figure en eſt éclatante & ſinguliere, le mot en eſt harmonieux & bien tourné, la penſée en eſt belle & heureuſe, le merveilleux y paroît par tout : mais par malheur ce qui ſemble y être n'y eſt pas ; & à examiner les choſes à fond il y a du faux dans ce merveilleux qui ſurprend d'abord.

Il eſt vrai que le Dragon garde les pommes d'or, & qu'il veille toûjours pour empêcher que perſonne n'en approche. De ce côté-là la Deviſe exprime bien la vigilance & l'application du Miniſtre, à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'eſt pas vrai, à parler exactement, que le Dragon s'abſtienne des pommes d'or : car pour s'abſtenir d'une choſe, il faut pouvoir en uſer. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeât point en les gardant ; la penſée ſeroit juſte, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat, & abſtinet.* Mais dès qu'il n'en peut manger, la merveille ceſſe,

& de ce côté là la Deviſe ne ſignifie pas parfaitement ce qu'on lui fait ſignifier.

Il eſt inutile de dire que ces pommes d'or ne ſont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainſi le Dragon en pourroit manger. Car dans la Deviſe dont il s'agit, elles ſont pommes d'or & ont l'être que la fable leur a donné; autrement elles ne repreſenteroient pas bien les Finances, & la Deviſe perdroit tout ſon prix. De ſorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La Deviſe du Chien couchant qui découvre & qui arrête les perdrix, *Abſtinet inventis*, à ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or.

ἀφὴ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Le merveilleux réſulte, comme vous voyez, d'une figure qui cauſe de l'étonnement & du plaiſir tout enſemble. Ainſi pour le faire entrer dans la Deviſe, il faut choiſir des corps, qui tout naturels qu'ils ſoient en eux-mêmes, ayent ce ſemble des qualitez au-deſſus de la nature. Cependant il n'eſt pas neceſſaire pour cela de cher-

cher toûjours des figures extraordinaires & ſurprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fuſſent inconnues, & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il ſuffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprietez qu'on n'y ait point encore découvertes ; car on ne peut voir ſans ſurpriſe quelque choſe de rare & d'exquis dans un objet qui ſembloit n'avoir rien que de commun. Le ſecret de l'art conſiſte à découvrir ces nouveaux jours ; & c'eſt celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait pluſieurs Deviſes, où le merveilleux ſe rencontre avec des corps fort communs. Une des plus remarquables eſt celle qu'il fit pour le Roi à l'occaſion d'un balet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui eſt de tous les corps le plus commun, & pour ame ce mot Eſpagnol, *Mas virtud que luz.*

Plus de vertu que d'éclat.

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les aſtres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu ; mais il faut avoir un

diſcernement fin & beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit, pour s'appercevoir que ce bel aſtre, tout brillant qu'il eſt, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette Deviſe, exprime admirablement ma penſée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,
Partout où je ſuis vû, par tout je ſuis aimé :
Mes bienfaits m'ont acquis un ſouverain Empire :
Et cet éclat brillant dont je ſuis revêtu,
Quoique les yeux en puiſſent dire,
N'eſt rien au prix de ma vertu.

L'auteur de cette belle Deviſe, & de tant d'autres que je vous dirai à meſure qu'elles ſe preſenteront à ma memoire, ſans parler de celles que je vous ai déja dites, me diſoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des Deviſes comme des melons; que pour une bonne il y en avoit cent mauvaiſes; que les excellentes devoient avoir quelque choſe de piquant & de relevé; que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajoûta qu'en cherchant

ce qui cauſe de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin, & que c'étoit une mauvaiſe voye pour ſe faire admirer, que de ne ſe pas faire entendre. Les métaphores, me diſoit-il, tiennent un peu de l'énigme, ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; mais ſelon celui de Ciceron, elles ne doivent point être obſcures. Il faut joindre les penſées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Deviſe, c'eſt-à-dire qu'il faut concevoir en même tems je ne ſçai quoi de myſterieux & de clair, ou plûtôt quelque choſe qui ne ſoit ni trop clair ni trop obſcur. La Deviſe ne doit point être trop claire, parce que les eſprits groſſiers en auroient l'intelligence : elle ne doit point être trop obſcure, parce que les eſprits délicats n'y prendroient pas de plaiſir, car ce qui demande beaucoup d'application ne divertit pas. Un juſte temperament de clarté & d'obſcurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons ; & de-là vient que ſi la Deviſe demande un corps merveilleux, elle veut que ce corps ſoit connu : ſi elle s'ex-

Μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται. *Lib. 3. Rhet. c. 11.*

Eſt hoc magnum ornamentum orationis in quo obſcuritas fugienda eſt. *De Orat. l. 3.*

prime en une langue étrangere, elle en choiſit une qui ſoit aiſée à entendre.

Enfin les Deviſes pour être parfaites, doivent être appropriées à la perſonne & au ſujet qu'elles repreſentent, de ſorte qu'elles ne puiſſent s'appliquer ni à une autre perſonne ni à un autre ſujet. La Deviſe étant eſſentiellement une métaphore, doit convenir aux perſonnes & aux ſujets; car c'eſt le propre d'un mot métaphorique, ſelon les maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la choſe à quoi on le tranſporte, ſans être ni plus petit ni plus grand qu'elle.

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας γίγνεσθαι. *Rhet. l.b. 3. c. 11.*

Nolo eſſe aut majus quàm res poſtulet, aut minus. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Ainſi, pour parler metaphoriquement d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'eſt un lion. Pour parler dans le même ſtile d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut bleſſer la pudeur, on dit que c'eſt un hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide & un lion; entre une femme chaſte & une hermine. Cette proportion eſt neceſſaire à toutes les Deviſes, comme je vous ai dit au commencement

& ce n'eſt pas de celle-là dont je vous parle à cette heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la Deviſe.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne même; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une Deviſe, il lui donne une juſteſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce mot,

Uni patet.

Une ſeule fait que je m'ouvre.

Les lettres marquées ſur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta*; de ſorte que le nom de la perſonne eſt deux fois dans la Deviſe, comme vous voyez.

L'alluſion eſt plus ſenſible & plus marquée quand le nom fait les paroles de la Deviſe, comme *Gelat & ardet*, qui joue ſur le nom de *Gelarda*, & qui ſert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes pour exprimer les effets contraires d'une paſſion violente. Ce fut dans cette penſée qu'aux nôces de Côme de Medicis Prince de Toſcane, & de Marie-Madeleine d'Autriche, fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une Deviſe dont le mot marquoit le nom du Prince; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces paroles Grecques,

Il gêle & brûle.

Οὐδὲ μοὶ, ἀλλὰ Κόσμῳ.

Non pour moi, mais pour l'Univers.

Ce fut ſans doute dans cette penſée, dit Ariſte, qu'un bel eſprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée ſur François I. repréſenta un Lis flétri ſous des vents qui ſouffloient du côté de Midi, avec ce mot,

Perflantibus Auſtris.

Lorſque les vents du Midi ſouffient.

Il faiſoit alluſion à la Maiſon d'Autriche, & à je ne ſçai quel paſſage d'un ſaint Pere, qui dit que le lis ſe fane quand le vent de Midi ſouffle.

Cette alluſion eſt aſſez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariſte. Mais quoi qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, la ſeconde circonſtance eſt celle des Armes de la perſonne qui fait le ſujet de la Deviſe; & quand on les fait entrer dans la figure ou dans le mot on rend la Deviſe plus propre & plus juſte. Celle de Louis XII. avoit cette perfection, le Porc-épi étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'appanage de ce Prince, avant qu'il parvînt à la Couronne.

Quand le nom & les Armes ſe rencontrent enſemble, il y a plus de juſteſſe; comme dans la Deviſe qui fut faite pour le Cardinal Jerôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Egliſe; c'étoit une Colonne avec ces paroles,

Fulcit & ornat:

Je ſers d'ornement & d'appui.

comme dans celle du Cardinal Creſcentio, qui étoit un Croiſſant tiré de ſes Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce mot,

Aſpice, creſcam.

Regardez-moi, je croîtrai.

Les actions ſingulieres ſont d'autres circonſtances qui attachent les Deviſes aux perſonnes. Ainſi Charles-

Quint prit fort à propos pour le corps de la ſienne les Colonnes d'Hercule, après avoir paſſé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ſes armes victorieuſes en Afrique.

Cependant, ſelon la remarque de Teſauro, ce ſymbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand ; car ce Prince fut le premier qui fit aller ſes navires, & qui pouſſa ſes conquêtes au delà de ces Colonnes fameuſes, comme pour verifier ce qu'un Poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercule.

Areſi, pour exprimer que ſaint Pierre, de pécheur étoit devenu martyr de JESUS-CHRIST, & la pierre ſolide ſur laquelle a été bâtie l'Egliſe ; Areſi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, qui ne répond pas au corps & qui n'a ni harmonie ni délicateſſe. A cela près la Deviſe eſt belle & réguliere ; non-ſeulement le nom y eſt marqué, mais l'action y eſt dépeinte dans le coral qui s'endurcit & ſe change en pierre à meſure qu'il ſort de l'eau. Tous les rapports y ſont juſtes. Car comme le coral qui étoit dans la

Il s'endurcira.

mer une plante molle s'affermit, & devient rouge quand il en eſt une fois dehors : ainſi ſaint Pierre qui étoit foible & timide dans ſa condition de pêcheur, après avoir été tiré de cet état, eſt devenu généreux & intrepide, juſques à ſouffrir conſtamment une mort ſanglante. De quelque côté qu'on regarde le coral, il eſt une naïve image de ſaint Pierre : outre ſa fermeté & ſa couleur, il a pluſieurs vertus merveilleuſes.

Il n'y a pas beaucoup de Deviſes, dit Eugene, où toutes ces proportions ſoient gardées. Cela n'eſt pas auſſi abſolument neceſſaire, repartit Ariſte ; il ſuffit que la proprieté qui ſert de fondement à la Deviſe, convienne bien au ſujet, & que ſous ce regard la reſſemblance ſoit parfaite. Car comme les corps ont pluſieurs faces, on peut les conſiderer ſous divers aſpects : par exemple, je puis regarder le Soleil dans ſon lever, dans ſon couchant & dans ſon éclipſe. Si je le regarde dans ſon lever, pour exprimer le merite d'une perſonne, qui dans la fleur de ſon âge efface

toutes les autres, je ne le regarde ni dans ſon couchant, ni dans ſon éclipſe, ni ſous aucun autre aſpect; c'eſt aſſez qu'il y ait une entiere convenance entre le Soleil levant & la perſonne que je lui compare, quoiqu'il n'y en ait point peut-être entre le Soleil couchant ou éclipſé, & cette même perſonne.

Cette regle juſtifie une infinité de Deviſes, dont les corps ont de bonnes & de mauvaiſes proprietez, comme la Lune & le ſerpent. Quand on compare une perſonne dont la vertu éclate dans l'adverſité, avec la Lune qui brille dans l'obſcurité de la nuit on ne regarde pas cet aſtre du côté de ſon inconſtance; & quand on compare un ſage politique avec un ſerpent enveloppé, & comme renfermé en ſoi-même, on n'a pas égard à la malignité ni à la baſſeſſe de cet animal. Suivant cette remarque, la Deviſe qui fut faite autrefois ſur l'exaltation de Gregoire XIII. n'eſt pas tout-à-fait ſi méchante que prétend un celebre Auteur. C'eſt un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont étoit ce Pape, avec le mot,

Juſqu'au plus haut du Temple.

Delubra ad ſumma, pris de Virgile, dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'eſt pas, à mon avis, la figure du Dragon qui rend la Deviſe mauvaiſe. Celui qui l'a faite n'a pas conſideré le Dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape: celui, dis je, qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple, & non pas avec le Dragon devorant Laocoon & ſes enfans.

Pour moi, ſi je voulois faire la critique de cette Deviſe, que les Italiens eſtiment peut-être un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'eſt que la proprieté qui lui ſert de fond, n'eſt point naturelle; car enfin c'eſt un hazard que ce Dragon ſoit monté au haut du temple, ou plûtôt c'eſt une pure fantaiſie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reſte, il y a de l'eſprit à découvrir une proprieté qui convienne à notre ſujet, dans un corps qui

ſemble en avoir de fort oppoſées. Par exemple, le champignon n'a rien en apparence qui puiſſe fonder un éloge ; & il faut avoir des vûes que tout le monde n'a pas, pour s'en ſervir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajoûté ces paroles, *Naſcendo maturus*, en faveur de Gaſton de Foix, dont la conduite égala toûjours la vaillance, & qui en la fleur de ſon âge fut établi Viceroi de Milan par Louis XII.

Il eſt mûr en naiſſant.

Mais pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une Deviſe propre & parfaite, en faiſant alluſion à une autre. Ainſi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles, *Flectimur, non frangimur*, les Ceſarini prirent au contraire une Colonne avec ce mot,

Frangor, non flector.

L'oppoſition eſt ſpirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la Deviſe plus piquante & plus fine. Cela me fait ſouvenir, dit Eugene, d'un mot plaiſant que mettoient les Ligueurs à la Deviſe d'Henri III. au lieu de *Manet ultima cœlo*, ſous

On peut bien nous ployer, mais on ne peut pas nous rompre.

On peut me rompre, & non pas me ployer.

La derniere m'attend au Ciel.

les trois Couronnes, ils disoient ;

Manet ultima claustro.

La derniere m'attend au Cloître.

Je vous avoue poursuivit Ariste, que toutes les Devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez, & que les circonstances du nom, des Armes & des actions ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une Devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ai dites, ce seroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art.

Ὅσῳ δ'ἂν πλείω ἔχῃ τοσοῦτ ἀστειότερον φαίνεται. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste : quoiqu'on ne puisse pas peut être les atteindre tous, on en peut atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que cette sorte de perfection même ne soit bien rare. Paul Jove qui étoit un des plus grands génies de son tems, & qui a été le premier maître de la Devise, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pû faire une dont il ait été entierement satisfait.

Ruſcelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens eſprits de s'appliquer à cette ſcience.

De toutes les productions ſpirituelles, il n'y en a point où l'eſprit doive plus briller; car afin que les regles ſoient bien obſervées, il faut non-ſeulement que la penſée ſoit ingénieuſe, mais que la figure & les paroles le ſoient auſſi.

En verité, interrompit Eugene, je ne ſçai ſi j'ai eu raiſon de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une Deviſe réguliere: Je me repens preſque de ma curioſité, & je ne ſuis pas trop aiſe de voir que cette ſcience me paſſe: il n'appartient qu'à des eſprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariſte en ſouriant, il vous ſied bien de vous plaindre de votre eſprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir penetré comme vous avez fait dans tous les ſecrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne ſoyez capable; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la Deviſe en tête, vous en ferez de très-belles & de toutes les eſpeces.

Il y en a donc de plus d'une eſpece, dit Eugene. Oui, repartit Ariſte. Il y en a d'heroïques, de paſſionnées, de ſatiriques, de burleſques, de morales, de politiques, de chrétiennes; & afin que vous en faſſiez de toutes les ſortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces eſpeces, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble eſpece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'eſt l'heroïque, par la raiſon que ce ſont les Heros qui ont inventé la Deviſe. Auſſi un des maîtres de l'Art l'a appellé en ſa langue, *Linguaggio de gli Heroi*; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la ſorte.

Cette premiere eſpece comprend les deſſeins militaires, les actions glorieuſes, les vertus & les belles qualitez, non ſeulement des Princes & des Grands, mais de toutes les perſonnes de merite: car il eſt des Heros de plus d'une ſorte, & toute la vertu heroïque ne ſe réduit pas à braver la mort, & à conquerir des Empires.

Les Deviſes paſſionnées ont pour

leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce ſont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entrepriſes guerrieres & perilleuſes, les Deviſes ſont paſſionnées & heroïques tout à la fois ; & de ces eſpeces mêlées enſemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les ſatiriques & les burleſques ſont celles qui marquent les défauts & les vices, qui ſervent pour la raillerie & pour la cenſure. Eh quoi, dit Eugene, n'eſt-ce pas abuſer de la Deviſe, que de l'employer à la ſatire ? Oui ſans doute, répondit Ariſte : mais par malheur c'eſt un abus autoriſé par l'uſage.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes* ne peut ſouffrir ce déſordre ; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon ſens. Il dit, ce me ſemble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuſſon d'armoiries ; qu'un chaperon garni de ſonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne.* Que *les Deviſes ſont auſſi-bien que les armoiries des ſignes d'honneur, des repreſentations de ver-*

tu, & des expreſſions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguſte, que de belle montre. Il ajoûte *que l'heroïque & la ſatirique ſont des termes oppoſez : que l'heroïque ne doit repreſenter qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans ſon équipage & ſa ſuite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des aîles, que des tours traînées par des élephans, que des armes précieuſes & enchantées : que le ſatirique au contraire étant ſale & difforme de tout côté, n'a garde de rien repreſenter en beau ni en grand. Quelle belle idée pouvoit entrer dans une tête couronnée*, dit-il ? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vûe de l'Ane de Silene ?*

Tout cela eſt bien imaginé, & je vous avoue que ce ſeroit confondre les eſpeces, que de compter entre les Deviſes heroïques celles qui font rire, qui ſont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons avec ce mot,

Pungant, dum ſaturent,

Qu'ils me piquent, pourvû qu'ils me ſaoulent.

pour marquer l'humeur d'un Paraſite qui ne ſe ſoucioit pas d'être moqué aux tables des Grands, pourvû qu'on

le laiſſât manger tout ſon ſaoul. Ce ſymbole n'a rien d'heroïque, mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & même quelque choſe de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeillerai jamais à perſonne de faire des Deviſes ſatiriques, non plus que des libelles diffamatoires ; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faiſeurs de Deviſes ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous pouvons être. Il s'eſt fait des Deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles ; & apparemment il s'en fera encore : car la raillerie & la médiſance regnent plus que jamais dans le monde ; & d'ailleurs il ſe trouve des métaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices auſſi bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la Deviſe, ſans que rien leur manque que le caractere heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les chardons.

Après tout, ce relâchement ou cet abus n'eſt pas peut-être ſi inju-

rieux à la Deviſe, que l'Auteur de l'*Art des Deviſes* ſe l'imagine, quand il dit que vouloir mettre les ſatiriques & les burleſques au nombre des Deviſes, *c'eſt comme ſi on donnoit place dans un cabinet ou ſur une eſtrade à des Bohemiennes parmi des femmes de qualité.* Car pour m'exprimer à mon tour par des images ſenſibles, les habits qui ont été faits pour les carouſels & pour les courſes de bague, peuvent ſervir ſans deshonneur aux balets & aux maſcarades : joint qu'une choſe peut perdre en partie l'uſage qu'elle avoit dans ſon origine, ſans perdre pour cela ni ſa nature ni ſon nom. La carriere où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulations dans des chariots, ſervoit encore aux jeux du peuple. Le vers Iambe que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en poëſie, a été employé à des ſujets honorables ; & les Poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions ſerieuſes & illuſtres, ſe le ſont approprié dans la ſuite. Pourquoi donc la Deviſe ne pourroit-elle pas ſervir quelquefois à exprimer des pen-

ſées plaiſantes, quoiqu'elle ait été inſtituée pour ſignifier des deſſeins militaires? Elle ſert bien à en repreſenter de moraux, de politiques & de chrétiens, qui le plus ſouvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les Deviſes morales, politiques & chrétiennes ſoient differentes ſelon la diverſité de leurs objets; elles ſont ſemblables en ce qu'elles ne ſont attachées à nulle perſonnes, & qu'elles ſont des inſtructions ſymboliques; en quoi elles tiennent de l'emblême, dont le principal caractere eſt d'inſtruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui ſert à l'éducation des Princes, à la conduite des Miniſtres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous repreſentent les myſteres de la Foi, & les veritez de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces eſpeces de Deviſes. Je le ferai volontiers, repartit Ariſte;

& pourvû que ma memoire me ſoit fidelle, je ſuis sûr que vous ſerez content de moi : car non ſeulement j'ai eu la curioſité de recueillir une infinité de Deviſes, mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour ſuivre l'ordre naturel, il faut commencer par les Deviſes heroïques. La premiere qui ſe preſente à mon eſprit, eſt celle que le Roi Chico dans l'*Hiſtoire des guerres de Grenade*, lorſqu'il va aſſieger Jaën : une Grenade en fait le corps, & ces paroles lui ſervent d'ame,

Con la Corona naci.

Je naquis avec la couronne.

La ſeconde eſt celle que prit Selim Empereur des Turcs, en partant pour une grande expedition ; c'étoit un Croiſſant qui ſe couche, & paſſe à un autre hemiſphere, avec ce mot,

Redibo plenior :

Je reviendrai plus éclatant.

ou, ce qui me paroît plus probable, avec un mot Turc qui avoit le même ſens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit aſſuré de la conquête qu'il méditoit, & qu'il retourneroit comme le Croiſſant avec plus d'éclat.

Le

Le Croiſſant que le Grand Seigneur a pour ſon ſymbole, perd ſa lumiere quand il s'approche du Soleil, que notre auguſte Monarque a pris pour le ſien ; comme ſi c'étoit un préſage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils ſe rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette penſée que M. de Colligni General des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour ſa Deviſe une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil, avec ce mot,

Tibi ſe peritura reſervat.

Elle te reſerve ſa perte.

Le corps eſt le plus juſte du monde ; & ſi le mot l'étoit autant, la Deviſe ſeroit admirable.

Galeas Fregoſe étant fait Lieutenant général des galéres du Duc de Florence, ſe ſervit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres avec ces paroles,

Ni matarme, ni eſpantarme ;

Ni la mort ni la peur.

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre, & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a

merité le nom de Reſtaurateur de l'Etat, a été figuré par un Laurier ſous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot,

Solum natale tuetur.

Il conſerve & défend la terre qui le porte.

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, ſelon l'opinion commune, en préſerve la terre qui le porte; & le Comte de Dunois ayant toujours été invincible, a préſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Gallerie du Palais Royal une Fumée d'Encens ſortant d'un encenſoir,

Pereundo numen honorat,

En expirant il fait honneur au Ciel.

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoûtenant les interêts de Dieu & de l'Egliſe contre les heretiques Albigeois.

Un Barbet tenant un heron,

Prædam de prædone facit,

Du raviſſeur il fait ſa proye.

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord priſonnier, & l'amena au Roi; comme le chien prend les oiſeaux qui vivent de rapines, & les apporte à ſon maître.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le

mâle, *Mares hæc fœmina vincit*, pour la Pucelle d'Orleans, qui a ſurpaſſé en valeur les plus braves hommes de ſon temps.

Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.

L'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, qui ſçait tous les ſecrets de la ſcience ſymbolique, & qui ne s'entend pas moins en Deviſes qu'en Emblêmes, a montré combien la préſence du Roi étoit redoutable à ſes ennemis, par un Eclair qui effraye dès qu'il ſe fait voir,

Vel ſolo lumine terret.

Dès qu'il paroît, il épouvante.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce mot ſi magnifique & ſi juſte dont je vous ai déja parlé,

Alter poſt fulmina terror,

Après la foudre il n'eſt rien tant à craindre.

fait entendre qu'après Sa Majeſté il n'y a rien de plus brave que Son Alteſſe Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la Deviſe de ſon Regiment un Soleil levant qui diſſipe des nuages,

Necdum omnis ſeſe explicat ardor.

Il ne fait pas paroître encore tout ſon feu.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la ſuite.

Les belles actions qu'il a faites en

Flandre, dit Eugene, & ſon voyage de Candie ont verifié admirablement ſa Deviſe.

Celle de M. le Comte du Pleſſis allant à la guerre, reprit Ariſte, étoit une Fuſée dans ſa courſe,

Ardorem lux magna ſequetur.

D'un grãd éclat mon feu ſera ſuivi.

Ces trois Deviſes ſont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui pour n'avoir point le même caractere, ne laiſſent pas d'être heroïques. Elles ſont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'eſt pas moins redoutable pendant la paix qu'il l'étoit pendant la guerre, il a repreſenté un Lion en ſon repos,

Et dum tenet otia, terret.

Même en ſon repos il effraye.

Pour déclarer la generoſité du Roi ſur le ſujet du Duc de Lorraine, après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroît un reſte d'éclair, & d'où il ſort une pluye abondante qui arroſe une terre ſeche

Ditat quos terruit.

Il enrichit ceux qu'il a fait trébler.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade, avec ce mot Eſpagnol,

Mon prix n'eſt pas de ma couronne.

Mi precio no es de mi corona.

Et la Dignité de M. le Dauphin, par l'Etolle du jour appellée Phoſphore, qui luit en la preſence du Soleil,

Coram micat unus.

Il eſt le ſeul qui brille en ſa preſence.

Je trouve belle & fort propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la Deviſe d'un Meteore qui repreſente le Soleil, & qu'on nomme Parelie,

Par dum reſpiciet.

Je brille comme lui tandis qu'il me regarde.

Un de nos amis, reprit Ariſte, après la paix generale qui fut le fruit du mariage de leurs Majeſtez, fit graver un Aigle s'égayant dans un air ſerain, avec ce mot,

Nec jam ſua fulmina curat:

Il a quitté ſon foudre pour un tés.

Et une Lune montant ſur l'horiſon, avec ces paroles,

Affert cum luce quietem.

Elle apporte avec ſoi l'éclat & le repos.

La premiere Deviſe ſignifioit que le Roi avoit quitté les armes au milieu de ſes victoires pour prendre un peu de relâche; & la ſeconde que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me ſouviens de ces Deviſes, dit Eugene; mais il me ſemble que notre ami en a fait d'autres pour un fameux Magiſtrat qui n'a pas moins de pro-

biré que de ſuffiſance, & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour ſon chef. Il eſt vrai, repartit Ariſte, & ces Deviſes meritent bien d'être remarquées.

La premiere eſt une Colonne dreſſée ſur un plan uni,

Mi derechura me ſuſtenta.

Je me ſoûtiens par ma droiture.

La ſeconde eſt un Ancre au bord de la mer,

In ſolido tantùm hæret.

Je ne m'attache qu'au ſolide.

Je reconnois dans ces Deviſes, dit Eugene, le veritable caractere de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, pourſuivit Ariſte, la droiture de ſon ame & la ſolidité de ſon eſprit.

Le même Auteur a exprimé la ſeverité d'un grand Miniſtre envers les Partiſans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Heſperides, avec ce mot,

Prædonibus aſper.

Il eſt redoutable aux larrons.

N'avez-vous pas fait vous-même des Deviſes pour ce Miniſtre celebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui ſur d'autres ſujets, répondit Ariſte; & puiſque je ſuis en humeur de vous dire tout ce que je ſçai, je vous les dirai ſans façon.

L'une eſt ſur le ſoin qu'il prenoit de l'éducation de ſon fils aîné, nonobſtant toutes les affaires de l'Etat, Elle a pour corps un Cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame,

Meque regit, dum dirigit orbem.

Il me regle en reglant le monde.

L'autre eſt ſur ſa modeſtie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan où des rivieres ſe déchargent, en compoſe la figure que ce mot anime,

Creſco, non tumeo.

En croiſſant je ne m'enfle pas.

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Deviſes*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait pluſieurs dignes de la beauté de ſon génie, & de la grandeur des ſujets ſur leſquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, eſt celle qu'il a faite pour le Roi : elle a pour corps le Soleil avec ce mot,

Nuſquam meta mihi.

Il n'eſt point de bornes pour moi.

C'eſt la ſignifie, que comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans ſa courſe, il n'y a rien auſſi qui borne la puiſſance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a repreſenté autrefois la libera-

lité de feu M. le Preſident le Bailleul Surintendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Il amaſſe afin de répandre.

Colligit ut ſpargat :

la réputation que feu M. d'Avaux s'étoit acquiſe dans ſes Ambaſſades ; par un grand Fleuve,

Sa courſe le rend celebre.

Nomen ſibi fecit eundo :

l'empire que feu M. le Preſident de Mêmes avoit ſur les eſprits dans les aſſemblées, par un Croiſſant ſur la mer,

Il émeut, il appaiſe.

Sedatque, cietque :

Comme le Croiſſant & les Ondes ſont les Armes de la Famille des de Mêmes, ces dernieres Deviſes ſont propres à ceux pour qui elles ont été faites.

Celles où entrent les Armes me plaiſent extrémement, dit Eugene.

Il y en a qui ſont belles ſans cela, reprit Ariſte : comme une Nuée d'où il ſort en foudre,

J'ai produit la terreur du mõde.

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de notre victorieux Monarque :

la Clef d'une Montre,

J'ai reglé qui nous regle.

Quo regimur, rexit.

pour M. le Maréchal de Villeroi,

Gouverneur de ſa Majeſté. Ces deux Deviſes ſont de l'Auteur de l'*Art des Emblêmes.*

D'autres beaux Eſprits ont repreſenté le génie ſublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta : Ma hauteur vient de ma haute origine.

la fidelité d'un General d'armée envers ſon Prince, par un Epervier tenant dans ſes ſerres l'oiſeau qu'il a pris,

Non ſibi, ſed domino : Non pour lui, mais pour ſon maître.

la pieté exemplaire d'une Princeſſe, par une Etoile du Firmament,

Cœlo hæret, terris lucet : Je ſuis au Ciel, & j'éclaire la terre.

le merite d'une perſonne qui a un caractere ſingulier, par une Comete,

Apenas una en un ſiglo : A peine une en un ſiecle.

les occupations d'une Dame de qualité retirée en une Maiſon Religieuſe où elle paſſe les plus belles heures de ſa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une Abeille,

Aris, ægriſque laboro : Pour l'Autel & pour les malades

l'abeille fournit ſa cire aux autels, & ſon miel aux malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoiſſons une très-ſpiri-

tuelle & très-vertueuſe, ſur laquelle on a fait bien des Deviſes ; il me ſemble qu'un de ſes amis l'a repreſentée par un Soleil éclipſé, avec ce mot Italien,

E pur le oſcura tutte.

Dans l'éclat où je ſuis, je les effacetoutes.

Je m'en ſouviens, repartit Ariſte, & je me ſouviens même des vers qui expliquent la Deviſe. Ils ſont dans les regles que je vous ai dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon abſence,
Vous perdez devant moi votre éclat, votre feu;
Vous n'êtes rien en ma preſence,
Je languis à la verité;
La pâleur me couvre la face:
Mais j'ai pourtant encore dans mon obſcurité,
Je ne ſçai quoi qui vous efface.

Un honnête homme de mes amis qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Académie Françoiſe, & dans celle de Florence, pour louer cette malade, a marqué l'abbatement de ſon corps & l'élevation de ſon eſprit, par une Balance dont un Baſſin s'abaiſſe & l'autre s'éleve,

D'une part abbatue, & de l'autre élevée.

Hinc deprimor, erigor illinc.

Elle a fait elle-même au fort de ſon mal une Deviſe qui montre ſa foi & ſa réſignation aux ordres de Dieu: c'eſt une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Feriſca pur che coroni.

Qu'elle me frappe, & qu'elle me couronne.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre ſon nom, & qui exprime tout-à-fait bien ſon caractere. C'eſt une vigne, avec ces paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Je crains le chaud, & le chaud me fait mal.

Celui que les plus ſçavans dans la Deviſe conſultent comme leur oracle, reprit Ariſte, pour montrer que cette perſonne dans l'extremité où le mal l'avoit réduite, n'étoit ſoûtenue que de ſon eſprit, ou plûtôt que de celui de Dieu, a peint un Vaiſſeau tout briſé de la tempête, que le vent ſeul fait aller,

Soluſque regit me ſpiritus.

L'eſprit ſeul eſt mon guide.

Il a exprimé encore que la même perſonne vit innocemment dans le monde, & que les ſentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à ſa vertu; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la région du feu,

Fra gli ardori' l mio candor dura.

Je me conſerve au milieu de ces feux.

Pour faire le portrait d'une autre perſonne fort raiſonnable & fort réguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De mi regla, mi valor:

De ma regle, mon prix.

un Miroir dont la glace eſt bien polie,

Por mi limpieza me quiren:

Ma parité fait que l'on m'aime.

un Ver à ſoye qui s'enferme dans ſa coque,

In me m'involgo:

Je me renferme dan-moi-mêmes.

un But de marbre contre lequel pluſieurs fleches ſont tirées,

O no llegan, o ſe quiebran:

Ils ne m'atteignent pas, ou d'abord ils me briſent.

Ajoûtez à ces Deviſes les deux qu'il a faites pour un des plus ſages & des plus honnêtes hommes de notre ſiecle.

La premiere eſt une pierre de touche ſur des Louis d'or,

Quos probat illuſtrat,

Je fais valoir ceuxque j'approuve,

pour exprimer que ſon approbation rend illuſtre ceux à qui il la donne.

La ſeconde eſt un Drapeau de guerre dechiré,

E lacero ogni virtù ſpira,

Dans l'état où je ſuis j'inſpire la vertu.

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuſe, tout infirme & tout incommodé qu'il eſt.

Mais parmi les Deviſes heroïques de cet excellent maître, il ne faut pas oublier une groſſe Perle ſortant de ſa nacre,

Decus allatura coronæ, Je dois orner ma couronne,

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, Ducheſſe de Parme :
le Roi des Abeilles au milieu de ſon eſſain,

Exemplo, non imperio, Par l'exemple plûtôt que par l'autorité,

pour une Abbeſſe conſiderable par ſa naiſſance & par ſa vertu.

J'ai exprimé la modeſtie d'une autre Abbeſſe très-illuſtre, & qui n'a pas moins de ſçavoir que d'eſprit, mais qui ſe cache autant qu'elle peut dans la converſation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe pluſieurs rayons, avec ce mot,

E quanti ne cela ? Combien en cache-t-il ?

Ces Vers vous feront entendre ma penſée.

Je cherche en vain l'obſcurité ;
Cent traits brillans me font connoître :
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

On pourroit preſque dire le même,

interrompit Eugene, du jeune Prince dont vous me faiſiez dernierement le portrait : il eſt modeſte dans la converſation ; il parle peu, mais il parle toûjours bien, & avec beaucoup de ſens. Une perſonne de la premiere qualité, pourſuivit Ariſte, me diſoit l'autre jour qu'il ſe faiſoit un grand outrage de ne parler point ; & un bel Eſprit a bien marqué ſon caractere par une Etoile de la premiere grandeur, avec ce mot,

Plus de lumiere encore que de brillant.

Mas luz aun, que reſplandor.

Une grande Etoile brille beaucoup à notre égard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroiſſe, elle l'eſt bien davantage en elle-même. L'éclat dont elle frappe les yeux n'eſt rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voient pas.

J'ai vû ſur l'humilité d'une Ame ſainte qui ſe cache en faiſant de bonnes œuvres, un Ver à ſoye qui s'enferme dans ſa coque,

Il ſe cache lorſqu'il travaille.

Operitur dum operatur :

ſur la charité d'un homme Apoſtolique, un Miroir,

Tout à tous.

Omnibus omnia.

A ce que je vois, continua Eu-

gene, toutes les matieres des Deviſes ne ſont pas profanes. Non, reprit Ariſte, les vertus des Saints entrent dans la Deviſe auſſi-bien que celles des Grands du monde. Il y a même de belles Deviſes ſur Notre-Seigneur crucifié: par exemple, le Soleil éclipſé, avec ces paroles,

Languet & urit: Je languis & j'enflamme.

l'Arbre de baume diſtillant ſa liqueur par les inciſions qu'on lui a faites, avec ce mot,

Vulneror ut ſanem. De ma bleſſure le remede.

Il y en a auſſi ſur la ſainte Vierge d'aſſez eſtimées: comme ſont, une Mere-perle ſous les rayons du Soleil,

Pario cœleſti è ſemine: Le Ciel me rend feconde.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus. Mon fruit ne m'ôte pas ma fleur.

Ces Deviſes ne ſont pas moins nobles ni moins heroïques que les autres. Je comprens bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des Deviſes heroïques. Les ſatiriques leur ſont oppoſées, pourſuivit Ariſte: comme les unes ſont des éloges en abregé, les autres ſont des ſatires en petit. En voici

quelques-unes dont je me ſouviens; outre celle de l'Ane parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le ſiege de devant Mets, on railla fort dans le monde ſur ſa retraite, & on oppoſa à ſes Colonnes & à ſon ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce mot,

Plus circa.

Plus en arriere.

On a repreſenté un homme bien fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Ut placeat, taceat:

Pour plaire, qu'il ſe taiſe.

un Juge corrompu à force de preſens, par une Balance,

Piega onde più riceve:

Je panche du côté d'où je reçois le plus.

le même par un Poiſſon qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Dumque capit, capitur:

Lorſqu'il prend, il eſt pris.

un ami intereſſé, qui ne s'attache qu'aux gens qui lui ſont utiles, par une Sangſue,

Et dum ſatiatur, adhæret:

Je m'attache tandis que je puis me ſaouler.

un faux Devot qui affecte une mine auſtere, & qui mene une vie douce, par un Châtaignier chargé de fruits,

Velantur mollia duris:

Sous de rudes dehors je cache des douceurs.

un homme élevé de la profeſſion de

Pedant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit : De petit qu'il étoit il eſt monté ſi haut.

Comme ces Deviſes ne ſont pas de l'eſpece la plus noble, reprit Ariſte, je ne vous en dis pas davantage ſur ce ſujet ; & je paſſe aux Deviſes paſſionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendreſſe & la fidélité de Felice des Urſins, Ducheſſe de Montmorenci pour le Duc ſon mari, par une Nuée qui paroît toute en feu au-deſſus d'un Soleil couché,

Ardet ab extincto : Tout éteint qu'il eſt, il m'enflâme.

la generoſité d'un veritable ami qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui ſacrifie tout pour cela, par une Caſſolette,

Dum placeam, peream : Que je periſſe, & que je plaiſe.

Le grand maître de la Deviſe a peint deux Miroirs oppoſez,

L'un nell' altro, più ch' in ſe ſteſſo, L'un dans l'autre plus qu'en ſoi-meme.

pour deux intimes amis : deux Palmiers mâle & femelle proches l'un de l'autre,

Caſu pendemus ab uno, Nous dépendõs d'un même ſort.

pour un mariage heureux. Quand

l'un des Palmiers vient à mourir; l'autre meurt un peu après,

Je pleure ſa mort & ma vie.

Piango ſua morte e mea vita,

ou

Je vis pour un autre ſi je vis.

Vivo ad altrui, ſe pur vivo.

pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les Deviſes ſuivantes,

un Heliotrope tourné vers le Soleil qui ſe couche,

Bien qu'il ſe tourne ailleurs.

Benche altrove ſi volga,

pour un Seigneur qui aimoit conſtamment une perſonne, quoiqu'elle l'eût quitté pour aimer ailleurs:

deux mains qui ſerrent un nœud, le tenant par les deux extrémitez;

En s'éloignant elles le ſerrent.

pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, & la Princeſſe Adelaïde ſa ſœur, lorſqu'elles ſe ſeparerent. Ce nœud fait alluſion aux Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoiles ſans Lune,

Mille ne valent pas ce que vaut une abſente.

Non mille quod abſens,

pour un homme éloigné de la perſonne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaiſir que lui cauſa la mort de ſa femme,

par un Serpent coupé en deux, avec ce mot,

Nec mors nec vita relicta. Je ne ſuis ni mort ni vivant.

Une perſonne qui fait beaucoup d'honneur à ſon ſexe, étant fort malade, employa un Tourneſol penchant la tête, avec un Soleil au-deſſus,

Haſta la muerte, Juſqu'à la mort.

pour témoigner à une de ſes amies qui a bien de l'eſprit, du ſçavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit juſqu'à la mort. Le Tourneſol tout mourant qu'il eſt, regarde & ſuit toûjours le Soleil.

Un fameux Academicien a donné au Secretaire de l'Academie pluſieurs Cercles l'un dans l'autre tracez de ſa main, avec ce mot alentour,

Minimus intimus, Le moindre eſt le plus proche.

pour faire entendre que quoiqu'il fût le moindre de ceux qui ont part à ſon amitié, il prétendoit être le plus intime de ſes amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixiéme Muſe que l'ancienne Sapho, a preſenté au même le Nœud Gordien, avec ce mot Eſpagnol,

Sin Alexandro. Sans Alexandre.

Quoique ce ſymbole ne ſoit pas tout-à-fait dans les regles de la Deviſe, n'étant pas fondé ſur une comparaiſon, il y a quelque choſe de ſi noble & de ſi fin, qu'il vaut peut-être mieux qu'une Deviſe réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquiſe de Rambouillet, dont le nom ſeul eſt un éloge. Elle lui marqua un jour par une emblême ingenieuſe, que l'amitié qu'elle avoit pour lui, dureroit toûjours; c'étoit un Veſtale gardant le feu ſacré, avec ce mot,

Fovebo.

Je l'entretiendrai.

Une Romaine ne pouvoit prendre un ſymbole plus juſte, repartit Ariſte, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les Deviſes morales & politiques qui ſuivent les paſſionnées, ajoûta-t-il, tiennent un peu de l'emblême, en ce que ce ſont des ſentences & des maximes generales qui ne regardent aucune perſonne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me ſouviens.

Une Horloge à roues, avec ces

paroles, *Ex pondere motus*, De mon poids mon mouvemẽt. ſignifie que l'amour eſt le poi d qui donne le mouvement à l'ame.

Le Feu élementaire avec cette ame,

Eterno perche puro, Je ſuis éternel, parce que je ſuis pur. fait voir qu'il n'y a que les amitiez pures qui ſoient éternelles.

Le Soleil avec ce mot,

Ut præſit & proſit, Pour commander & pour faire du bien. ou avec ces paroles que je vous ai déja dites, & qu'on ne ſçauroit trop repeter aux Princes,

Non ſibi, ſed mundo. Non pour lui, mais pour le monde. fait entendre que l'utilité des peuples eſt la fin du gouvernement.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut que le Prince ſuive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Bouſſole tournée vers l'étoile polaire,

Non rego, ni regar: Je ne dirige point que l'on ne me dirige. Que les principes de ſa conduite doivent être cachez, quoique ſes actions ſoient publiques, par une Montre d'horloge,

Motibus arcanis. Par des reſſorts ſecrets.

Saavedra propoſe dans ſes *Symboles politiques*, qui ſont la plûpart irréguliers, & dont quelques-uns appa-

remment ne ſont des Deviſes juſtes que par hazard ; il propoſe, dis-je, une Bride de cheval,

Je dirige & je corrige.

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la Loi civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les reglant & en les corrigeant :
une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Ils me battent & me défendent.

Me combaten y me deffienden,

pour ſignifier que les guerres étrangeres ſervent à la conſervation des Etats.

Puiſque nous ſommes ſur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en Deviſe, que pour réuſſir dans les affaires, il faut aller droit à ſon but, & ne pas perdre le tems de l'execution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariſte, je peindrois une Fleche decochée, avec ce mot,

Droit & vite.

Rectà & citò.

De quelle peinture vous ſerviriez-vous, ajoûta Eugene, ſi vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ſes fins dans les negociations délicates ? Je

me ſervirois, dit Ariſte, d'un Fleuve qui fait pluſieurs tours pour ſe rendre à la mer, & j'y ajoûterois ces paroles,

Obliquus, non devius. Par détours mais ſans s'égarer.

Mais pour ne me pas écarter moi-même, il faut que je vous diſe des Deviſes chrétiennes, après vous en avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles,

Ni aſpiciat, non aſpicitur: S'il ne regarde, il n'eſt point regardé.

Un Cadran au Soleil,

Non niſi cœleſti radio, Rien que par un rayon celeſte.

ſont des images naturelles qui ſignifient que la connoiſſance de Dieu eſt un effet de ſa grace, & que nous ne pouvons rien ſans la lumiere du Ciel.

Une vigne chargée de raiſins,

Dopo le lagrime i frutti, Les fruits après les larmes.

donne à entendre que les larmes de la pénitence produiſent les fruits de la grace & de la gloire.

Une Perle dans ſa conque,

Me dura tuentur, De rudes dehors me conſervent.

ſignifie que ce ſont les mortifications qui conſervent la pureté dans ſon luſtre.

Une Enſeigne toute déchirée,

Quanto lacera più, tanto più bella, Plus elle eſt déchirée, & plus elle a de graces.

repreſente les beautez de la pauvreté Evangelique.

Une Preſſe d'Imprimerie,

Fingitque premendo,

Elle me forme en me preſſant,

explique que c'eſt l'affliction qui forme une ame, & qui lui donne le caractere du Chriſtianiſme,

Je n'aurois jamais fait, ajoûta-t-il, ſi je voulois vous dire toutes les Deviſes chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il ſuffit que vous en connoiſſiez l'eſpece. Je ne ſçai, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de votre memoire, ou la beauté des Deviſes que vous avez retenues. La plûpart de celles que je vous ai dites, reprit Ariſte, ſont aſſez bonnes; & il faudroit être de mauvais goût pour n'en être pas content. Mais dites moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Deviſe? On ne peut pas en être plus charmé que je le ſuis, repliqua Eugene: & ce qui m'y plaît extrémement, c'eſt qu'on y voit en même tems deux objets, & que l'un ſe voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi qui lance ſes éguillons.

Il

Il n'y a rien qui réjouiſſe plus que cela, dit Ariſte; car comme l'eſprit humain deſire naturellement de ſçavoir beaucoup, ſans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, il prend plaiſir à apprendre pluſieurs choſes à la fois; & c'eſt le plaiſir que donne la métaphore en repreſentant toûjours deux choſes enſemble. Elle plaît encore, parce qu'elle nous fait voir les objets ſous un habit étranger, & ſi je l'oſe dire, ſous un maſque qui nous ſurprend. Vous ſçavez combien les étrangers & les maſques nous divertiſſent. Ajoûtez que la métaphore porte l'eſprit où il ne ſemble pas qu'il doive aller, ſans l'écarter néanmoins, ni ſans lui faire prendre le change. Enfin elle frappe les ſens, & particulierement la vûe qui eſt de tous les ſens le plus vif & le plus ſubtil. Voilà ce qui rend la Deviſe plus agréable.

Καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν, ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. *Ariſt. Rhet. lib 3. c. 3.*

Θαυμαστὸν τῶν ὑπόντων ἐστίν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, alio ducitur cogitatione, nec tamen errat, quæ maxima eſt delectatio. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Elle eſt de plus de toutes les productions de l'eſprit la plus jolie & la plus ſpirituelle. C'eſt un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, ſans en avoir les défauts: car elle joint enſemble la ſubtilité & le bon ſens, là

Omnis trãſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Ibid.*

doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chifre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux; mais elle n'en a point l'obſcurité. Elle cache cependant à la façon des myſteres beaucoup plus de choſes qu'elle n'en découvre; & l'on y conçoit je ne ſçai quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans ſa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajoûter à la peinture, les connoiſſeurs y marquoient toûjours quelque choſe de plus beau & de plus parfait que la peinture même.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus ſæpe quàm pingitur; & cùm arsſumma ſit, ingenium tamen ultra eſt. *Plin. l.* 35. *c.* 10.

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'eſt que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'eſprit, n'ont eu nulle connoiſſance de la Deviſe. Car enfin l'Hiſtoire ne fait point de mention des Deviſes d'Alexandre; & nous n'avons jamais oui dire qu'Ariſtote en ait fait ſur les conquêtes de ſon diſciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes ſur leurs boucliers; & Horace, tout ſpirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'eſprit de faire une Deviſe pour Auguſte, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariſte, il n'eſt pas des ſciences comme des familles : les plus anciennes ne ſont pas toûjours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les énigmes, les emblêmes ſont preſque auſſi vieilles que le monde : mais la Deviſe eſt nouvelle ; & toute heroïque qu'elle eſt, elle a été inconnue au tems des Heros. Je parle de l'uſage de la Deviſe tel que nous l'avons préſentement. Car pour la nature de la Deviſe, elle eſt auſſi ancienne que la métaphore ; & quand Antiſthene dit que Cephiſodote étoit ſemblable à l'encens, qui donne du plaiſir en ſe conſumant, il fit une Deviſe ſans y penſer. L'encens qui brûle en eſt le corps, & ce mot Grec en eſt l'ame,

Ἀπολλύμενος εὐφραίνει.

Cette Deviſe eſt réguliere, & elle a paru ſi bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il ſe l'eſt approprlée en changeant le Grec en Italien,

Diletta conſumando ſi.

Les Orateurs & les Poëtes de l'Antiquité ont autant de Deviſes qu'ils ont de métaphores, à prendre la Deviſe dans ſon eſſence. Cepen-

Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ ἐικάζων, ὅτε ἀπολλύμενον εὐφραίνει *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 4.*

Il donne du plaiſir ſe cõſumant ſoi-même.

Fauſto Borgheſi.

Il plaît en ſe conſumãt.

dant il faut avouer que la Deviſe exacte eſt une invention des derniers temps, & que ſa naiſſance ne précede guere le tems de Paul Jove qui en a douné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expedition que firent les François en Italie ſous Charles VIII. qu'on commença à mettre les Deviſes en uſage, & que c'eſt une invention militaire; c'eſt particulierement dans des entrepriſes guerrieres qu'on s'en ſert.

On a fait des Deviſes depuis en bien d'autres occaſions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels ſont des repreſentations de la guerre, dit Ariſte, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire mêlé des Deviſes, non-ſeulement pour rendre ces fêtes plus ingenieuſes; mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les diſtinguer les uns des autres.

Les Courſes & les Joûtes qui ſe firent à Turin l'an 1608. aux nôces des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantoue, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie & la joie

peuvent inventer. Les Tenans & les Aſſaillans ne manquerent pas de porter des Deviſes ſur leurs Ecus. Mais comme la plûpart de ces Deviſes ne ſont pas fort raiſonnables, je n ai pas pris la peine de les remarquer ; & il ne me ſouvient que de celle du Prince de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le prédominant, avec ce mot qui fait alluſion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il marque celui qui domine.

Il étoit armé d'armes violettes parſemées de Soleils : il avoit pour cimier un Soleil d'or & un Amour ; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un ſol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Un ſeul Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Eſpagne ; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante :

Et foudroyant & foudroyé.

M. le Comte de Joinville un Foudre

ſortant d'une nuée,

Plus de dõmage que de bruit.

Mas danno, que ruydo.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croiſi prit un Cadran au Soleil,

Si vous me regardez, on a les yeux ſur moi.

Si me miras, me miran.

Cette Deviſe, dit Eugene, eſt fort ſemblable à celle de Louiſe de Vaudemont, femme d'Henri III. qui avoit un Cadran au Soleil, avec ce mot,

Regardez-moi, je ſerai regardé.

Aſpice ut aſpiciar.

Au moins c'eſt le même corps & la même penſée, ſi ce ne ſont pas les mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariſte en riant. Mais ce ne ſeroit pas le premier voleur de Deviſes, ajoûta-t-il. Il n'y a point de larcin qui ſe faſſe plus communément ni plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des Deviſes que d'autres ont faites, & on croit preſque en être l'Auteur, après en avoir changé les paroles. Ce qui me ſemble auſſi plaiſant, que ſi un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée lui appartient, parce qu'il l'a

déguiſée, & qu'il lui a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin nommé Aleſſandro Pucci, fit la Deviſe du Cadran au Soleil, avec ce mot,

ſi aſpicis, aſpicior,

Si vous me regardez, je ſerai regardé.

pour exprimer que ſi ſon Prince le regardoit de bon œil, il ſeroit conſideré de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe quelquefois donner dans la penſée d'un autre, & que le hazard ne faſſe ſouvent que deux Deviſes ſoient les mêmes. Quoi qu'il en ſoit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, eſt une des plus belles Deviſes qui ayent jamais été faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville ſous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces paroles écrites en lettres d'argent, *Por l'immortalidad buſcar la muerte.* La Deviſe de l'Aſſaillant étoit auſſi un Phenix ſur ſon bucher allumé, avec ce mot,

Chercher la mort pour l'immortalité.

Morir por no morir.

Mourir pour ne mourir pas.

M. Deffiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un

Soleil, autour duquel une nuée faiſoit par ſon oppoſition un cercle de lumiere, avec ce mot,

Qui s'oppoſe à moi, me courõne.

Quien ſe me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illuſtres Romains*, avoit le Soleil tout ſeul, avec ces paroles,

Je donne à tous, nul ne me donne.

A todos yo, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Deviſes qui m'ont touché davantage, les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoi, dis-je, fut fort ſuperbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui étoit le principal Tenant ſous le nom de *Tiamé de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Qu'on ne doit point tenir l'Amour caché.

Che l'Amore non dee tenerſi celato.

Les Aſſaillans prirent des Deviſes en faveur du ſecret. L'un avoit le Mont Gibel en feu,

La cauſe en eſt cachée.

Cauſa latet.

L'autre un Feu caché ſous des cen-

dres, *Porque no ſe apague.* De peur qu'il ne s'éteigne.
Le Commandeur Vincent Machiavelli, ſous le nom de *Vinceſlas Chevalier de Rhodes*, prit une Roſe un peu entrouverte,

Quanto ſi moſtra men, tanto è più bella. Moins elle ſe fait voir, & plus elle a d'attraits.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. ſi je ne me trompe, & dont le ſujet étoit la diſpute des fleurs, pour meriter l'honneur de couronner la Princeſſe de Piémont le jour de ſa naiſſance? Ce fut une fête très ſpirituelle & très-galante, répondit Ariſte, comme ſont toutes celles de Savoye. Le deſſein en étoit bien imaginé, tout y étoit agréable & fleuri, juſques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Deviſes, quoique nobles & ingenieuſes, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnaſſe des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries ſont plus régulieres; mais à vous dire la verité, elles ne ſont pas toutes excellentes. La Deviſe du

Roi repreſentant un *Empereur Romain*, eſt belle & heureuſe ; c'eſt un Soleil avec ce mot,

Ut vidi, vici.

Sitôt que vû, j'ai vaincu.

Le corps eſt celui-là même que Sa Majeſté a pris pour ſon ſymbole ; & l'ame fait alluſion à ces fameuſes paroles de Jules Ceſar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre enſemble ſignifient, que comme le Soleil n'a qu'à ſe faire voir pour diſſiper les ténebres ; ainſi ce grand Monarque n'a qu'à ſe montrer pour vaincre ſes ennemis.

La Deviſe de M. le Prince repreſentant l'*Empereur des Turcs*, a de la juſteſſe de quelque côté qu'on la regarde ; c'eſt un Croiſſant,

Creſcit ut aſpicitur.

Il croît ſelon qu'on le regarde.

Il veut faire entendre que ſa gloire augmente à meſure qu'il eſt regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Illers avoit une Fuſée volante,

Poco duri, purche m'inalzi.

Je veux bien durer peu, pourvû que je m'éleve.

Une Fuſée volante ne dure pas long-tems, mais elle s'éleve bien haut. Il ſouhaite de lui reſſembler, & il eſt content que ſa vie ſoit courte, pourvû qu'il s'éleve en peu de tems au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de pluſieurs fléches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis : Quelqu'une & non pas toutes.

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas inſenſible, mais auſſi qu'il n'étoit pas touché de toutes les Beautez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la Deviſe dont je vous parlois tantôt, en parlant du merveilleux, qu'on ne ſçauroit trop admirer ; c'eſt une Girouette avec ces paroles,

Nunca mudo, ſi no mudan. Je ne change point qu'on ne change.

La Deviſe que porta le Roi aux fêtes de Verſailles de l'année 1664. me ſemble fort juſte, dit Eugene : c'eſt, comme vous ſçavez, un Soleil avec ce mot,

Nec ceſſo, nec erro. Je ne m'arrête, & ne m'égare point.

On peut y ajoûter, pourſuivit Ariſte, celle de M. le Duc de Foix, un Vaiſſeau ſur la mer,

Longè levis aura feret : Un peu de vent me portera bien loin.

Et celle de M. le Prince de Marſillac, une Montre à roues,

Cheto fuor, commoto, dentro. Calme au dedans, au dehors agité.

Mais ce n'eſt pas ſeulement aux Joûtes & aux Tournois, aux courſes

de têtes & de bagues qu'on fait des Deviſes ; on en fait auſſi aux autres divertiſſemens des Princes, comme ſont les balets : témoin celui des quatre ſaiſons danſé l'an 1623. où dans l'une des entrées de l'Eté, le *Chevalier de la Canicule* portoit pour Deviſe la Canicule avec ce mot,

Ne più ardente, ne più fedele.

Ni plus ardent, ni plus fidéle.

Comme aſtre : il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien, il n'y en eut jamais de plus fidele ; c'étoit le Chien d'Aſtrée qui fut mis au Ciel pour ſa fidelité. Le fabuleux & le naturel ſe rencontrent enſemble dans cette Deviſe.

Pour l'entrée de l'Hiver, un des Chevaliers ſurnommez *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio,

Les flâmes au dedans, & la glace au dehors.

Il n'y a pas juſqu'aux maſcarades qui n'ayent des Deviſes pour ornement. Mais en ces rencontres les Deviſes doivent être burleſques, comme celle que prit un Italien ſous le nom du Chevalier *Riſentito*, dans une Joûte ridicule ; c'étoit un Oignon avec ce mot,

Chi mi morderà, piangerà. Qui me mordera, pleurera.

Il me ſemble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des Deviſes aux entrées des Princes. On en fit pluſieurs, repartit Ariſte, quand Louis XIII. fit ſon Entrée à Toulouſe l'an 1621. qu'il faiſoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occaſion que parut la premiere fois la Deviſe du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monſtra morantur. Les monſtres ne m'arrêtent point.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine eſt digne de ſon ſujet & de ſon Auteur; elle a pour corps la Lune en ſon Ciel, & ces paroles pour ame;

Todos me miran, yo a uno. Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.

On en fait à la naiſſance des Grands; & je me ſouviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roi d'Eſpagne naquit: c'eſt un Soleil levant avec ce mot,

Naſcendo auviva, En naiſſant il donne la vie.

pour dire que ſa naiſſance rendoit la vie à l'Eſpagne, en lui donnant un heritier. J'ai repreſenté le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naître, avec ces paroles,

Ad fulmina naſcor. Je nais pour porter la foudre.

Mais c'eſt particulierement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des Deviſes : ces peintures ingenieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funerailles de Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, furent celebres par les larmes de ſes ſujets, & par les Deviſes qu'on fit ſur ſa mort: les principales ſont, une Etoile qui en brillant ſemble tomber,

Cecidiſſe videtur :

Il ſemble qu'elle tombe.

une Aurore qui apporte le jour au monde,

Dum pario, pereo,

Je péris ne donnant le jour.

pour exprimer que cette Princeſſe mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorſqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obſeques d'Aſcanio Picolomini Archevêque de Sienne,

At cœlo fulget.

Mais je brille au Ciel.

J'ai vû ſur la mort de Guſtave Adolphe Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant tombant mort, & écraſant par ſa chûte un dragon,

Etiam poſt funera victor.

Vainqueur même apres le trépas.

Les Naturaliſtes remarquent que l'élephant étant piqué par le dragon ſon ennemi, qui lui ſuce le ſang & le tue peu à peu, il tombe ſur lui à la fin, & l'étouffe de ſa maſſe.

Mais en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ai vû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuſe devant les hommes, mais ſa mort a été précieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſçavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrêtiennes, & il laiſſa en mourant une memoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux Deviſes ſur ce ſujet, auſquelles j'ai depuis ajoûté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces paroles,

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra.

L'eſprit au Ciel, & l'odeur en la terre.

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur:

Mais mon ſort n'a rien de funeſte:

Mon eſprit monte au Ciel, & de moi-
même il reſte
Sur la terre une douce odeur.

La ſeconde eſt un grand Fleuve à ſon embouchure, avec ce mot,

Mayor en ſu finar.

Plus grand à la fin de ma courſe.

Celebre & grand dès ma naiſſance,
Je porte en tous lieux l'abondance;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer
toûjours;
Je ſuis de mon pays le rempart & la
gloire:
Mais qui le pourroit croire?
Je ſuis plus grand encor, quand j'a-
cheve mon cours.

Dans le tems que vous fîtes ces Deviſes, dit Eugene, la premiere fut, ce me ſemble, critiquée. Oui, repartit Ariſte: quelqu'un s'imagina que dans la Caſſolette *l'eſprit & l'odeur* étoient une même choſe; mais je le détrompai bientôt. Car ce que j'entens ici par *l'eſprit*, c'eſt la partie la plus ſubtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle: *l'odeur* eſt ce qui demeure, même après que le parfum

eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance, & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vrai que les Poëtes appellent quelquefois l'*odeur*, l'eſprit eſt l'ame des fleurs; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la Philoſophie.

Pour reprendre notre diſcours, continua-t-il; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles Deviſes que je vous ai dites, fit paroître une Fumée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile,

Quæſivit cœlo lucem. Elle a cherché ſon éclat dans le Ciel.

Sa penſée étoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, étoit allé chercher de la gloire dans le Ciel.

C'eſt encore la coutume de faire des Deviſes aux mariages des Princes. A celui de leurs Majeſtez le même Auteur repreſenta pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla: L'Amour a fait ce que n'a pû la force.

& pour la Reine, un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Splendidior nexu. Je brille plus quand je me lie.

Au mariage de Mademoiſelle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, avec ces paroles,

Perde il nome, ma creſce.

Je perds mon nom, mais je crois.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fût le nom de cette Princeſſe, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiſelle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des Deviſes régulieres quand il lui plaît, peignit avant le départ de la Princeſſe une Fleur de Grenade, avec cette ame,

A guardo a mi corona.

J'attens ma couronne.

Les Deviſes ſervent encore, comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer le ſuccès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite ſi promptement, & pendant une ſaiſon ſi fâcheuſe, fut exprimée par un Soleil qui faiſoit fondre des montagnes de neiges,

Satis eſt vidiſſe,

C'eſt aſſez que je le regarde.

Dans le tems que les Neveux d'Alexandre VII. furent accuſez d'avoir fait une inſulte à la France, & qu'on ſe préparoit à les aller viſiter pour en tirer raiſon, un des plus beaux Eſprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté & à la ſcience, fit une Deviſe ſur ce ſujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & groſſies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour ame ces paroles,

Si ſe adelanta : ſe abaxaran.

S'il avance, il les abaiſſera.

C'eſt lui encore, ce me ſemble, qui à l'occaſion d'une maſcarade dont fut Sa Majeſté, & dans le temps qu'elle ſe divertiſſoit aux Revûes de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la Deviſe du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina.

Lorſqu'il ſe cache, il prépare des foudres.

Un autre bel Eſprit exprima l'ardeur que le Roi inſpiroit aux troupes par ces Revûes, en repreſentant un Soleil dans les Signes du Zodiaque

Luſtrando virtutem acuit.

Sa vûe anime leur vertu.

Mais ne penſez pas que l'uſage des Deviſes ſoit borné à des actions & à des événemens profanes, il s'étend

encore à des cérémonies chrêtiennes, comme ſont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ai vû ſur le Sacre de Sa Majeſté une Epée qu'on frote avec de l'huile,

On l'oint pour le combat.

Ungitur ad pugnam.

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat, & le Roi fut ſacré avant ſa premiere campagne.

Celui qui a décrit en de ſi beaux Vers Latins toutes les beautez du jardinage, & qui connoît ſi bien la nature de toutes les fleurs, a peint ſur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce mot,

La pourpre me viét en naiſſant.

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de ſon âge. Le Grenadier eſt rouge quand il eſt en fleur. On peut dire auſſi, ajoûta Eugene, que ce Prince tout jeune qu'il eſt, a une maturité & un ſçavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de ſaint Fran-

çois de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des Deviſes de tous côtez. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint ; j'en ai retenu une ou deux. Son integrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit.

Je ne prens point les taches que je montre.

Les effets admirables de ſon zele furent repreſentez par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Que de choſes en peu d'eſpace.

Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour, & que ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere & ſes influences : Saint François de Sales dans un Evêché auſſi petit que celui de Geneve, & en peu de tems convertit ſoixante & douze mille heretiques.

Puiſque vous êtes aujourd'hui en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſçavez, dit Eugene ; il faut, s'il vous plaît, que vous me diſiez la Deviſe que vous avez faites pour un illuſtre Prélat qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres, & qui en paſſant de l'Arche-

vêché d'Ambrun à l'Evêché de Mets pour des raiſons canoniques, a conſervé ſon rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La Deviſe dont vous parlez, repartit Ariſte, eſt un Soleil qui paſſe à un autre hemiſphere, avec ce mot,

Il change de lieu, non d'état,

Muda lugar, y no eſtado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma penſée.

Une ſuprême Loi me porte en d'autres lieux
Pour y diſpenſer ma lumiere.
Mortels, ſi je parois m'abaiſſer à vos yeux,
Sçachez que par l'ordre des Cieux
Je conſerve toûjours ma grandeur toute entiere.

Je vois bien, dit Eugene, que les Deviſes ſont d'uſage en mille rencontres, & qu'on en peut faire ſur tous les événemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariſte, qu'on n'exprime heureuſement en Deviſe, quand on a un peu étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fourniſſent des images naturelles pour repreſenter les choſes les plus ſurprenantes & les plus particulieres : par exemple, un Soleil éclipſé,

Defecit & ſufficit, Il languit & ſuffit à tout.

pour faire connoître que le Cardinal de Richelieu, tout infirme qu'il étoit, rempliſſoit tous les devoirs du Miniſtere :

un Faucon ſur la perche, avec ſes longes,

Vincior, ut vici, On m'enchaine après ma victoire.

pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté priſonnier, après avoir remporté pluſieurs victoires :

un Roſſignol en cage,

De mi canto mi carcel, De mon chant ma priſon.

pour montrer qu'une hiſtoire ſatirique a coûté la priſon à ſon Auteur :

une Sangſue,

Mordendo ſanat, En piquant il guérit.

pour dire qu'un Satirique corrige les perſonnes en les piquant :

une Fleche en l'air,

Et penna & ferro, Et par la plume & par le fer.

pour ſignifier qu'un homme s'eſt élevé à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Comte d'Eſſex étant envoyé en Irlande par la Reine Eliſabeth pour y commander ; ſe ſervit du Diamant taillé, avec ces paroles,

Minuis dum formas, En me formant vous me diminuez.

pour faire entendre que ſous prétexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'eſprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Roſſignol ſur un arbre en fleur ; ce qui marque le printems, avec ce mot,

De mi amor mi canto.

De mon amour mon chant.

Le quatrain qui accompagne la Deviſe eſt fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inſpire,
Et je chante même aſſez bien :
Mais dés que mon cœur ne ſent rien,
Je n'ai plus rien à dire.

Vous ſçavez que les roſſignols ne chantent que quand ils ſont amoureux, ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces ſujets ſont aſſez particuliers : en voici d'autres qui ne le ſont pas moins. J'ai fait deux Deviſes pour M. le Marquis de Montpezat : l'une ſur ce qu'il a conſervé la Ville d'Arras pendant la peſte, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées : l'autre, ſur ce que tout

fier

fier & tout ſevere qu'il eſt quand il le faut être, il a dans ſon air & dans toute ſa conduite je ne ſçai quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape, qui délivra Rome de la peſte, au rapport de Tite-Live, avec ce mot,

Servat dum terret. Lorſqu'il effraye, il délivre du mal,

Comme Serpent il ſe fait craindre; mais comme Serpent d'Eſculape, il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Alman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe. Le plus dur il attire.

J'ai expliqué cette Deviſe de la ſorte :

Tout armé que je ſuis, j'ai de puiſſans attraits,
Dont la vertu ſe fait aſſez connoître,
Dès que je commence à paroître,
J'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipſé;

Palleſco, non extinguor. Je pâlis & ne m'éteins pas.

Quatre vers expliquent ce mot.

Je ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.
Mortels, ne craignez point la rigueur de mon ſort :
Car je perds la couleur ſans perdre la lumiere :
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour repreſenter un Eſprit fort vif & fort bruſque, mais en même tems fort juſte & fort régulier, j'ai fait paroître un Soleil dans ſa courſe, avec ce vers du Taſſe,

Rapido ſi, ma rapido con legge.

Prompt à la verité, mais prompt avec meſure.

En voici l'explication.

Je brille, je vais vîte, & j'agis promptement.
Un eſprit tout de feu m'agite à tout moment,
Je n'en puis arrêter l'action vive & forte :
Mais je garde toûjours une conſtante loi
Dans le mouvement qui m'emporte ;
Et rien n'eſt plus ardent ni plus reglé que moi.

Je vous parlois l'autre jour d'un Eſprit extraordinaire que l'étude a conſumé en la fleur de ſon âge, &

qu'on peut compter entre les plus ſçavans hommes de notre ſiecle, quoiqu'il ſoit mort à trente-trois ans. Une de ſes amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot,

Menos luz, mas vida, pour dire que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vêcu plus longtems.

Moins d'éclat, plus de vie.

Un de ſes amis a repreſenté une Fuſée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtez, avec ces paroles,

Lucem in curſu celaverat, pour faire entendre qu'il a été caché pendant ſa vie, & qu'après ſa mort il a été connu par ſes écrits.

Dans ſa courſe il avoit caché tout ſon éclat.

Le même Auteur a employé un Ver à ſoye dans ſa coque,

Incluſum labor illuſtrat, pour exprimer qu'un célebre priſonnier, s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon.

Son travail illuſtre ſa priſon.

Une nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi, pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le tems de ſa diſgrace.

Tout caché qu'il étoit, il ſe faiſoit ſentir.

Pour ſignifier qu'un grand homme eſt devenu plus grand par ſes diſgraces, on a gravé une Colonne renverſée,

Sa chûte la fait voir plus grande.

Majorem oſtendit caſus :

un Soleil entouré de brouillars,

Major ab adverſis.

Ce qui s'oppoſe à lui, nous le fait voir plus grand.

J'ai vû quelque part, dit Eugene, le même corps avec ce mot,

Adverſa coronant.

Ce qui s'oppoſe à lui, lui fait une couronne.

C'étoit la Deviſe du Maréchal de Tolras, repartit Ariſte, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Bouillon, étoit une Etoile parmi des brouillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles,

Dant adverſa decus.

L'obſcurité lui donne de l'éclat.

Je penſe, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une Deviſe telle q-'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariſte : comme c'eſt un ſymbole heroïque de ſa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit-là. Les Rois & les Princes portent des Deviſes depuis que cette belle ſcience eſt inventée. A la verité toutes les Deviſes des Princes ne ſont pas auſſi

bonnes que celle de Louis XII. Roi de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite notre attention & notre curioſité ; que leurs ſymboles ſont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur hiſtoire : vous ſerez bien-aiſe de ſçavoir les Deviſes que quelques Princes des derniers ſiecles ont portées.

François I. portoit pour la ſienne une Salamandre dans le feu, avec ce mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutriſco : Je m'en nourris.

ou avec celui-ci qui ſe voit en pluſieurs Maiſons Royales, & que pluſieurs Ecrivains rapportent,

Nutriſco & eſtingo. Je m'en nourris & je l'éteins.

Ce Prince, qui n'avoit pas moins d'eſprit que de cœur, fit lui-même ſa Deviſe ; & il voulut marquer par-là ſon courage, ou plûtôt ſon amour : *Nutriſco* montre qu'il ſe faiſoit un plaiſir de ſa paſſion : mais *eſtingo* peut ſignifier qu'il en étoit le maître, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre étant non-ſeulement de vivre dans le feu & de s'en nourrir, mais encore de l'éteindre.

La *France Métallique* fait mention d'une médaille de François I. où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles Latines,

Extinguo, nutrior.

Je l'éteins & jem'ennourris.

Dans le tems qu'Henri II. prit le Croiſſant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem:

Jusqu'à ce qu'il rempliſſe & ſon cercle & le monde.

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces paroles,

Jam illuſtrabit omnia.

Il répandra bientôt ſa lumiere par tout.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fuſil,

Antè ferit quàm flamma micet.

Il frappe avant que la flamme paroiſſe.

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que ſous les coups de la fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique & ſemblable à la pierre à fuſil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toſcane avoit le Roi des Abeilles à la tête d'un eſſain,

Majeſtate tantùm.

De ſa majeſté ſeulemét.

Ce mot eſt tiré de Pline, qui dit que c'eſt le ſentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'eſt armé que de majeſté.

Majeſtate tantùm armatus. *l.* 11. *cap.* 7.

Le Roi des Abeilles, dit Eugene,

étoit auſſi le ſymbole de Louis XII. Roi de France. Comme ce Prince, pourſuivit Ariſte, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appellé le Pere du peuple, non-ſeulement parce qu'il diminua les tailles de moitié, mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le preſent que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne : comme ce Prince, dis-je avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ſes ſujets, & ſous ſon Regne on fit pour lui une Deviſe, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame,

Rex ſpicula neſcit.

Le Roi n'a point d'éguillon.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la difference entre la Deviſe que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La Deviſe du Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La Deviſe du Porc-épi eſt celle qu'il portoit dans ſes drapeaux & ſur ſes médailles. L'autre fut faite peut-être, dit Eugene, à l'occaſion de la fameuſe réponſe que fit ce grand Prince, lorſqu'étant ſollicité de punir ceux qui

lui avoient rendu de mauvais offices ſous le Regne de Charles VIII. & ſur-tout, Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris priſonnier à la bataille de Saint-Aubin ; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre Deviſe que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a ſuccedé à Charles VIII. mort ſans enfans mâles ? C'eſt la Conſtellation de la Coupe, avec ces paroles,

Inter eclipſes exorior.

Je me leve entre les éclipſes.

Je dis, repartit Ariſte, que ce n'eſt point là une Deviſe, par la raiſon que les éclipſes ne conviennent point à la Coupe celeſte, & que le mot ne peut ſe verifier de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipſes exorior*, leſquelles ſont gravées ſur une médaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui ſelon la remarque d'un ſçavant Mathematicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipſes ; comme ſi la nature eût voulu marquer dès ſa

Anno Chriſti 1544. Eclipſes 4. ñatus Franciſcus II. Galliæ Rex, de quo dictum *inter Eclipſes exorior. Jacob. Grandamicus Chronolog. Chriſt. part.* 3

naiſſance que ſa vie ſeroit courte, & qu'il ne monteroit ſur le Thrône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-ſept ans, & ne regna que dix-ſept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros,

No buelvo ſin vincer. Je ne retournepoint ſans vaincre.

Ces paroles ſont fondées ſur ce que diſent les Naturaliſtes & les Poëtes,

Rhinoceros nunquam victus ab hoſte redit :

l'Elephant eſt l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, ſurnommé le Rodomont, portoit un Scorpion,

Qui vivens lædit, morte medetur. Qui bleſſe étantvivant, guérit par ſon trépas.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choſes comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Oſtrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herſe dans un champ,

Evertit & æquat. Elle abat, elle égale.

Il avoit cette Deviſe l'an 1390. à la guerre contre les Sarraſins, devant la Ville de Maroc en Barbarie ; & il

vouloit faire entendre que comme la herſe abbat & applanit les mottes de terre, il abattroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer,

Undique fruſtrà.

De tous côtez en vain.

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien aſſis ſur ſes pieds de derriere,

Quietum nemo impunè laceßet.

Perſõne impunément ne trouble ſon repos.

Il prit cette Deviſe après s'être mis en poſſeſſion du Duché qui lui échut par ſucceſſion du côté de ſa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des Deviſes; Les Princeſſes & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire en peuvent porter, répondit Ariſte. Je vous ai dit que celle de Catherine de Medicis étoit un Arc en-ciel, avec ce mot,

Φῶς φέρει, ἠδὲ γαλήνην,

Qu'il porte a lumiere & la tranquilité.

Elle porta cette Deviſe pendant la vie d'Henri II. mais elle la quitta étant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou, ſelon quelques Auteurs,

de la Chaux vive d'où il ſortoit une grande fumée, à cauſe des eaux qui tomboient deſſus, avec ces paroles,

Ardorem extincta teſtantur vivere flamma:

L'ardeur y paroît vive après la flamme éteinte.

comme pour dire que ſes larmes faiſoient paroître l'amour qu'elle conſervoit pour ſon mari; & pour publier à tout le monde que ſon cœur étoit toûjours ardent, quoique le feu qui l'avoit enflammé fût éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, ſon mari mort.

Julle de Gonzague Ducheſſe de Trayette, & Comteſſe de Fondi, avoit une Amarante que les herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce mot,

Non moritura.

Elle ne mourra

Elle prit cette Deviſe après la mort de Veſpaſien Colonne ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent: elle prit, dis-je, cette Deviſe comme une marque publique, que ſa premiere amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari étoit vieux; qu'elle étoit en la fleur de ſon âge, & dans une ſi grande réputa-

tion de beauté : que Soliman Empereur des Turcs eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberouſſe Roi d'Alger, & ſon Lieutenant General avec une puiſſante armée juſqu'à Fondi, où elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire : mais il ne réuſſit pas dans ſon deſſein : car quoique Barberouſſe arrivât la nuit & prît la Ville d'aſſaut, la belle & chaſte Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fut avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fut inſpirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nuds au premier bruit qu'elle entendit ; & pour ſauver ſon honneur, elle expoſa ſa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Ducheſſe de Savoye, portoit un Diamant avec ces paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquiſe de Peſquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Il briſe ce qui fait effort pour le briſer.

Au reſte, vous jugez bien que puiſque les grandes Dames portent des Deviſes, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent auſſi.

Dom Garcia de Tolede Viceroi de Catalogne avoit pour la ſienne une Bouſſole tournée vers l'Etoile polaire,

Nunca otra. Jamais un autre.

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ſes actions que la gloire de ſon Prince ; ou plûtôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une ſeule perſonne, qui étoit ſelon Ruſcelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou ſelon d'autres, la Comteſſe de Coliſan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio ; non tranſilio, Je ſaute ſans paſſer les bornes.

pour dire que quelque liberté qu'il prît, il ne vouloit point tranſgreſſer les Loix de Dieu.

Saint-Valier pere de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, avoit un Flambeau renverſé que la cire éteint en dégoutant,

Qui me alit, extinguit, Qui me nourrit m'éteint.

pour marquer que l'amour le faiſoit vivre & mourir tout enſemble. Il porta cette Deviſe à la Journée où les Suiſſes furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Urſins Comte de Pitilian, & Généraliſſime de l'armée Venitienne, avoit pour ſa Deviſe un Collier, comme en portent les dogues, tout heriſſé de pointes,

Il bleſſe & défend.

Sauciat & defendit,

pour declarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendroit toûjours, comme le collier défend le chien, & bleſſe le loup qui l'attaque.

Les Républiques, dit Eugene, peuvent porter des Deviſes? Oui, repartit Ariſte; & celle des Suiſſes pourroit prendre une Cavalle fougueuſe ſans mors & ſans bride, avec ces paroles,

Elle ne peut ſouffrir de maître.

Dominum generoſa recuſat.

Les grandes Maiſons en portent auſſi: témoin la Deviſe des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé: témoin encore celle de la Maiſon de Montmorenci, qui eſt, comme vous ſçavez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec,

Sans errer.

Απλανῶς,

pour ſignifier que cette Maiſon a été toûjours ferme dans la vraie Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maiſons ; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier : car la Chevalerie & la Deviſe ont une liaiſon eſſentielle. Mais par malheur, ajoûta-t-il, ils ne ſe ſont gueres ſervis de leur droit. Parmi plus de ſoixante Ordres militaires dont les hiſtoires font mention, je n'en ſçai que trois qui ayent pris des Deviſes, ou qui en ayent pris de raiſonnables ; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toiſon d'or en Flandre, & celui de Saint André ou du Chardon en Ecoſſe. Car ce ne ſont rien moins que des Deviſes que *Rubet enſis ſanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques de l'épée en Eſpagne ; *Honni ſoit celui qui mal y penſe*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre ; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genêt en France.

Le fer rougit du ſang Arabe.

Dieu releve les humbles.

l'Ordre de l'Etoile avoit pour ſa Deviſe une Etoile avec ces paroles,

Monſtrant regibus aſtra viam.

Les Aſtres conduiſent les Rois.

Il fut inſtitué par Jean fils aîné de Philippe de Valois. C'eſt lui qui reçut la Croix des mains du Pape Inno-

cent à Avignon, & qui voulut bien être nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infideles. Il vouloit dire par ſa Deviſe que les Rois, pour ne ſe point égarer dans leur conduite, doivent ſuivre les lumieres de la Foi : ſon Etoile faiſoit alluſion à celle qui ſervit de Guide aux Rois mages.

Philippe le bon Duc de Bourgogne inſtitua à Bruges l'an mil quatre cens trente, l'Ordre de la Toiſon d'or, & lui donna ſa Deviſe du Fuſil,

Antè ferit quàm flamma micet :

Il frappe avant que la flamme paroiſſe.

auſſi le grand Collier de cet Ordre étoit compoſé de Fuſils entrelacez de cailloux étincelans.

La Deviſe de l'Ordre de Saint André ou du Chardon, étoit un chardon fort heriſſé & fort piquant, avec ce mot Ecoſſois,

In defens :

Pour ma défenſe.

c'eſt à dire, *pour ma défenſe* ; & cela ſignifie que les Chevaliers n'étoient armez que pour ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jeſuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur Deviſe,

De ſymb. heroïc. l. 9.

Nemo me impunè laceſſit.

Nul ne m'attaque impunément.

Mais apparemment ce mot n'eſt pas ſi ancien que l'Ordre qui fut inſtitué vers l'an huit cens neuf par Achaïus Roi d'Ecoſſe, après qu'il eut remporté la victoire ſur Althelſtain Roi d'Angleterre par le ſecours de ſaint André, dont il apperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la Deviſe du Chardon après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en paſſant qu'il s'eſt fait des Deviſes par les ſeules regles du bon ſens, avant qu'il ſe parlât de l'Art des Deviſes.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la ſienne un Chardon avec ces paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oui, repartit Ariſte. Mais pour vous dire tout ce que je penſe ſur les Ordres de Chevalerie, ajoûta-t-il en riant, je ne puis ſouffrir que les derniers Ordres de France manquent de Deviſes. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, & même à ceux du double Croiſſant, de n'en avoir point : ils ſont bien plus anciens que la Deviſe ; & les temps où ils ont paru, ſe ſentoient un peu de la

barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du Saint Eſprit, qui ſont venus après la Deviſe & dans un ſiecle aſſez poli, d'être ſemblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Danemarck, de l'Ours en Suiſſe, du Dragon renverſé en Allemagne & en Bohéme.

Comme les Italiens ſont de grands faiſeurs de Deviſes, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie ſe ſont diſtinguez par leurs Deviſes.

Les uns n'en ont point, répondit Ariſte, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint-Etienne à Florence, & celui de Saint-George à Gennes. Les autres n'ont pour Deviſe que des chiffres, ou quelques paroles peu ſpirituelles & aſſez mal rangées, comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantoue, ſur le Collier duquel eſt écrit, *Domine probaſti*; outre *Nihil hoc triſte recepto*, qui eſt autour de l'ovale,

Seigneur, vous m'avez éprouvé.

Nulle triſteſſe après l'avoir reçû.

laquelle pend au bout du Collier, & où ſont deux Anges tenant un Calice ſur lequel paroiſſent trois gouttes de ſang.

Tout cela eſt bien myſterieux & bien dévot, dit Eugene. Je ne vois pas, repartit Ariſte, qu'il y ait beaucoup de dévotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. ſurnommé le Comte Verd, l'inſtitua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé, & qui étoit fait des cheveux de cette Dame treſſez & cordonnez en Las d'Amour. Le Collier étoit compoſé de Roſes d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes enſemble par un nœud ou las d'Amour de ſoye couleur de cheveux. Cela me ſemble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amadée VII. premier Duc de Savoye en a ôté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre prît le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea auſſi les las d'Amour de ſoye

en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. il expliqua même ces lettres myſterieuſes par ces paroles que portoit Amedée le Grand pour ſa Deviſe, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* C'eſt celui qui après avoir aſſiſté de ſes forces & de ſa perſonne les Chevaliers de Rhodes contre la puiſſance d'Ottoman premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui ſont de gueules à la Croix d'argent.

Sa force a tenu Rhodes.

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariſte, que je ne me ſouvienne du Grand-Maître d'Aubuſſon qui la défendit ſi bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infideles furent contraints de lever le ſiege, & de ſe retirer en deſordre. Ce Heros Chrétien que j'eſtime plus que tous les Heros profanes, fit paroître en cette occaſion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora enſuite du chapeau de Cardinal. C'eſt de ce Cardinal Grand-Maître & du Vicomte de Monteil ſon frere, qui ſe

trouva au ſiege de Rhodes, & qui fit de ſon côté tout ce qu'un vaillant homme peut faire; c'eſt de l'un & de l'autre, dis-je, qu'on peut dire auſſi-bien que d'Amedée le Grand, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*

Mais pour revenir aux Italiens, ajoûta-t-il; ſi les Ordres d'Italie manquent de Deviſes, en recompenſe les Académies de ce pays-là en ont d'aſſez bonnes. Je vous ai dit celle de la fameuſe Académie de Florence. Les *Humoriſti* de Rome ont une nuée qui ſe réſout en pluye ſur la mer, avec ce mot,

Redit agmine dulci, pour exprimer que comme la nuée eſt formée de vapeurs qui s'élevent des eaux ſalées de la mer, leur Académie eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſéparent du commun des hommes; & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens ſe redonnent au public par pluſieurs ouvrages qu'ils compoſent.

Elle y revient avec douceur.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une Preſſe d'Imprimerie,

Premat, dum imprimat;

Qu'elle preſſe, pourvû qu'elle imprime.

les *Affetati* de Naples, des Grappes de raiſin ſous le preſſoir,

Et coit omnis in unum:

Toutes en un.

les *Accordati* de je ne ſçai quelle Ville, un Livre de Muſique ouvert, avec des inſtrumens,

Diſcordia concors:

Diſſonance accordante.

les *Affilati*, deux couteaux que deux mains paſſent l'un ſur l'autre,

Acuimus, acuimur.

Nous aiguiſons, nous ſõmes aiguiſez.

Areſi a pris la même figure, avec ce mot,

Alter ab altero,

Ils ſe ſervent l'un l'autre.

pour exprimer les offices mutuels que ſe rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Maurice de Savoye a inſtituée ſous le nom de *Solinghi*, a une Deviſe fort ſpirituelle: c'eſt un Miroir Conique ou Pyramidal, dans lequel divers griſonnemens qui ſont tracez ſur un plan, étant réfléchis, font paroître des caracteres diſtincts qui compoſent le mot de la Deviſe,

Omnis in unum.

Tout en un.

Teſauro qui eſt enchanté de cette Deviſe, fait pluſieurs reflexions pour en découvrir toutes les beautez; & il remarque entre autres choſes, que

par une rencontre merveilleuſe la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reſte, il ſied bien à des Aſſemblées ſçavantes d'avoir uue Deviſe ingenieuſe ; & je m'étonne que l'Académie Françoiſe n'en ait une digne d'elle. Je lui ſçai bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent ; l'affectation ne vaut rien en quoi que ce ſoit : mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre Deviſe qu'une Couronne de Laurier avec ce mot,

A l'immortalité.

En Italie non-ſeulement les Academies ont une Deviſe, mais chaque Académicien a la ſienne avec un nom particulier, d'ordinaire aſſez extravagant, comme *Amartellato ſecreto*, *FriZZante intronato*, *Rugginoſo gelato*, *Armonico extravagante.*

Un *Humoriſte* ſurnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur, Elle agite, étant agitée.

pour exprimer qu'il ne faiſoit aucun ouvrage, que quand il étoit animé de l'eſprit de l'Academie.

Un *intrepide* de Ferrare portoit un H avec ce mot,

Si cæteris addar,

Si l'on m'ajoûte aux autres.

pour montrer que comme l'H ne fait rien, ſi elle n'eſt ajoûtée aux autres lettres; ainſi il n'étoit capable de rien, étant ſéparé de l'Académie, dont la Deviſe eſt une Preſſe d'Imprimerie, avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le même à peu près que de l'H. Vous avez raiſon, dit Ariſte; & auſſi le zero a été employé dans les Deviſes.

J'ai vû dans une Theſe de Mathematique dédiée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Pays-Bas, quatorze zeros après un I avec ce mot,

Un ſeul nous fait tãt valoir.

Quod tantum valeamus, ab uno eſt,

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajoûta-t-il, vous ne devez pas douter que ſi les hommes de Lettres portent des Deviſes, les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'ayent droit d'en avoir. Vous

Vous ſçavez celle de M. de Champigny, qui exerça avec tant d'integrité la Charge de Premier Preſident & de Surintendant des Finances ſous le Regne de Louis le Juſte.

M. de Thou, auſſi Premier Préſident au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ſes Armes, avec ce mot, *Ut proſint aliis.*

Pour profiter aux autres.

Les Cavaliers de Sienne prirent autrefois des Abeilles qui aiguiſoient leurs aiguillons, avec ces paroles,

Pro Rege exacuunt,

Elles l'aiguiſent pour le Roi.

pour marquer leur fidelité envers le Roi de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charôt, ont des Abeilles autour de leur Roi,

Amore tuentur & armis.

Les armes & l'amour lui ſervent de defenſe.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui ſe jouent dans la tempête.

Pericula ludus.

Tous les perils ne ſõt pour eux qu'un jeu.

Je vous ai dit les Deviſes de quelques Régimens: chaque compagnie porte dans ſon guidon ou dans ſon drapeau la Deviſe de ſon Régiment. C'eſt là qu'une Deviſe paroît dans ſon jour parmi l'or & la ſoye.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la ſienne un Feu qui commence à s'allumer,

Splendeſcam, da materiam.

Plus j'aurai de matiere, plus j'aurai d'éclat.

Les Deviſes, dit Eugene, ſe mettent ailleurs que dans des guidons & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois ſur les boucliers & ſur les cottes d'armes, répondit Ariſte; & on les y met encore aux tournois & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapiſſeries; & la Salamandre de François I. ſe voit dans plus d'une tapiſſerie à Fontainebleau,

Les Deviſes ſervent auſſi à orner les obeliſques, les pyramides, les baſes des ſtatues, les frontiſpices des maiſons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent ſervir à l'embelliſſement de tous les lieux agréables, & tenir leur place juſques dans les caſcades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint Cloud dans la belle maiſon de Monſieur. On pourroit en mettre ſur un caroſſe magnifique, & ſur des chaiſes fort propres. La Reine Marguerite dit dans ſes *Memoires*, en parlant de ſon voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une li-*

Liv. 2.

tiere faite à piliers doublez de velours incarnardin d'Eſpagne en broderie d'or & de ſoye nuée à Deviſe; que *cette litiere étoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à Deviſe, y ayant ou à la doublure ou aux vitres quarante Deviſes toutes differentes, avec les mots en Eſpagnol & Italien ſur le ſoleil & ſes effets.*

Le Vaiſſeau que nous avons vû dans le Port, avec la Deviſe du Roi, dit Eugene, me fait juger que les Deviſes ont bonne grace ſur les navires. Oui ſans doute, répondit Ariſte; & ſi l'on ſuivoit les idées d'un Brave fort ſçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre, & qui a ſignalé ſon courage & ſon eſprit en mille rencontres, les navires de France ſeroient mieux ornez qu'ils ne le ſont pour l'ordinaire. Le deſſein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, eſt le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le ſymbole naturel de la prudence y regne par tout, & ſert de corps aux Deviſes: en voici trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un ſens que vous n'aurez

pas de peine à deviner, quelque fin qu'il ſoit.

La premiere eſt le Dragon du Jardin des Heſperides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

Vigilat qui cuſtodit.

Celui qui les garde veille.

La ſeconde eſt un Serpent qui paſſe par des rochers & par des broſſailles,

Nil ſiſtit euntem.

Rien ne l'arrête.

La troiſiéme eſt un Serpent qui entre dans une haye en gliſſant,

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Moins il s'éleve & plus il entre avant.

Mais c'eſt particulierement ſur les médailles, ſur les jettons & ſur les cachets qu'on met des Deviſes. L'an 1598 un Heriſſon fut gravé ſur une médaille, avec ce mot,

Undique tutus,

De tous côtez en ſureté.

lorſqu'Henri le Grand aſſiegeant Amiens, prit toutes ſes sûretez contre le ſe ſecours des Eſpagnols.

La *France Metallique* eſt pleine de Deviſes qui ont été gravées ſur des médailles. On en grave tous les ans ſur les jettons du Roi & de la Reine; & il y a même un fonds aſſigné pour ceux qui font ces Deviſes. Le Treſor Royal a ſur ſes jettons un Réſervoir, avec ces paroles,

Servat & effundit. Il les garde & répand.

Les Deviſes qu'on fait pour des cachets, doivent avoir des figures ſimples, & des mots courts, afin qu'elles puiſſent être gravées ſans confuſion dans un ſi petit eſpace; comme le Mont Gibel en feu,

Mas dentro, Plus au dedans.

ou

Cauſa latet; La cauſe en eſt cachée.

un Cadran au Soleil,

Nihil ſine te. Je ne ſuis rien ſans vous.

J'ai vû depuis peu ſur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturaliſtes remarquent que le Serpent étant coupé ſe rejoint quelquefois, & que ſans cela il meurt bientôt.

Deux amis ſeparez l'un de l'autre, ont mis ſur leurs cachets deux Palmiers ſéparez par un ruiſſeau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor, L'amour les joint.

Mais vous devez remarquer en paſſant que la Deviſe qu'une perſonne met ſur ſon cachet ne doit point être fanfaronne, ni hautaine;

elle ne doit pas même contenir aucune louange directe ; car il ne ſied bien à perſonne de ſe louer ſoi-même. Il faut donc que ces ſortes de Deviſes expriment les ſentimens que nous avons pour les autres, ou qu'elles marquent quelque noble inclination de notre ame, mais d'une maniere modeſte. L'exemple d'un célebre Magiſtrat peut en cela ſervir de modele. Il a fait graver ſur ſon cachet un Croiſſant tiré de ſes armes, avec ces paroles,

Creſcam ut proſim.

Que je croiſſe afin d'être utile.

Ce ſentiment eſt genereux & modeſte tout enſemble : il n'y a rien de plus genereux que d'employer ſa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeſte que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la Deviſe conviennent au Croiſſant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à meſure qu'il croît. Elles conviennent auſſi à celui qui la porte : ſon caractere eſt un caractere bienfaiſant ; & s'il croiſſoit en dignité & en richeſſes, il répandroit des graces avec abondance ſur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend

dans la Deviſe beaucoup plus que je ne penſois. J'avois preſque crû juſqu'à cette heure que ce n'étoit qu'une bagatelle : mais mon Dieu que de beautez ! que de choſes dans cette ſorte de bagatelle ! J'y trouve l'hiſtoire naturelle avec l'hiſtoire heroïque, les beaux arts & les belles langues ; la poëſie, la politique & la morale.

C'eſt effectivement une ſcience admirable, dit Ariſte. Un Auteur Italien l'a appellée la Philoſophie des Gentilshommes, *Una Filoſofia del Cavalier.* Pour moi je l'appelle la ſcience de la Cour ; & je la diſtingue fort des autres. Les lices où ſe font les courſes de bague & les carouzels, ſont les Académies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, ſont les maîtres qui l'enſeignent. Scipione Ammirato.

Au reſte, cette ſcience a mille choſes qui attirent la curioſité, & n'a rien qui rebute l'eſprit comme les autres. Chaque ſcience a un objet particulier où elle s'arrête. La Phyſique conſidere le corps naturel ; l'Aſtrologie contemple les aſtres ; l'Hiſtoire s'attache aux

grands événemens : elles ont chacune des bornes qu'elles ne paſſent point. Cependant étant limitées comme elles ſont, elles ne laiſſent pas d'être longues à apprendre : la vie eſt trop courte pour en bien ſçavoir une ſeule ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'eſt pas ſeulement longue & vaſte ; mais elle eſt auſſi raboteuſe & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à dévorer dans les ſciences les plus aiſées : les commencemens en ſont toujours difficiles ; & ſi les fruits en ſont doux, les racines en ſont ameres.

La Deviſe n'a rien de tout cela ; au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue preſque infinie. Les objets de toutes les ſciences & de tous les arts ſont en quelque façon de ſon reſſort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en ſont auſſi. Cependant elle eſt courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choſes : elle choiſit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus précieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Hiſtoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainſi bien loin de charger l'eſprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'eſſences : elle fait à peu près pour l'eſprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles qui ont des voies abregées pour guérir les maladies, qui ſçavent excellemment l'art de diſtiller les mineraux & les ſimples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite auſſi la Nature qui a trouvé le ſecret de renfermer de grandes merveilles en de petites choſes. Car les Deviſes ſon des abregez, auſſi bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde ; elles ont de même que les principes & les ſemences beaucoup de vertu & peu de corps ; c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de ſens en peu d'eſpace, & qu'elles réduiſent, pour ainſi parler, en petit volume les ſciences & les livres; comme on réduit une groſſe ſomme en peu d'eſpeces, & un treſor en une pierre précieuſe.

In arctum coactarerum naturæ majeſtas. *Plin. lib. 37. Præm.* Αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγέθει ὀλίγαι μὲν καὶ τῷ σώματι μικραί. *Ariſt. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.*

La ſcience des Deviſes eſt courte encore, parce qu'elle inſtruit en un

moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vûe ſimple, mais une vûe éclairée & pénétrante, eſt toute la lecture & toute la meditation qu'elle demande. Enfin c'eſt une ſcience qu'on apprend avec plaiſir : au lieu d'épines ce ne ſont que fleurs ; c'eſt moins une étude qu'un divertiſſement & un jeu. Et c'eſt proprement dans cette étude divertiſſante & enjouée, que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philoſophe très-raiſonnable, *philoſophando nugari, & nugando philoſophari.*

Tout ce qui entre dans la compoſition de la Deviſe contribue à cela parfaitement. Les Figures réjouiſſent la vûe par leur diverſité & par leurs couleurs. Les mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demi-vers, ont une cadance agréable qui flatte l'oreille : comme ils ſont ſubtils, ils éveillent l'eſprit, ils le ſurprennent & ils le touchent ; mais comme ils ſont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainſi la ſcience des Deviſes emprunte les beautez de la peinture & les charmes de la poëſie, pour plaire davantage, & pour inſtruire plus agréa-

blement : ſi bien que les Deviſes, à les regarder de près, ſont des peintures animées de l'eſprit des Muſes ; des peintures qui parlent, & qui font ſouvent de grands diſcours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons ſont les livres des ſçavans, je dis des ſçavans délicats que le college n'a point gâtez, & que le monde a polis.

Il ne ſe peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moi, ſi j'avois à inſtruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Deviſe. Je ferois peindre toutes les Deviſes que les Princes ont portées, & celles qui ont été faites pour eux en diverſes rencontres. J'y ajoûterois les Deviſes des grands hommes, non-ſeulement pour les faire connoître tous au jeune Prince, mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des Deviſes ſur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ſes ſujets & de ſoi même : par les unes & par les autres il apprendroit aiſément & avec plaiſir, non-ſeu-

lement la Morale & la politique, mais encore l'Hiſtoire heroïque & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la Deviſe nous fait oublier la pêche, interrompit Ariſte en riant: nous ne ſongeons pas qu'il eſt tems de nous approcher du port, ſi nous voulons voir pêcher cette nuit: les pêcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Après ces paroles, ils s'avancerent vers le port; & y étant arrivez, ils ſe mirent dans une barque qui étoit prête d'en ſortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertiſſement & la fatigue de la pêche; car ce n'eſt pas un plaiſir tout pur que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche Ariſte trouva des lettres, ou plûtôt des ordres qui le rappelloient en France: de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement, & de dire adieu à ſon ami & à la mer, dans un tems où il penſoit jouir de l'un & de l'autre.

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.

TABLE
DES MATIERES
SELON L'ORDRE
des Entretiens.

LA MER.

POurquoi on ne ſe laſſe point de voir la Mer. *pages* 3. 4. 5.
Si la Mer eſt plus belle quand elle eſt agitée, que quand elle eſt calme. 6. 7. 8. 9.
L'origine & les avantages de la navigation. 10. 11. 12.
Des coquilles qui ſe trouvent au bord de la Mer. 11. 13.
Du flux & reflux de la Mer. 14. 15.
Différentes opinions des Philoſophes ſur ce ſujet. 16. 17. *&c.*
L'hiſtoire du flux & du reflux eſt inexplicable. 25. 26. *&c.*
Odeur de la Mer. 21.
Si la Mer eſt un animal. 23 24.
La Mer eſt l'image de Dieu. 32.
La Mer eſt l'image du monde. 33.
La Mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne paſſant point ſes bornes. 36. 37.

Paroles écrites ſur le ſable. 37. 38.
L'eau de la Mer douce au fond & ſalée au deſſus 8.
Pourquoi l'eau de la Mer eſt ſalée. 38. 39.
La Mer eſt le theatre de la puiſſance divine. 40. 41.
Des animaux qui ſont dans la Mer. 41. 42. &c.
Des plantes qui naiſſent dans la Mer. 42.
Proprietez admirables des poiſſons. 43.
Les Sirenes ne ſont pas de pures fables. 44.
Des Dauphins. 44. 45.
Des Perles. 46. 47.
Du Coral. 48 49.
De l Ambre gris. 51. 52.
Si la Mer eſt utile ou pernicieuſe à l'homme. 53.

LA LANGUE FRANÇOISE.

LEs Truchemens ne ſervent pas beaucoup. 56. 57.
Poſtel renommé par la connoiſſance des langues. 57.
La langue Françoiſe eſt répandue par tout. 59. 60.
Elle eſt noble & agréable. 61. 62. &c.
La langue Eſpagnole a plus de faſte que de majeſté. 63. 64. &c.
Son caractere. 73 74. &c.
La langue Italienne eſt enjouée. 66. 67.
Son caractere. 75. 76.
La langue Françoiſe n'aime point les diminutifs & les rimes. 68. 69.
Elle n'aime point les hyperboles & les métaphores hardies. 77. 78.

Elle n'a point de ſuperlatifs. *ibid.*
Elle eſt naturelle. 71. 72. 86. 87. *&c.*
Elle eſt naturelle juſques dans la poëſie. 79. 80.
Elle ne peut ſouffrir l'affectation. 81.
Elle ne ſe plaît point à la compoſition des mots. 83. 84.
Elle n'aime point ce qu'on appelle *Phraſes.* 84.
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le ſtile. 90. 91.
Elle aime la brieveté. 91. 92. *&c.*
Le genie des langues eſt conforme au génie des peuples. 92 93.
L'eſtime que Charles-Quint faiſoit de la langue Françoiſe. 95. 96. *&c.*
Viſion d'un Eſpagnol ſur la langue. 94.
La langue Françoiſe n'a rien de la rudeſſe des langues du Nort. 97.
Elle n'a rien de la moleſſe de la langue Italienne. 100.
Elle ne ſouffre rien qui bleſſe la pudeur. *ibid.*
En quoi elle eſt ſemblable à la langue Latine. 103. 104.
Elle eſt capable de toutes choſes. 105.
Le ſentiment qu'avoit Eraſme de la langue Françoiſe. 106.
Si elle eſt riche ou pauvre. 107. 108. *&c.*
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie. 116. 117.
Mots nouveaux & phraſes nouvelles qui ſont preſentement en uſage. 119. 120. *&c.*
La langue Françoiſe eſt riche en traductions & en toutes ſortes de livres. 148. 149.

Si elle eſt changeante. 152.
En quoi elle ne change point. 153.
Les divers changemens de la langue Françoiſe, depuis ſa naiſſance juſques à ſa perfection. 154. 155. &c.
C'eſt le propre des langues de changer. 155.
Pourquoi la langue Françoiſe n'a pas été ſitôt faite que les autres. 165.
Si elle demeurera toûjours dans l'état où elle eſt. 173. 174.
Quelles ont été les cauſes de la décadence de la langue Latine. 174. 175.
Conjectures ſur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoiſe. 175. 176.
Ce qu'il faut faire pour la bien ſçavoir. 180. 181.
Livres bien écrits en notre langue. 182. 183.
Doutes ſur un livre eſtimé. 188. 189. &c.
Il eſt difficile de bien parler François 205.
Il faut avoir un beau génie pour ſçavoir parfaitement la langue Françoiſe. 208.
Le Roi la ſçait parfaitement. 209. 210.

LE SECRET.

S'Il eſt difficile de garder un ſecret. 213.
Quel crime c'eſt que de violer un Secret. 214.
Pourquoi la plûpart des hommes ne ſont point ſecrets. 215.
Peu de femmes ſecrettes. 217.
Quelques femmes fort ſecrettes. 218.
C'eſt une grande vertu que d'être ſecret, & c'eſt un grand défaut que de ne l'être

point. 220. 221.
Le Secret eſt neceſſaire aux Princes. 222. & ſuiv.
Les ſecrets d'Etat doivent être gardez inviolablement. 224. & ſuiv.
Peines ordonnées contre ceux qui violent les ſecrets. 226. 227.
Le Secret eſt l'ame des grandes affaires, 229. 230.
Le Secret bien gardé dans la République de Veniſe. 228.
La grande révolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 229 & ſuiv.
Hiſtoire plaiſante touchant le Secret. 232.
Le Secret ſe doit garder particulierement dans les affaires de la guerre. 234. 235.
Exemples des grands Capitaines qui ont été fort ſecrets. 236 & ſuiv.
S'il faut dire tous ſes ſecrets à ſes amis. 239.
L'art de garder un Secret. 238. 239.
Il ne faut pas faire myſtere de tout. 249.
Il ne ſuffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 250. 251.
Le vin & le Secret incompatibles. 252.

LE BEL ESPRIT.

REputation de bel Eſprit fort commune, & ſouvent mal fondée. 255. 256.
Bel Eſprit décrié. 257.
En quoi conſiſte le veritable bel Eſprit. 258. 259 & ſuiv.
Le bel Eſprit & l'eſprit fort ne ſont point differens. 259. 260.
Ce que c'eſt que la délicateſſe de l'Eſprit. 261. 262. &c.

Si la fécondité eſt une marque de bel Eſprit. 264.
Caractere du Cavalier Marin. 264. 265.
Caractere du Taſſe. 265.
Un bel Eſprit ne doit point voler les penſées des autres. 266.
Comment il ſe doit ſervir de ſes lectures. 267.
La modeſtie ſied bien aux beaux Eſprits. 274. 275.
Le portrait de certains Eſprits à qui cette qualité manque. 275.
D'où viennent les qualitez qui font le bel Eſprit. 275. 276. &c.
Si la beauté de l'Eſprit eſt un effet de la perfection des corps ou de celle des ames. 278. 279. &c.
La Nature ne fait pas toute ſeule un bel Eſprit. 281. 282.
Trois eſpeces de bel Eſprit. 282. 283.
Si l'Eſprit de converſation, l'Eſprit d'affaires, l'Eſprit de ſcience ſe peuvent rencontrer enſemble. 284. 285.
Le vrai bel Eſprit eſt univerſel. 285. 286.
Portrait d'un bel Eſprit deſtiné au gouvernement d'un Etat. 291.
Si le bel Eſprit eſt de tous les pays. 293. &c.
S'il eſt de tous les ſiecles. 296. 297.
D'où vient qu'il y a plus d'eſprit dans un ſiecle que dans un autre. 298. 299. &ſuiv.
Portrait de l'Eſprit de M. le Comte de Saint Paul. 304.
Si une femme peut être un bel Eſprit. 306. 307.
Exemples de femmes qui ont été de beaux Eſprits. 308. 309.

LE JE NE SCAI QUOI.

EFfets du Je ne ſçai quoi, qu'on ſent pour une perſonne. 311. 312.
Ce que c'eſt que ce Je ne ſçai quoi. *ibid.*
Autre Je ne ſçai quoi viſible & agréable. 313.
On ne peut pas dire ce que c'eſt. *ibid. &c.*
Il n'eſt connu que par ſes effets. 318. 319.
En quoi conſiſte le myſtere du Je ne ſçai quoi. 316. 317.
Le Je ne ſçai quoi eſt fort en uſage parmi certaines nations. 320.
La nature du Je ne ſçai quoi eſt d'être caché & inconcevable. 318, 319.
On ne peut peindre le Je ne ſçai quoi. 322.
Il y a un Je ne ſçai quoi deſagréable. Quels ſont ſes effets. 323. 324.
Ces deux Je ne ſçai quoi ſont les fondemens de la ſympathie & de l'antipathie. 325. 326.
Le Je ne ſçai quoi ſe trouve par tout. 326 *& ſuiv.*

LES DEVISES.

CE que c'eſt que la Deviſe. 336. 337.
Deviſes fameuſes examinées. 395. 396. 408.
La Deviſe demande une figure & des paroles. 338. 339.
Pourquoi la Figure de la Deviſe s'appelle Corps, & le Mot Ame. 441. 442.
Conditions des figures qui entrent dans la compoſition de la Deviſe *ibid.*
Les Figures doivent être naturelles, & non pas chimeriques. 343 344.

Les corps fabuleux ſont reçûs dans la Deviſe. 346.
La Deviſe ne ſouffre point d'allegorie. 344.
Le corps humain n'entre point dans la Deviſe. 345.
Les Dieux de la fable n'y doivent point être admis non plus que les Démons. 347 348.
Comment les portraits & les ſtatues entrent dans la Deviſe. 349.
Si la main peut ſervir de figure dans la Deviſe. Sentiment d'Areſi & d'un ſçavant homme ſur ce ſujet. 350. 351.
Les vrais corps de la Deviſe ſe prennent de la Nature & des Arts. 352. 353.
Les proprietez ſur leſquelles on fonde la Deviſe, doivent être réelles, ou en elles-mêmes, ou dans l'opinion des hommes. 354.
Les corps de la Deviſe doivent être nobles & agréables. 355.
Ce qui leur donne le plus de grace. 357.
Ils doivent être connus. 358. 359.
Pourquoi les ſerpens entrent dans la Deviſe. 355.
Si les Deviſes qui n'ont pour corps qu'un cartouche ſans figure, ſont légitimes. 359. 360.
Il doit y avoir de l'unité dans les figures de la Deviſe. 361. 362.
Quel doit être le Champ & le cartouche de la Deviſe. 363. 364.
Le mot de la Deviſe doit être proportionné à la figure. 364. 365.
Il ne doit point dire ce que la figure fait voir. 366 & ſuiv.
Il ne doit point avoir un ſens achevé. 370.
371.

Il doit laiſſer quelque choſe à deviner. 372.
Il doit être court. 373.
Si le mot de la Deviſe doit être un bout de vers. 37.
S'il doit être tiré d'un Poëte. 376
Le mot de la Deviſe doit être vrai. 377. 378.
Il doit convenir à la figure, & à la choſe figurée. 378. 379. 388. 389.
Quels doivent être les vers qui accompagnent les Deviſes. 386. 387.
Le mot de la Deviſe ne doit point être métaphorique. 394.
L'antitheſe a bonne grace dans le mot de la Deviſe. 398. 399.
Quelle doit être la penſée de la Deviſe. 403. 404.
En quelle langue doit être le mot de la Deviſe. 399.
Les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. 408.
En quoi conſiſte le merveilleux de la Deviſe. 409. 410.
Les Deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées aux perſonnes, en marquant leur nom & leurs armes. 415. 416.
La Deviſe eſt un ouvrage fort ingenieux & fort agréable. 424. 425.
Differentes eſpeces de Deviſes. 426.
Si les Deviſes ſatiriques ſont des Deviſes legitimes. 427.
Deviſes genealogiques. 359. 360. 361.
Deviſes heroïques 432. 433. 447. 448. 449.
Deviſes ſatiriques. 417. 419.
Deviſes paſſionnées. 449. 450.
Deviſes morales. 452.
Deviſes politiques. 453. 454.

Deviſes chrétiennes. 435. 456.
Si la ſcience des Deviſes eſt ancienne. 459.
Les occaſions où l'on fait d'ordinaire des Deviſes. 460. 461.
Il n'y a rien qu'on ne puiſſe exprimer en Deviſes. 478. 479.
Quelles perſonnes ont droit de porter une Deviſe. 484.
Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une. 495.
Chaque Académie a ſa Deviſe en Italie. 501. 502.
Chaque Académicien a auſſi la ſienne. 504.
Où les Deviſes ſe mettent d'ordinaire. 506. 507. &c.
Quelles doivent être les Deviſes qu'on fait graver ſur les cachets dont on ſe ſert. 509. 510.
La ſcience des Deviſes eſt differente des autres ſciences. 511. 512. &c.
Les differences qu'il y a entre la Deviſe & l'Emblême. 348. 371. 402. 431. 432.

FIN DE LA TABLE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier trois livres ; l'un intitulé, *Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'Eſprit* ; l'autre, *Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes*. & le dernier, *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* ; & j'ai cru que la réimpreſſion en ſeroit agréable au Public. Fait à Paris le 29 Juillet 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amée la Veuve DELAULNE, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous aïant fait remontrer qu'elle ſouhaiteroit imprimer, ou faire imprimer, & donner au Public, *la Relation des Morts, & les Conſtitutions de la Trapte la maniere de bien penſer, Penſées Ingénieuſes, Entretien d'Ariſte, & le Ménagiana*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Preſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ladite Expoſante, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de dix années con-

ſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion etrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation ou correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, & que l'Impetrante ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725: & qu'avant que de les expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France

France, le Sieur Chauvelain; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposante ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le onziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cens vingt-sept, & de notre Regne le treiziéme. Par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Je reconnois que Monsieur Brunet a moitié dans la Maniere de bien penser & les Pensées ingenieuses du P. Bouhours, énoncez dans le present Privilege. Fait à Paris ce 16. Septembre 1727.

Veuve DELAULNE.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre sixiéme de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 700. *fol.* 566. *conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le dix-neuf Septembre* 1727.

BRUNET, *Syndic.*

EXTRAIT du Catalogue des Livres qui ſe vendent à Paris chez la V. DELAULNE, rue ſaint-Jacques à l'Empereur.

AMours de Catulle & de Tibulle, par M. de la Chapelle *in* 12. 5. *vol.* 11. l. 5. ſ.
Avantures de Telemaque *in* 4. 2. *vol. fig.*
Les mêmes. *in* 12. 2. *vol. fig.*
Antiquité expliquée & repreſentée en figur. par D. Bernard de Montfaucon. *in fol.* 15. *vol.*
Bibliotheque choiſie par Colomiés. *in* 12. 50. ſ.
Cauſes célébres & intereſſantes, avec les jugemens qui les ont décidées. 1734. *in* 12. 4. *vol.* 10. l.
Diurnal Romain lat. franç. 1734 2. *vol.* 6. l.
Diſcours ſur la Comedie, par le P. le Brun. 1731. *in* 12. 2. l. 5. ſ.
Droit de la guerre & de la paix, traduit du lat. de Grotius par Barbeyrac. *in* 4. 2. *vol.*
Dictionnaire Univerſel, franç. lat. (par M. Furetiere.) *Trevoux* 1732. *in fol.* 5. *v.* 130. l.
Dictionnaire Hiſtorique, par M. Moreri. 1732. *in fol.* 6. *vol.*
Dictionnaire de Rimes, par M. Richelet. 1731. *in* 8. 5. l.
Deſcription de la France, par M. Piganiol de la Force. *in* 12. 8. *vol. figures.*
Deſcription de Verſailles & de Marly, par le même auteur. 1730. *in* 12. 2. *vol. fig.* 5. l.
Deſcription de Paris par Germain Brice. *in* 12. 4. *vol. figures.* 12. l.
Explication des Cérémonies de la Meſſe, par D. Devert. *in* 8. 4. *vol.* 18. l.
Explication des Cérémonies de la Meſſe, ſuivant les anciens auteurs, & les monumens de toutes les Egliſes : avec des Diſſertations & des notes ſur les Liturgies de

tout le Monde chrétien, par le P. le Brun. 1726. *in* 8. 4. *vol.* 18. l.

Elémens des Mathématiques, par le P. Lamy. 1731. *in* 12. 3. l.

Elémens de Géométrie, par le même. *in* 12. 3. l.

Rhétorique, ou l'Art de parler, par le même. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Elémens des Mathématiques, par le P. Preſtet. *in* 4. 2. *vol.* 15. l.

Elémens de Méchanique & de Phyſique, par M. Parent. *in* 12. 3. l.

Entretiens ſur les Vies & les Ouvrages des Peintres & Architectes, par MM. Felibien. *in* 4. 3. *vol.* Les mêmes. *in* 12. 6. *vol.*

Eſſais de Montaigne. 1725. *in* 4. 3. *vol.*

Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, (par le P. Bouhours.) 1734. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Sentimens de Cleante ſur les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene par M. Barbier d'Aucourt. 1730. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit, (par le P. Bouhours,) *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Penſées ingenieuſes des Anciens & des Modernes, par le même. *in* 12. 2. l. 10. ſ.

L'Eſpion dans les Cours des Princes Chrétiens. 1731. *in* 12. 6. *vol. fig.*

Eſprit des Converſations agréables, par M. Gayot de Pitaval. 1731. *in* 12. 3. *vol.* 7. l. 10. ſ.

L'Herminier (*Nic.*) *Summa Theologiæ ad uſum Scholæ accommodata*, 7. *tomis in* 8. *comprehenſa.* 24. l. 10. ſ.

Hiſtoire de France par demandes & réponſes, par M. Desfontaines *in* 12. 2. l. 10. ſ.

Hiſtoire generale d'Angleterre par M. Rapin Thoyras. 1727. *in* 4. 10. *vol. figures.*

Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre, par le P. d'Orleans. 1724. *in* 12. 4. *vol.* 12. l.

Hiſtoire des dernieres Révolutions d'Angleterre, par Burnet. *in* 12. 4. *vol.* 12. l.
Hiſtoire critique des Pratiques Superſtitieuſes qui ont ſéduit les Peuples & embaraſſé les Sçavans, par le P. le Brun. *in* 12. 3. *vol.*
Loix Civiles, par M. Domat. 1734. *in fol.*
Lettres de Ciceron à Atticus, trad. en franç. avec le latin à côté, des notes & des remarques, par M. Mongault. *in* 12. 6. *vol*
Lettres de M. de Buſſy Rabutin. *in* 12. 7. *vol.*
Lettres Perſannes. 1730. *in* 12. 2. *vol.*
Méthode (appellée de Port-Royal,) pour apprendre la Langue Grecque. *in* 8.
Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. ſ.
Méthode (appellée de Port-Royal,) pour apprendre la Langue Latine. *in* 8.
Abrégé de la même Méthode. *in* 12. 35. ſ.
Mille & une Nuit. *in* 12. 6. *vol.* 13. l. 10. ſ.
Mille & un Jour. 1729. *in* 12. 5. *vol.* 10. l.
Menagiana. 1729. *in* 12 4. *vol.* 10. l.
Mémoires & Avantures d'un homme de qualité qui s'eſt retiré du monde. *in* 12. 6. *vol.*
Novum J. C. Teſtamentum, Notis hiſtoricis & criticis illuſtratum. 1733. in 24. 50. ſ.
Idem ſine Notis. 1733. in 24. 35. ſ.
Office de la Semaine Sainte, en latin & en françois, de toute grandeur.
Oeuvres de Moliere. 1734. *in* 4. 6. *vol. fig.*
Les mêmes. 1730. *in* 12. 8. *vol. fig.* 18. l.
Oeuvres de M. Patru. 1732. *in* 4. 2. *vol.* 15 l.
Oeuvres de Mad. de Villedieu. *in* 12. 12. *vol.*
Oeuvres de Clement Marot. *in* 12. 6. *vol.*
Oeuvres de M. Dernuſſon. *in* 4. 4. *vol.*
Petavii Rationarium Temporum. in 12. 2 vol.
Recueil de Chanſons notées. *in* 12. 6. *vol.*
Verité de la Religion par M. Deſmahis. 4. *vol.*
Voyage de France. *in* 12. 2, *vol.*